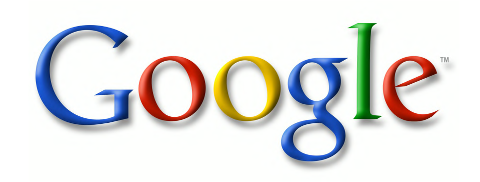
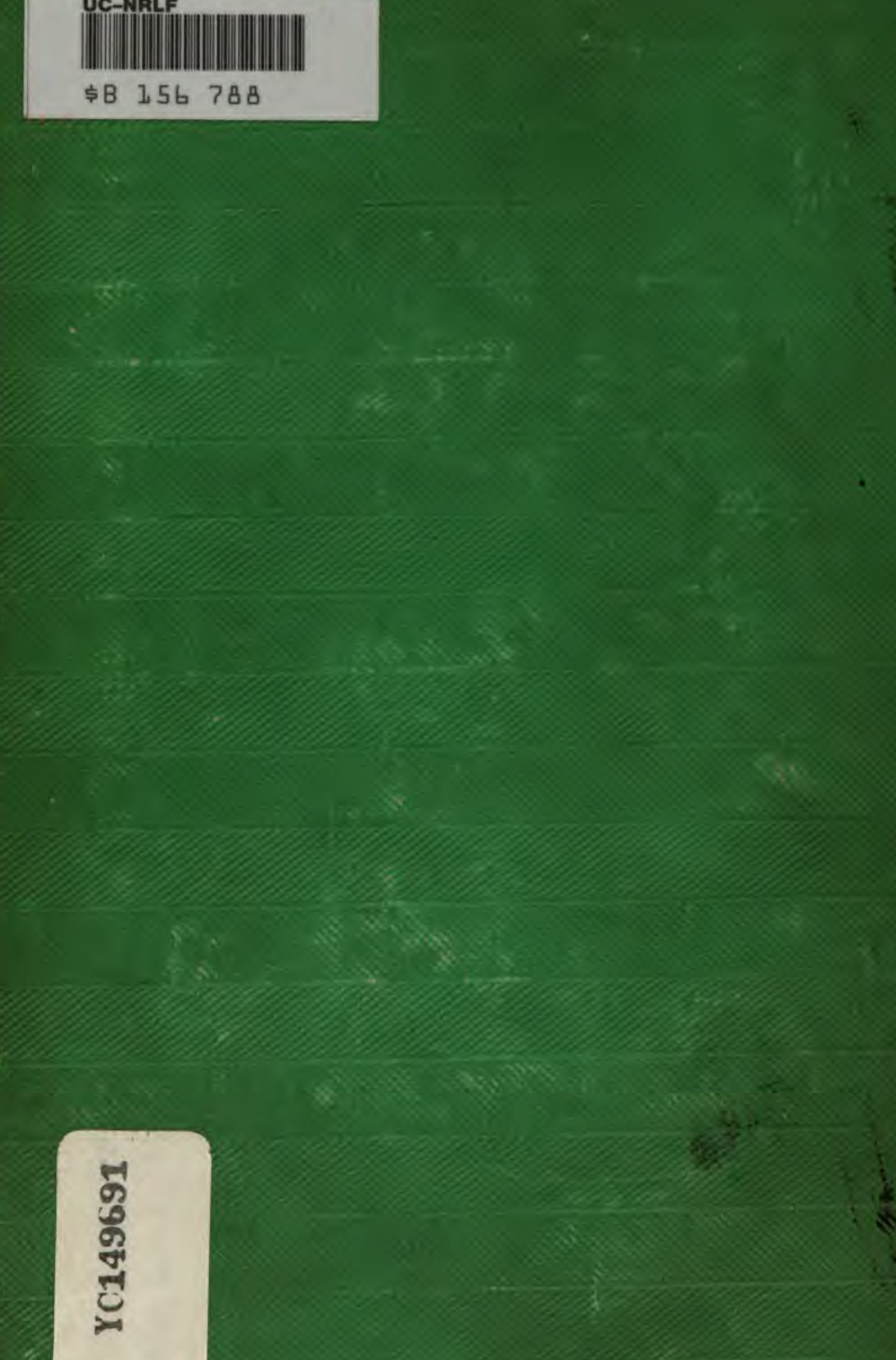


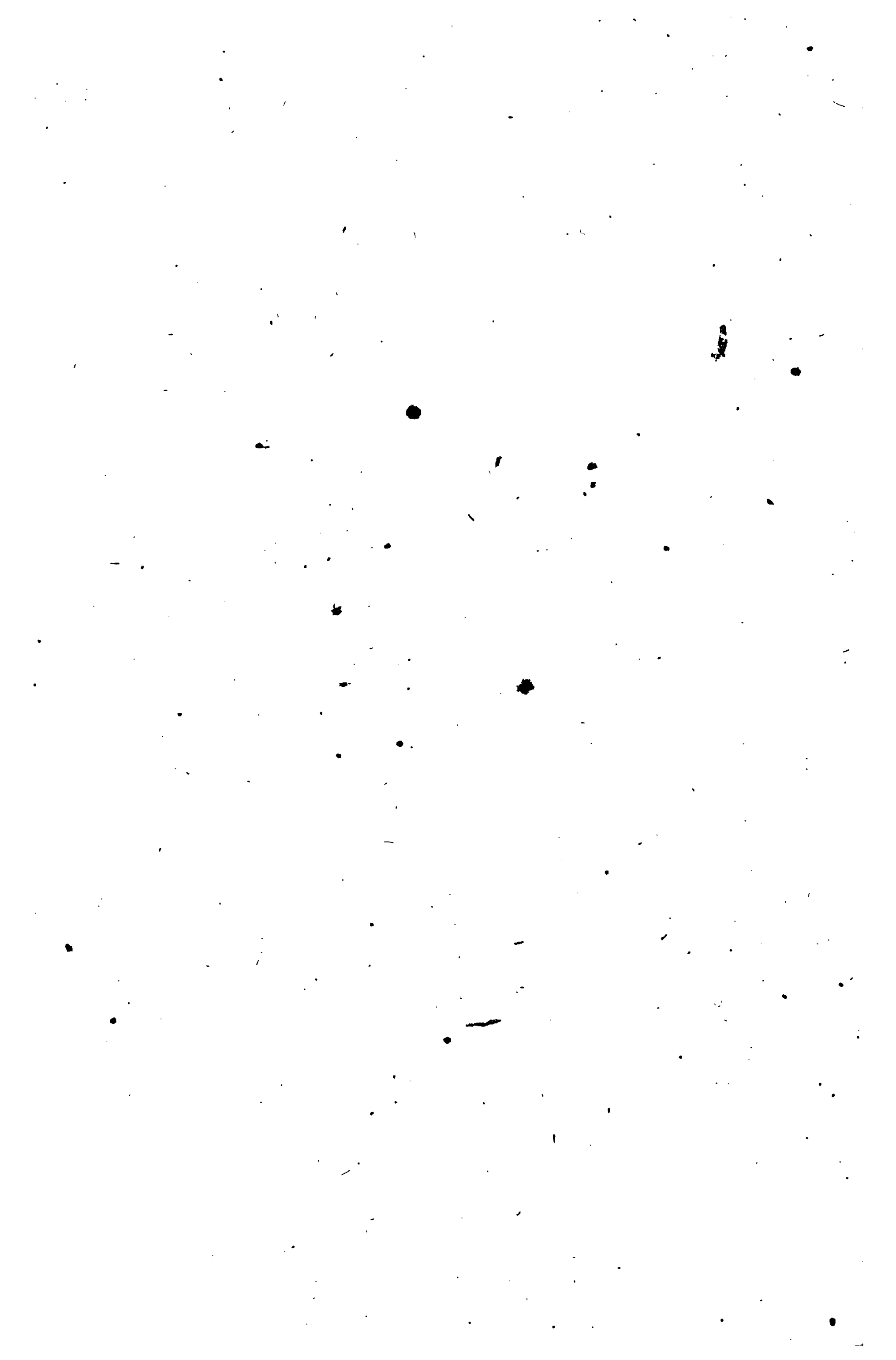


UC-NRLF
$B 156 788
YC149691



BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA





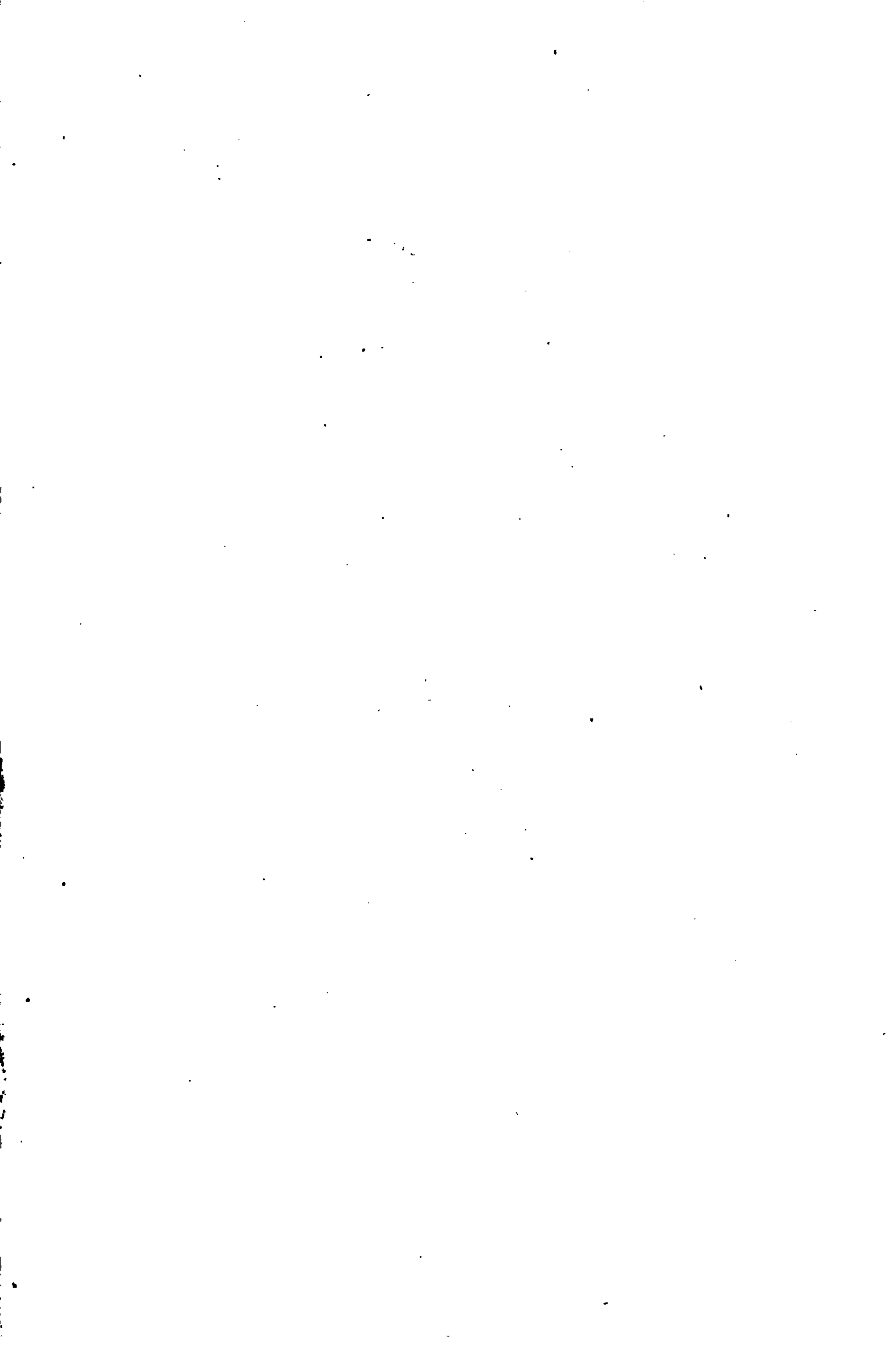
Calif ... 3-65

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

MME DUFRENOY.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, N° 6.

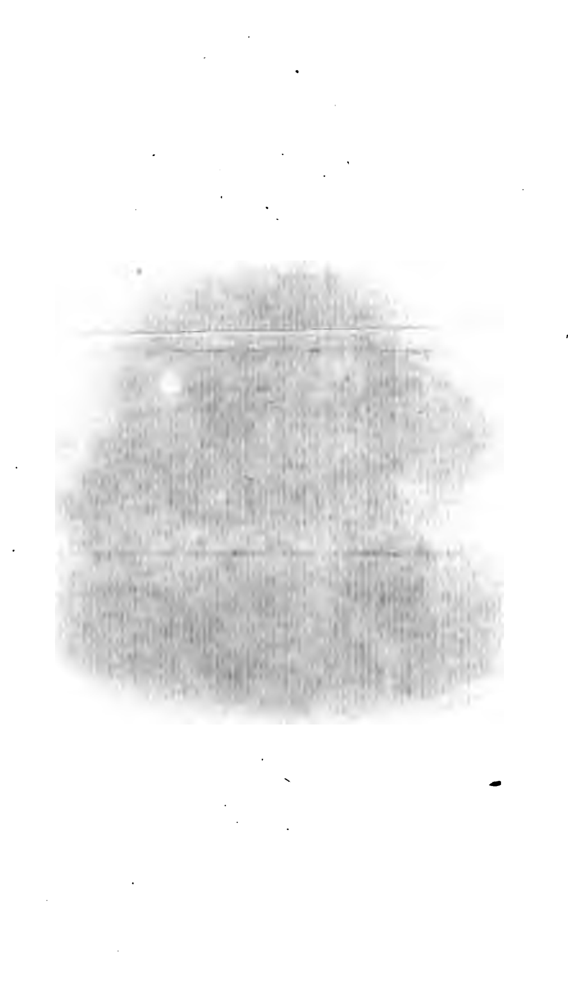




Desenne inv. Lorcher sculp.

MME. DUFRENOY.

Ses chants venaient du cœur, le cœur fut son génie.



ŒUVRES

DE

MAD^ME. DUFRENOY.



Sois l'écho de l'amour, sois l'écho des regrets

(L'origine de l'élégie.

à Paris,

Chez Moutardier, Libraire, rue Gît-le-Cœur, N.° 4.

1827.

A. L.

OEUVRES POÉTIQUES

DE

MME DUFRENOY

PRÉCÉDÉES

D'OBSERVATIONS SUR SA VIE ET SES OUVRAGES,

PAR M. A. JAY.

AVEC PORTRAIT, FAC SIMILE ET GRAVURES.



PARIS,
MOUTARDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 4.

M. DCCC XXVII.

OBSERVATIONS

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE MADAME DUFRENOY.

Madame Dufrenoy avait entrepris, en 1822, d'écrire, sous le titre modeste de *Souvenirs*, les Mémoires de sa vie; différentes circonstances, telles que des travaux littéraires entrepris et inachevés, les soins à rendre à une mère chérie, d'un âge avancé et d'une santé chancelante, les distractions inévitables de la société dont elle était l'un des ornements, ne lui permirent pas d'accomplir ce projet. On n'a trouvé dans ses manuscrits qu'un petit nombre de pages où les détails de son enfance et les premières impressions

de sa jeunesse sont racontés avec naïveté, mais qui ne peuvent offrir d'intérêt qu'à sa famille et à ses amis intimes. Nous devons regretter que le temps lui ait manqué pour interroger ses souvenirs, retracer les scènes diverses d'une vie constamment agitée, ses alternatives de bonne et de mauvaise fortune, ses longues peines, ses plaisirs fugitifs; pour nous dévoiler le mystère des créations poétiques qui ont fait sa gloire plus que son bonheur.

A l'époque de la révolution, madame Dufrenoy était dans tout l'éclat de la jeunesse, dans toute la fraîcheur de son talent. L'imposant spectacle d'un grand peuple redemandant ses droits, si long-temps oubliés, frémissant d'enthousiasme aux noms de liberté et de justice, devait frapper tous les esprits et réveiller dans tous les cœurs des émotions sympathiques; aussi, peu de Français échappèrent, en 1789, à la commotion générale;

on croyait voir briller l'aurore d'une régénération sans résistance, d'une liberté sans orages; l'illusion ne fut pas de longue durée; bientôt les intérêts opposés se heurtèrent; les factions furent déchaînées; la France se couvrit de gloire et de deuil.

Dans ces temps d'agitation et de troubles civils, madame Dufrenoy, dont le mérite était déja connu, et qui se trouvait en rapport avec des personnages influents de diverses opinions, prit toujours le parti de la faiblesse et du malheur; chaque excès de la révolution était pour elle un sujet de profonde tristesse et une occasion de rendre service à des infortunés. Que de touchantes anecdotes, que de faits précieux elle aurait pu nous révéler? Ses Souvenirs n'auraient point été remplis d'apologies douteuses et d'accusations hasardées: son cœur, exempt d'envie, fut accessible à l'amitié, jamais à la haine; elle ne se piquait point de dévotion, mais elle était pieuse, et

pleine d'indulgence; une célébrité fondée sur le scandale aurait fait le tourment de sa vie; son premier besoin était de laisser une mémoire sans tache et un nom respecté.

Madame Dufrenoy est née à Paris, le 3 décembre 1765, dans l'une des maisons de la rue de Harlay, près de celles où furent élevés Boileau et madame Rolland; son père, Jacques Billet, joaillier, distingué dans sa profession, aimait les arts, les lettres et ceux qui les cultivaient avec honneur. Comme l'instruction n'était pas encore très répandue, il devint l'oracle de son quartier; on le consultait sur les questions les plus difficiles; madame Dufrenoy nous apprend dans ses notes manuscrites qu'il arrangeait plus d'affaires que ne pouvaient en déranger les procureurs de la rue de Harlay et des rues adjacentes; de tous les faits qu'elle rapporte c'est peut-être le seul qu'on puisse sans témérité soupçonner d'exagération.

M. Billet, joaillier de la cour de Pologne et de plusieurs grandes maisons de France, avait acquis dans son commerce une fortune considérable. Son inclination pour la littérature lui avait valu l'amitié de quelques hommes célèbres; il les recevait avec plaisir, et ces réunions avaient pour lui un intérêt particulier; on y parlait des productions nouvelles; on y citait les épigrammes du jour; on s'y déchaînait contre le parlement Maupeou; les anecdotes de la cour et de la ville n'étaient pas oubliées; enfin on jouissait du présent sans trop s'inquiéter de l'avenir.

Madame Dufrenoy était bien jeune à cette époque; cependant ces conversations littéraires et politiques frappaient son imagination; elle commençait à sentir, et à exagérer le prix de la célébrité; elle ne séparait pas le bonheur de la gloire; et ce sont peut-être ces premières impressions qui ont fait sa destinée; elle se rappelait parfaitement l'urbanité de

Rochon de Chabannes, la morgue décisive de La Harpe, les saillies ingénieuses de Champfort, et les dissertations poétiques d'André Murville.

Une tante de madame Dufrenoy était religieuse et supérieure de la maison des sœurs hospitalières de la Roquette. Cette tante qu'on nommait la mère Saint-Félix se chargea de son éducation. « Elle me traitait, dit madame « Dufrenoy dans ses notes, avec une tendresse « maternelle; elle m'apprit à lire, et me fit « donner des leçons de musique. Mes études « se bornaient à apprendre par cœur, l'Évan-« gile, les Épîtres des apôtres, et le grand Ca-« téchisme de Montpellier. On distribuait « des images aux pensionnaires qui savaient « le mieux leurs leçons. Comme j'étais fré-« quemment la première de ma classe, ma « tante me regardait comme un prodige et ne « tarissait point sur l'éloge de mon esprit. « Ma mère, enchantée de mes progrès, me

« donna pour récompense *le Magasin des En-*
« *fants* par madame Le Prince de Beaumont.
« Cet ouvrage, l'un des meilleurs que l'on ait
« autrefois composé pour l'éducation, fit mes
« délices. Dans les heures de récréation, je
« me retirais pour me livrer à la lecture sous
« les beaux ombrages de notre couvent. Ma
« tante, ravie de mes dispositions, me donna
« la clef de sa bibliothèque; mais elle voulut
« que sa cellule devînt mon cabinet de lec-
« ture: elle craignait d'encourir le blâme des
« religieuses en étendant un peu trop le cer-
« cle de mon instruction. Ce fut donc à la dé-
« robée, et comme en bonne fortune, que je
« lus les sermons de Massillon, ceux de Bour-
« daloue, l'Imitation de Jésus-Christ, quel-
« ques autres livres de piété, et les Vies des
« saints. Ce dernier livre me remplit d'en-
« thousiasme. Je relus plus de vingt fois l'his-
« toire de sainte Geneviève et celle de sainte
« Cécile; j'admirais leurs vertus, leur cou-

« rage, leur dévouement religieux, et j'aurais
« voulu cueillir la palme du martyre.

« J'entrais alors dans ma septième an-
« née, et ma tante me traitait comme une
« jeune fille toute formée. C'était moi qui li-
« sais dans sa cellule les prières de l'Église
« qu'elle écoutait avec recueillement. Tous
« les matins, je me levais une heure avant mes
« compagnes, et, lorsque j'avais récité tout
« haut les oraisons du jour, je faisais le café
« de la mère Saint-Félix, ou sa soupe aux her-
« bes, déjeuner frugal que je partageais avec
« elle. J'étais heureuse de la voir, heureuse de
« sa tendresse, et je ne concevais de bonheur
« que dans l'état religieux. »

Nous avons conservé ces détails parcequ'ils donnent l'idée de la première éducation que recevaient alors les jeunes filles. Tout cela a été changé; on dit que c'est pour le mieux, et nous n'avons nulle envie de discuter la question.

Madame Dufrenoy, toute préoccupée qu'elle était des charmes de la clôture, revint cependant avec plaisir sous le toit paternel, où elle continua ses études et prit un goût prononcé pour la poésie. Elle était très jeune lorsqu'on lui fit épouser M. Petit Dufrenoy, procureur au Châtelet, homme d'esprit et de plaisir, aimant aussi la littérature et les hommes de lettres, menant un grand train de maison, et honoré de la confiance de plusieurs familles illustres. Voltaire, dans les dernières années de sa vie, l'avait chargé de quelques affaires difficiles; et nous avons lu quelques lettres inédites, où il rend justice à ses lumières et à sa probité.

Nous n'avons plus maintenant pour nous guider que le souvenir des conversations confidentielles de madame Dufrenoy, et quelques notes sur ses ouvrages, ce qui ne nous permettra pas de mettre une liaison bien intime entre les événements que nous allons raconter.

M. Dufrenoy aimait beaucoup le monde et voyait une société distinguée; sa femme n'opposait aucune résistance à ses goûts, mais elle préférait la solitude; c'est le penchant naturel de tous ceux qui ont de la portée dans l'esprit et de la vivacité dans l'imagination. Madame Dufrenoy s'y livrait autant que cela pouvait s'accorder avec ses devoirs; elle recevait dans la retraite des inspirations qui la rendaient heureuse; bientôt elle sentit le besoin d'en fixer les traces fugitives; elle était poëte, il ne lui manquait plus que la connaissance de l'art: ce fut l'objet de ses nouvelles études.

« Dans ma jeunesse, dit madame Dufre-« noy (1), on me fit présent des Élégies de « Parny, de cet auteur divin; déja la passion « de la poésie dévorait mon ame; j'étais sen-« sible et malheureuse, l'élégie devenait mon

(1) Note 18.

« domaine. Pour bien me pénétrer de ses dif-
« férents caractères, j'étudiai les anciens; je ne
« quittais plus Catulle, Tibulle et Properce.
« Ils occupaient mes jours, enchantaient mes
« veilles; bientôt je les sus par cœur; et cepen-
« dant, je les lisais sans cesse. Parny me sem-
« ble les avoir atteints; et je cherchai à suivre
« ses traces sans néanmoins l'imiter, l'amour
« n'ayant pas chez les femmes la même ex-
« pression que chez les hommes. Moins pas-
« sionnées, peut-être plus tendres, ces nuan-
« ces me parurent ouvrir un nouveau sentier
« à l'élégie. »

Pendant que madame Dufrenoy s'abandonnait ainsi au culte des muses et aux douces rêveries, tout changeait autour d'elle; la révolution faisait des progrès rapides, et renversait dans la poussière tout ce qui lui opposait quelque obstacle. Les intérêts qui s'attachaient aux anciennes institutions furent attaqués, et peu de fortunes particulières

résistèrent à la violence de la destruction. M. Dufrenoy éprouva de grandes pertes, et les supporta avec courage. Madame Dufrenoy devenue attentive aux mouvements politiques, et dont l'ame généreuse s'indignait de tous les excès, devint suspecte au parti révolutionnaire. La mort de Louis XVI, le sort de la famille royale lui avaient fait verser des larmes; elle fut forcée d'aller cacher sa douleur dans la retraite. L'aspect des champs, la vie solitaire convenaient à ses goûts; elle se retira dans une jolie maison de campagne, à quelques lieues de Paris, et y donna asile à plusieurs proscrits. M. de Fontanes, qui avait eu le bonheur d'échapper aux échafauds de Lyon, se réfugia près d'elle, et fut à l'abri de l'orage qui grondait encore. Les conseils de M. de Fontanes, qui attachait alors quelque prix à la profession d'homme de lettres, ne furent pas inutiles à sa protectrice. Ils lisaient ensemble les meilleurs poëtes de l'anti-

quité et des temps modernes; ils cherchaient à surprendre le secret de leur génie et s'efforçaient quelquefois de lutter contre eux. M. de Fontanes pouvait donner des leçons de goût; personne ne pouvait mieux les comprendre et les suivre que madame Dufrenoy.

Nous voudrions pouvoir rappeler ici toutes les nobles amitiés que madame Dufrenoy cultivait dès cette époque, et qu'elle a fidèlement conservées jusqu'à sa mort. Elle comptait parmi ses connaissances les plus intimes M. Félix Faulcon, membre de plusieurs assemblées législatives, et qui unit l'amour des lettres au patriotisme le plus pur; M. de Gérando qui devait survivre aux plus chers objets de ses affections, et dont la vie n'a été qu'une défense continuelle de la philosophie et de l'humanité; Camille Jordan que l'ingratitude d'un parti, auquel il avait tout sacrifié, hors sa conscience, poursuit au-delà même du tombeau; Camille Jordan dont le nom est

inscrit parmi ceux de nos grands citoyens et de nos plus illustres orateurs. Elle les aima, les servit aux jours de l'adversité avec cet infatigable dévouement qui a produit tant d'actions héroïques pendant les tempêtes de la révolution. Le malheur trouva toujours près d'elle un accès facile; elle compromit souvent sa sûreté personnelle pour sauver des proscrits; et, quand tout subissait le joug de la terreur, elle ne craignait que les dangers qui menaçaient ses amis.

Le calme se rétablit par degrés dans l'intérieur; mais, comme nous l'avons dit, toutes les fortunes privées avaient éprouvé plus ou moins de secousses; et celle de M. Dufrenoy se trouva entièrement ruinée. Madame Dufrenoy soutint ce revers avec fermeté; elle avait un fils né avec d'heureuses dispositions dont l'existence devait être assurée; elle se livra sans hésitation aux travaux les plus incompatibles avec ses habitudes et ses goûts; mais

la tendresse maternelle surmonta tous les obstacles. Cette femme élevée dans l'aisance, familiarisée avec les élégances de la vie, et dont la brillante imagination entretenait avec le monde idéal un commerce assidu, passait les jours et les nuits à faire des copies pour les avocats, les avoués et les hommes d'affaires; son fils fut placé dans une maison d'éducation; elle soutint son mari que menaçait une infirmité redoutable, la perte entière de la vue. Rien de plus digne d'admiration que ce dévouement de tous les jours, de toutes les heures, que cette lutte perpétuelle contre des besoins sans cesse renaissants! Madame Dufrenoy en trouvait la récompense dans son cœur, dans l'affection d'une mère et d'une sœur tendrement aimées, et dans l'estime de tous ceux qui connaissaient sa position ainsi que la constance et le but de ses efforts.

Quelques années pénibles s'écoulèrent dans ces occupations si peu poétiques; enfin ses

démarches et les sollicitations de ses amis obtinrent pour M. Dufrenoy le greffe du tribunal d'Alexandrie. Madame Dufrenoy suivit son mari, et lui servit de secrétaire. Les rives pittoresques du Tanaro, le beau ciel de l'Italie ne la laissèrent point sans inspirations; mais ils ne purent la détourner de la tâche qu'elle s'était imposée. M. Dufrenoy fut malheureusement frappé de cécité, et tout le fardeau du greffe retomba sur le secrétaire; cette situation ne pouvait être de longue durée; les deux époux rentrèrent en France privés de leur dernière ressource, et n'entrevoyant qu'un avenir d'infortunes. Madame Dufrenoy se remit avec ardeur au travail ingrat des copistes; elle y joignait la composition de quelques ouvrages pour la jeunesse dont le succès a été constaté par de nombreuses éditions; mais tant de soins altéraient sa santé; et peut-être eût-elle succombé, victime du devoir et de la vertu, si la Providence ne

lui eût envoyé un protecteur et un ami.

M. le comte de Ségur dont le nom rappelle de glorieux souvenirs, et qui réunit dans sa famille tous les genres d'illustrations, M. de Ségur renommé pour le savoir, le goût, le talent, et le noble caractère, fut instruit de la situation où se trouvait une femme si heureusement douée, et dont il avait apprécié le mérite. Il attira sur elle l'attention d'un gouvernement despotique par circonstance, mais qui, du moins, savait distinguer le talent et le mettre à sa place. Madame Dufrenoy obtint une pension qui l'éleva au-dessus du besoin, et lui laissa les loisirs nécessaires pour cultiver les lettres. Ce fut à-peu-près vers la même époque que parut pour la première fois le Recueil de ses œuvres poétiques. Le succès passa ses espérances; les meilleurs critiques s'accordèrent à en faire l'éloge. M. Dussault lui-même, censeur difficile et dédaigneux, avoua que les élégies de madame Du-

frenoy étaient empreintes de cette verve vivifiante, de ce génie poétique, qui prennent leur source dans une ame vivement émue et dans une imagination passionnée; nulle voix ennemie ne troubla ce concours de suffrages: madame Dufrenoy cherchait la gloire et se trouva heureuse d'être arrivée au terme de ses vœux.

Ses travaux littéraires devinrent alors plus variés et plus nombreux. Parmi les ouvrages qu'elle composa pour l'instruction de la jeunesse, nous nous contenterons de citer la *Biographie des Demoiselles* qui jouit d'une estime méritée. Elle voulut aussi cueillir des palmes académiques; l'académie des Jeux floraux, celle de Cambrai, lui ont décerné plusieurs couronnes: enfin en 1814 elle obtint le prix de poésie proposé par l'académie française. Le sujet du poëme était la *Mort de Bayard,* sujet héroïque qui sortait du genre adopté par madame Dufrenoy et qu'elle traita avec cette élévation de sentiments, cette force de

pensée et cette pureté de goût dont l'accord est devenu si rare. C'était le premier exemple du prix de poésie accordé à une femme par cette docte assemblée; et, ce qui est digne de remarque, l'opinion publique confirma son jugement.

A cette époque, des événements difficiles à prévoir firent passer la famille royale d'un long exil sur le trône de France. Bientôt une autre révolution, non moins imprévue, ramena dans le palais des rois l'exilé de l'île d'Elbe. Au milieu de ces vicissitudes, les partis se prononcèrent avec chaleur; et, comme il arrive toujours en de telles circonstances, le parti définitivement victorieux devint persécuteur. Des listes de proscription furent dressées: on exigeait des individus isolés plus de fixité d'opinion que n'en avaient montré les rois eux-mêmes; les calomnies, les délations devinrent des preuves de loyauté: la gloire nationale aurait même été décimée si le senti-

ment de l'honneur eût été moins enraciné dans les cœurs français, et si la vue importune des drapeaux de l'étranger n'eût réveillé au fond des ames les feux mourants du patriotisme.

Dans toutes ces convulsions de la société, madame Dufrenoy conserva l'indépendance de son talent et sa sympathie pour les opprimés. Elle aimait sa patrie; et l'état d'abaissement où elle la voyait réduite en présence de l'Europe armée lui inspira ces *Plaintes d'une jeune Israélite sur la destruction de Jérusalem*, élégie du genre le plus élevé, où, sous le voile transparent de l'allégorie, l'auteur verse des larmes sur les malheurs de la France, sur le sort de ses guerriers, et rêve encore pour elle un avenir de grandeur.

Cependant la situation particulière de madame Dufrenoy s'améliorait progressivement; sa haute renommée pouvait exciter l'envie, mais ne pouvait en recevoir d'atteinte. Elle

vivait près de sa mère et de sa sœur : son fils, digne élève de l'ancienne école polytechnique, voyait s'ouvrir devant lui une carrière d'honneur et d'indépendance ; de vrais amis se faisaient un plaisir de sa société : on y remarquait l'abbé Sicard, cet apôtre de l'humanité ; M. Tissot, heureux traducteur de Virgile et de Théocrite, poëte plein d'enthousiasme et de goût, prosateur distingué, et qui a laissé au collége de France des souvenirs d'estime qui ne sont pas effacés ; M. Pongerville qui a naturalisé en France les beautés sévères et didactiques de Lucrèce, et dont le début a été, comme celui de l'abbé Delille, un coup de maître et un triomphe ; Béranger, dont le nom n'a besoin d'aucun titre, parcequ'il est le poëte de l'époque, le poëte national, aussi philosophe qu'Horace, inspiré comme lui, mais plus fier et plus libre ; madame Tastu, élève chérie de madame Dufrenoy, devenue célèbre par la seule énergie de

son talent, et qui s'est placée sans effort et sans prétention au premier rang; madame Desbordes-Valmore, dont les accents harmonieux ouvrent le cœur aux plus douces impressions. N'oublions pas M. Viennet, poëte de la liberté et de la civilisation, qui le premier a soulevé l'indignation des hommes de bien contre les oppresseurs de la Grèce, et dont la verve étincelante a flétri toutes les tyrannies.

Madame Dufrenoy était bien digne d'avoir des amis; elle ne songeait qu'à faire valoir leur mérite. Elle se montrait fière de leurs succès; et jamais aucun sentiment de jalousie ne troubla la sérénité de son ame. Comme elle se plaisait à rendre justice aux femmes qui se distinguaient dans la carrière des lettres! Avec quel ton de vérité elle a célébré dans ses vers madame Verdier et madame Bourdic-Viot dont elle conservait précieusement le souvenir! « J'avais à peine

« essayé quelques vers, dit-elle [1], lorsque
« madame Verdier était déja célèbre ; ses
« louanges, répétées de toutes parts, excitè-
« rent mon émulation. La Harpe avait cité
« avec beaucoup d'éloge une idylle intitulée
« *la Fontaine de Vaucluse*, et avait dit:

De Verdier dans l'idylle a vaincu Deshoulières.

« Madame Bourdic-Viot me répétait souvent :
« Nous sommes une foule de *musettes*, ma-
« dame Verdier seule est une muse. »

Citons encore une note [2] sur madame Bour-
dic-Viot ; elle servira à faire apprécier le ca-
ractère de madame Dufrenoy plus justement
que toutes nos observations. « Madame Bour-
« dic-Viot était partie pour Barcelone : elle fut
« enlevée en route par une maladie violente.
« La veille du jour où cette douloureuse nou-

[1] Note 72.
[2] Note 20.

« velle fut annoncée dans les journaux, j'avais
« reçu d'elle une lettre mêlée de vers, dans
« laquelle elle faisait des projets délicieux
« pour le printemps suivant. On était à la fin
« de l'été.

« La dernière partie de cette lettre était le
« contraste parfait de la première. Là elle
« s'enivrait des plus douces illusions; elle
« m'associait aux jouissances qu'elle se pro-
« mettait: ici son style avait une teinte si
« douloureusement mélancolique que ma
« tendresse en fut alarmée. Je me dis en sou-
« pirant: Cette femme si aimable, si vive, si
« légère même, quoique si véritablement af-
« fectueuse et bonne, s'étourdit; mais elle n'est
« point heureuse. Hélas! les projets, les espé-
« rances, les peines, tout était terminé. Il ne
« restait plus d'elle que ses ouvrages; elle
« n'existait plus que dans le cœur de ceux qui
« l'avaient aimée. Son trépas subit et préma-
« turé me porta le coup le plus terrible: je

« perdais en elle une véritable amie; mes re-
« grets furent profonds comme mes senti-
« ments. »

Madame Dufrenoy était sensible aux suffrages du public, mais encore plus à celui de ses amis qu'elle consultait volontiers et dont elle savait apprécier les conseils. Elle avouait que l'une des jouissances les plus vives qu'elle eût éprouvées dans sa vie était d'avoir fourni à Béranger le sujet d'une de ses chansons les plus gracieuses. Béranger, qu'elle comparait souvent à La Fontaine parceque l'un et l'autre ont élevé leur genre à un rang sublime, avait reçu un exemplaire des élégies de madame Dufrenoy; et la lecture de ce charmant ouvrage lui inspira les vers suivants qui trouvent ici naturellement leur place.

« Veille encore, ô lampe fidèle,
« Que trop peu d'huile vient nourrir!
« Sur les accents d'une immortelle

« Laisse mes regards s'attendrir!
« De l'amour que sa lyre implore,
« Tu le sais, j'ai subi la loi.
« Veille, ma lampe, veille encore,
« Je lis les vers de Dufrenoy.

« Son livre est plein d'un doux mystère,
« Plein d'un bonheur de peu d'instants.
« Il rend à mon lit solitaire
« Tous les songes de mon printemps.
« Les dieux qu'au bel âge on adore
« Voudraient-ils revoler vers moi?
« Veille, ma lampe, veille encore,
« Je lis les vers de Dufrenoy.

« Si, comme Sapho, qu'elle égale,
« Elle eût, en proie à deux penchants,
« Des amours, ardente rivale,
« Aux Graces consacré ses chants;
« Parny près d'une Éléonore
« Ne l'aurait pu voir sans effroi.
« Veille, ma lampe, veille encore,
« Je lis les vers de Dufrenoy.

« Combien a pleuré sur nos armes
« Son noble cœur, de gloire épris !
« De n'être pour rien dans ses larmes
« L'Amour alors parut surpris.
« Jamais au pays qu'elle honore
« Sa lyre n'a manqué de foi.
« Veille, ma lampe, veille encore,
« Je lis les vers de Dufrenoy.

« Aux chants du nord on fait hommage
« Des lauriers du Pinde avilis;
« Mais de leur gloire sois l'image,
« Toi, ma lampe, toi qui pâlis:
« A ton déclin, je vois l'aurore
« Triompher de l'ombre et de toi;
« Tu meurs; et je relis encore
« Les vers charmants de Dufrenoy. »

Béranger, coupable d'avoir chanté la gloire en exil, et attaché quelques traits vengeurs au flanc de ses ennemis, expia bientôt cette audace sous les verrous de Sainte-Pélagie. Madame Dufrenoy s'affligea plus que le poëte

d'une captivité que devaient adoucir tant de témoignages d'estime et d'amitié; elle confia l'expression de ses sentiments à sa lyre fidèle. Il y avait du courage dans la manifestation de ces sentiments, puisque la pension de madame Dufrenoy dépendait du pouvoir; mais elle ne mit jamais de calcul dans sa conduite: elle se laissait aller sans réflexion à ces mouvements du cœur qui n'ont rien de commun avec l'intérêt personnel.

Cependant de nouveaux malheurs la menaçaient; sa santé s'affaiblit, et sa mère, madame Duchauffour, modèle de vertu et de bonté, fut atteinte en même temps d'une maladie grave, qui, malgré les soins assidus de ses filles, et les secours de l'art, la conduisit par degrés au dernier terme de sa vie. Madame Duchauffour était parvenue à un âge avancé; mais sa mort frappa sa famille comme si elle eût été imprévue. Le choc que madame Dufrenoy en reçut fut violent; et, comme par

un triste pressentiment de sa destinée, elle marqua elle-même dans le cimetière du P. Lachaise la place qu'elle devait bientôt occuper près de sa mère.

Tous les moyens possibles furent employés pour la distraire de sa douleur: ses amis redoublèrent d'attention pour elle; la tendresse de sa sœur et du reste de sa famille l'entoura de soins et de consolations; on s'efforça de diriger son imagination vers les études et les travaux qui avaient eu tant de charmes pour elle, et l'on parvint à adoucir, sinon à calmer entièrement ses regrets; les succès de son fils, heureux dans un mariage bien assorti, et la vue de ses petits-fils la rattachèrent à l'espérance et à la vie.

Madame Dufrenoy vint alors occuper dans la rue des Francs-Bourgeois un joli appartement qui touchait à un petit jardin auquel elle attachait beaucoup de prix. L'une de ses occupations favorites était de l'orner de fleurs

de toutes les saisons, et de beaux rosiers. Elle attendait avec impatience le retour de la belle saison; mais le printemps ne devait plus renaître pour elle: les fleurs qu'elle avait cultivées ont servi de guirlandes funèbres, et se sont fanées sur un tombeau.

Une indisposition subite qui ne présentait d'abord aucun caractère alarmant surprit madame Dufrenoy vers le milieu du mois de mars 1825; le froid était encore rigoureux, et une affection de poitrine se déclara si vivement qu'il fut impossible d'en arrêter les progrès. Madame Dufrenoy vit approcher la mort avec fermeté: l'espoir d'une vie future ne l'avait jamais abandonnée; elle mourut avec la conviction qu'elle allait rejoindre une mère adorée, et qu'elle reverrait un jour les objets de ses plus chères affections.

Cette perte affligea profondément sa famille; et les amis des lettres françaises partagèrent ses regrets. M. le comte de Ségur paya

un tribut d'estime à son ancienne amie, et M. Tissot prononça sur sa tombe un discours rempli de cette touchante éloquence à laquelle l'art est étranger et qui prend sa source dans le cœur ([1]). Madame Dufrenoy repose auprès de sa mère. Un monument funéraire d'une élégante simplicité indique la dernière demeure de cette femme illustre qui, dans une vie si diversement agitée, s'est acquis des droits légitimes à la gloire.

En lisant avec quelque attention le recueil de ses poésies, on aperçoit facilement les causes du grand succès qu'elles ont obtenu, et le principe de vie qui les fera triompher de l'oubli. Si elle a cherché dans les formes cette sagesse de composition et cette pureté de goût qui distinguent les modèles classiques, dans tout le reste elle s'est montrée originale et créatrice. L'expression de ses sentiments, re-

([1]) Voyez page xxxix.

levée par une délicieuse harmonie, est si naïve, qu'elle touche et émeut comme l'accent réel des passions. La poésie chez elle ne paraît point un art; c'est seulement un langage plus relevé que le langage vulgaire, et plus propre à rendre des impressions exaltées: on voit couler ses larmes; on partage ses alternatives de douleur et d'espérance. Ceux qui ont éprouvé les peines du cœur, et le nombre en est considérable, retrouvent en elle l'interprète fidèle de leurs émotions: nulle recherche ambitieuse dans les pensées, nulle superfluité d'ornements; tout y est simple et pénétrant comme la vérité.

Nous ajouterons comme l'une des causes principales des effets que produisent ces poésies l'élévation des sentiments et le reflet d'un noble caractère. Tout ce qui est grand et héroïque enflammait l'imagination de madame Dufrenoy: elle pleura sur les malheurs de son pays avec autant d'amertume que sur une

amitié trahie; ses vers portent l'empreinte de l'époque où ils furent composés. Elle fut sensible aux grandeurs de la France comme à ses revers, et la vue de l'étranger lui inspira des chants mélancoliques qui ont agrandi le domaine de l'élégie. Supérieure sous tous les rapports à madame Deshoulières, mais ne devant peut-être cette supériorité qu'à l'influence des grands spectacles dont elle fut témoin, et dont elle reçut les impressions, elle a conquis une palme immortelle, et son nom chéri des contemporains vivra autant que la littérature française, dans l'estime de la postérité.

A. JAY.

DISCOURS

PRONONCÉ

SUR LA TOMBE DE Mme DUFRENOY

PAR M. TISSOT.

OMBRE CHÈRE ET SACRÉE,

Il y a peu de temps que j'interrogeais ta raison et ton goût sur mes travaux; il y a peu de temps que nous avions ensemble un de ces longs entretiens où ton ame ardente et généreuse éclatait tout entière.

Attiré par le charme d'une amitié qui semblait redoubler de vivacité, je revenais chercher auprès de toi les plaisirs de la con-

fiance. Une maladie grave s'est déclarée; on assure pourtant que ta vie ne court point de dangers: deux jours s'écoulent, et tu n'es plus. Hélas! quand tu m'ouvrais ton cœur, quand tu me disais naguère avec un accent particulier: « On ne me connaît pas bien; la passion première de mon cœur, celle qui m'aurait inspiré les plus grands sacrifices, c'est l'amitié: mes amis Camille-Jordan, de Gérando, j'aurais donné ma vie pour eux sans nul regret! ils le savaient bien, » ombre chérie, avais-tu quelque pressentiment de ta fin prochaine? Voulais-tu me laisser tes dernières confidences comme des adieux dont le souvenir ne s'efface jamais? Mais non, la sécurité régnait dans ton esprit; les jours d'épreuves ou de douleur étaient passés: tu jouissais de ton riant asile; tu attendais le printemps et des inspirations nouvelles; tu formais des projets de travail et de bonheur; tu goûtais le plaisir d'avoir

pu rouvrir ta maison aux amis des lettres; une autre famille croissait sous tes yeux; au milieu d'elle tu te sentais deux fois mère. Voilà ce que la mort est venue interrompre si cruellement. Nous avons déposé ici Delille qui aimait l'élégance et la pureté de tes vers; Chénier, qui rendait une justice si éclatante à ta muse; le chantre d'Éléonore, que tu honorais comme un maître de l'art qui a fait ta renommée. Tu viens les rejoindre, tu viens habiter avec eux une espèce d'élysée, où sont réunis les princes de la gloire militaire, les prêtres de la science, des artistes célèbres, des poëtes illustres, des orateurs fameux, entre lesquels j'aperçois, non loin de cette tombe, ce vertueux Camille-Jordan dont tu me traçois, il y a peu de jours, le portrait avec toute l'éloquence de l'amitié.

Quels regrets tu m'inspiras de n'avoir pas connu cet homme de bien, qui aimait son pays, et qui, jeune encore, suivit avec tant

de sécurité, pendant deux années des plus cruelles souffrances, les progrès de la mort qu'il recélait dans son sein !

Et tes amis vivants ! si je répétais ici tout ce que tu m'as dit sur eux; si je rapportais les expressions de ton dévouement, de ton admiration, comme le sentiment de la perte qu'ils font aujourd'hui deviendrait plus douloureux encore ! Ton amitié ne ressemblait pas aux amitiés vulgaires ; elle avait des qualités dont l'union est rare: la chaleur, l'enthousiasme et la constance. Il est vrai que tu fus heureuse dans tes choix, et qu'une estime sincère nourrissait en toi le feu sacré. La même raison explique la fidélité de tes amis à l'attachement que tu leur avais inspiré. Leur confiance en toi était sans bornes; tu me l'as dit, et j'ai pu le voir. Ils déposaient avec sécurité dans le sein d'une femme leurs plus importants secrets, des résolutions d'où dépendait toute leur destinée, des projets auxquels leur

vie était attachée. Tu fus souvent pour les plus célèbres d'entre eux un recours, et quelquefois leur conseil. Avec quelques uns, tu bravas les plus grands dangers; tu risquas ton existence pour sauver les jours des autres. Ce sont là des titres d'honneur qui ne périssent pas; ton nom vivrait même quand tu n'aurais pas touché la lyre fidèle à laquelle Sapho avait confié ses ardeurs.

Le mérite de tes poésies est de peindre toujours des sentiments vrais; sincère en tout, le talent qui exprimait tes inspirations ne pouvait avoir rien de factice. Le commerce des écrivains de Rome, dont tu savais la langue, l'étude des grands modèles des temps modernes, avaient épuré ton goût; mais ton cœur seul te donnait la vérité de l'accent qui se fait sentir dans tes vers. Parny eût avoué plusieurs de tes élégies; Bertin n'aurait jamais pu égaler l'élégance soutenue et la pureté sans tache qui te recommandent à l'estime des con-

naisseurs. Si ta reconnaissance n'a point exagéré tes obligations à un homme de lettres célèbre, quel beau titre ce serait pour sa mémoire que d'avoir contribué à former un si beau talent! Mais non, tu fus l'élève de la nature et des maîtres de l'art profondément étudiés. On te plaçait, dit-on, à côté de Deshoulières; cette comparaison ne te rendrait pas assez de justice; éloquente interprète de la passion souveraine du cœur humain, tu es la rivale de la muse qui obtint une fois la victoire sur Pindare.

Hélas! tu nous préparais de nouveaux plaisirs; tu allais nous donner d'autres poésies où l'on aurait vu éclater tous les sentiments de ce cœur si noble, la vive reconnaissance, la pitié compatissante, l'amour de la patrie, avec les jours qui transportent et ses tristesses qui font presque mourir; la piété tendre et sincère, la religion avec ses espérances immortelles. Mais tu ne verras point le succès de

ton nouvel ouvrage: il en est presque toujours ainsi de nos projets les plus chers.

Maintenant que tu sais le secret de la tombe, dis-nous, ombre chère et sacrée, si la mort est terrible comme nos imaginations la supposent? Elle doit être douce pour toi, qui, loin de faire jamais du mal à personne, te montras toujours animée d'intentions si bienveillantes envers tes semblables. Dis-nous sur-tout si la mort nous laisse la mémoire des choses de la terre; si les ames, sorties de leur prison, communiquent avec les autres ames encore retenues dans les liens du corps; dis-nous que tu nous entends du fond de ce tombeau où tu viens de descendre. Oh! oui, il le faut croire, tu nous entends, tu reçois le tribut de nos regrets, tu jouis de nos larmes, et tu aimes encore ceux que tu as tant aimés! Adieu, ombre chérie! nous nous reverrons; la mort n'est qu'une absence. Sans l'espoir de

l'immortalité, serait-ce la peine de vivre quelques jours pour souffrir tant de maux, et pleurer si souvent sur des pertes irréparables?



ÉLÉGIES.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIES,

SUIVIES

DE POÉSIES DIVERSES.

LIVRE PREMIER.

L'ORIGINE DE L'ÉLÉGIE.

Sous les cieux embaumés de la vieille Argolide,
Tombeau d'Agamemnon, berceau du grand Alcide,
Près des coteaux riants que baigne l'Inachus,
Dans les bois merveilleux, asile de Linus,
Une vierge inspirée, amante de la gloire,
Érinne[1], sur les pas des filles de Mémoire
Se parait chaque jour d'harmonieux lauriers.
Chaque jour, aux bosquets de myrtes, d'oliviers,

Elle disait Cypris sortant du sein de l'onde,
Cybèle, toujours jeune et toujours plus féconde,
Et le fils de Latone, imploré tour à tour
Comme dieu des beaux-arts et comme dieu du jour.
Quelquefois, évoquant les souvenirs antiques,
Elle chantait Alcide et les temps héroïques,
Le sombre Danaüs, l'aventureux Jason
Aux rives de Colchos enlevant la toison;
Argos, dictant ses lois à la Grèce éclairée (2);
De son tribut sanglant Athènes délivrée (3);
Contre un glaive vengeur vainement réunis,
Procrustes, Cercyon, Périphète, Sinnis (4).
Tous ces magiques faits, accomplis par Thésée,
Nourrissaient ses accords, élevaient sa pensée.
La nuit, lorsque Phébé, des hauteurs du Parnon,
Brillante, souriait aux danses du vallon,
Érinne, qu'entouraient les nymphes des montagnes,
Mêlait ses pas légers aux pas de ses compagnes;
Son luth, moins grave alors et plus mélodieux,
Cadençait mollement des hymnes gracieux,
Que répétaient sept fois les échos de l'Alphée (5).
Sa voix renouvelait les prodiges d'Orphée.

On vit un dieu lui-même, à ces accords rivaux,
Abandonner Syrinx, et briser ses roseaux.

Mais rarement la gloire au bonheur est unie.
Le destin vous vend cher les pompes du génie,
O filles d'Apollon ! et l'enfant de Cypris,
Esclave factieux, tyran au doux souris,
Se plaît à vous soumettre au joug de ses caprices.
Vos tourments font ses jeux, vos malheurs ses délices,
Par vos pleurs immortels il compte ses honneurs.
A ce dieu redouté, même dans ses faveurs,
Érinne dérobait, éclatante de charmes,
Un cœur vierge à l'amour, des yeux vierges aux larmes :
Nul inquiet desir ne l'agitait encor ;
Mais son luth indiscret lui parlait de Phanor,
De Phanor qui, vainqueur dans les champs de l'Attique,
Lève un front embelli de la palme civique.
Descendant de Pélops (6), soutien d'un nom fameux,
Le fils de Corébus, par un mélange heureux,
Dans la fleur de ses ans, joint la force à la grace,
Le sang-froid à l'ardeur, la prudence à l'audace.
Loin du sol olympique et Milon et Glaucus (7),

Poursuivis par son bras, disparaissaient vaincus.
La fête de Junon à Mycènes l'appelle,
Il vient en protéger la marche solennelle;
L'élite des guerriers s'avance sur ses pas.
Il paraît fier et beau, comme au jour des combats.
Un long et doux murmure accueille sa présence.
Érinne... de l'amour tu bravais la puissance;
De son casque Phanor a soulevé l'airain.
Crois-moi, ne cherche point son regard souverain,
Fuis. Mais ton œil humide étincelle de flammes.
Avec l'amour la crainte, hélas! entre en nos ames.
Érinne, ton repos est à jamais perdu.

Cependant le cortége au temple s'est rendu [8],
Et cent taureaux choisis et parés de guirlandes
Sous les vastes parvis sont tombés en offrandes.
Au pontife sacré leurs flancs mystérieux
Ont transmis, palpitants, la volonté des dieux.
Grand-prêtre, suspendez votre saint ministère.
Des secrets de Junon chaste dépositaire,
Érinne va chanter les triomphes d'Argos,
Les exploits de Phanor... A l'aspect du héros,

La vierge du Permesse, interdite, immobile,
Cherche en vain un accord sur le luth indocile.
Mais, commandant enfin au trouble de ses sens,
Moins timide, elle chante; et ses tendres accents
Se perdent incertains sous la céleste voûte.
Phanor a tressailli. Ces accents qu'il redoute
Portent avec l'amour le désordre en son cœur.
Il s'étonne, rougit, repousse un trait vainqueur;
C'en est fait, il succombe, et celle qu'il adore
A lu dans ses regards le feu qui le dévore;
Et tous deux, agités de transports inconnus,
Aux autels de Junon n'implorent que Vénus.
Amants, ah! redoutez une imprudente ivresse;
Craignez Junon, craignez sa fureur vengeresse;
Tremblez: Io, soumise à son pouvoir jaloux,
En vain pria les cieux fermés par son courroux.
Que de pleurs va coûter un instant de délire!

Mais les chants ont cessé, la foule se retire.
Phanor a dû la suivre, il s'éloigne à regret.
Érinne au bois sacré porte un espoir secret.
Amour, viens protéger sa course solitaire:

Bois profonds, prêtez-lui votre ombre tutélaire!
Cachez à tous les yeux ses desirs, ses tourments.
Dieux! quelle voix l'appelle? O dangereux moments!
C'est Phanor. Aux genoux de la vierge éperdue
Il s'élance, et près d'eux Cypris est descendue.

Dans cet âge naïf, la franchise et l'honneur,
Compagnons de l'amour, gardaient seuls la pudeur.
On ne connaissait point la mensongère adresse
D'éluder un aveu, de voiler sa tendresse;
Un regard caressant n'était jamais trompeur,
La voix était toujours l'interpréte du cœur.
Heureuse d'être aimée, et vaine de sa flamme,
Érinne à son amant livre d'abord son ame.
Sa noble confiance et son noble abandon
Réjouissent Vénus, mais offensent Junon.
Il se léve le jour qu'aux regards de la Gréce
L'hymen doit couronner leur riante jeunesse.
L'un de l'autre orgueilleux ils marchent à l'autel.
Du charmant Apollon le cortége immortel
A vu par la beauté la valeur enchaînée,
Et ses accents divins célébrent l'hyménée...

La lyre de Clio sous ses doigts a gémi,
Et du temple ébranlé la paix sainte a frémi.
Du farouche Thébain les légions guerrières
S'avancent sur Mycène et rompent ses barrières.
Le signal est donné. Tout s'empresse, et de Mars
Argos a soulevé les cruels étendards.
Phanor près d'une épouse oubliait sa vaillance;
L'honneur parle, soudain il a repris sa lance:
« D'un orgueilleux espoir je n'ose me nourrir;
« Mais, mon Érinne, adieu, je vais vaincre ou périr. »
Il dit. Érinne en pleurs: « Cours, sauve la patrie.
« Comme toi ton épouse entend sa voix chérie;
« Cours. J'attache à ton sort ma vie ou mon trépas. »

Le héros, hors des murs précipitant ses pas,
A déja de Mycène assuré la vengeance.
Érinne tombe alors dans un morne silence;
D'affreux pressentiments son cœur est déchiré:
Elle accuse la gloire, et ses yeux ont pleuré.
Sa faute se retrace à son ame abattue.
O terreur! de Junon elle voit la statue
Sanglante, un fer en main, menacer son amant,

Et sur lui déployer son noir pressentiment.

Tandis qu'elle embrassait l'autel expiatoire,
Malheureuse! elle entend les cris de la victoire
S'unir dans le lointain aux cris de la douleur.
Elle tremble: son front se couvre de pâleur,
Ses genoux chancelants la soutiennent à peine:
Sous les portiques saints, mourante, elle se traîne.
Phanor, hélas! Phanor, porté par ses guerriers,
S'offre à ses yeux, couvert de funèbres lauriers.
Après un long effort, il ouvre sa paupière:
« Calme ton désespoir. J'ai rempli ma carrière;
« La patrie est sauvée, et je meurs près de toi. »
Il a dit, et n'est plus. Modèle de la foi,
Sur le sein d'un époux bientôt Érinne expire.
Vénus au même instant s'empare de sa lyre,
La couvre de baisers, l'attache à des cyprès,
« Sois l'écho de l'amour, sois l'écho des regrets,
« Dit-elle, et qu'à jamais tes plaintes ravissantes
« De leurs tendres chagrins consolent les amantes! »

L'AMOUR.

Passer ses jours à desirer,
Sans trop savoir ce qu'on desire ;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire;
Redouter le matin et le soir souhaiter
D'avoir toujours droit de se plaindre;
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre;
Adorer, haïr son tourment;
A-la-fois s'effrayer, se jouer des entraves;
Glisser légèrement sur les affaires graves,
Pour traiter un rien gravement;
Se montrer tour à tour dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant;
Trembler, en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire;

Soupçonner les amis qu'on devrait estimer;
Être le jour, la nuit, en guerre avec soi-même;
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.

LE PREMIER MOMENT

DE L'AMOUR.

Il est sacré pour moi, c'est mon premier beau jour,
Le seul dont je me plaise à fêter le retour,
Ce jour heureux où ta présence
Ouvrit mon cœur paisible au trouble de l'amour,
Et d'un bien inconnu m'apporta l'espérance.
J'assistais, attentive, à ce concert fameux
Où de Saint-Huberty la voix mélodieuse (9),
Où du célèbre Raul la flûte harmonieuse (10)
Des transports de Vénus exhalaient tous les feux.
Muette, étonnée, attendrie,
Je m'abandonnais doucement
A cette vague rêverie
Qui pour une ame neuve est presque un sentiment.

Un son voluptueux qui meurt à mon oreille
Me fait tressaillir malgré moi:
Je léve mes regards; ils s'arrêtent sur toi.
Je doute un instant si je veille.
Ce front majestueux, ce regard séducteur,
Et ce souris plein de douceur,
Et cette auréole de gloire
Dont resplendit l'amant des filles de Mémoire,
Portent le délire en mon cœur.
Que ne vá point rêver ton amante trop vaine!
Je crois d'abord; je crois que le maître des dieux,
Revêtant une forme humaine,
Pour m'éblouir quitte les cieux.
Que dis-je? Jupiter semble moins radieux
Alors que, triomphant d'une nymphe éperdue,
Sur son char orgueilleux il sillonne la nue;
Mars, du sein de Cypris s'élançant au combat,
A moins de grace, moins d'éclat.
Délicieusement émue,
En silence sur toi j'ose attacher ma vue.
Mais, ô combien s'accroît mon désordre enchanteur,
Lorsque, cédant aux vœux d'un monde admirateur,

Ta voix tendre et mélancolique,
Ta voix, plus douce encor qu'une douce musique,
Nous révèle Apollon, qui sur sa lyre d'or
Des beautés de son art déroule le trésor!
Pour te mieux écouter, je retiens mon haleine.
Tu cesses de chanter, une ivresse soudaine
Fait circuler au loin un murmure flatteur:
Chaque applaudissement retentit dans mon cœur;
C'est là que sont gravés et tes vers et toi-même.
Dieux! combien je jouis d'admirer ce que j'aime,
D'entendre son éloge en tous lieux répété,
Et de sentir déjà ton immortalité!
Hélas! ce seul bonheur permis à ma tendresse,
J'en veux jouir du moins jusqu'à mon dernier jour.
Je dois te cacher mon amour;
Mais je le chanterai sans cesse.

LE RÉPIT.

C'est trop en des vœux superflus
Perdre les jours de mon bel âge ;
C'est trop par des soins assidus
D'un ingrat mendier l'hommage :
Dès ce moment ne l'aimons plus ;
C'est le seul parti qui soit sage.
Mais ce soir en secret il demande à me voir...
Son cœur peut-être a su m'entendre ;
Peut-être que ce soir l'entretien sera tendre...
Aimons l'ingrat jusqu'à ce soir.

LE SERREMENT DE MAIN.

Depuis long-temps je l'adorais,
Je l'adorais sans espérance;
En son absence je souffrais;
Je souffrais plus en sa présence:
J'évitais, cherchais tour-à-tour
Le danger, le plaisir de le voir, de l'entendre;
Pour lui j'étais dans un seul jour
Humble, fière, coquette, tendre.
Mobile dans les vœux de mon amour constant,
On me voyait au même instant
Souhaiter qu'il apprît, qu'il ignorât ma flamme.
Lorsque ses regards caressants
S'arrêtaient sur une autre femme,
Qu'il semblait plus ému, recueillir ses accents,
Le chagrin oppressait mon ame.
Cependant, d'un mal qui nous plaît

Je redoutais d'être guérie;
Je tenais bien moins à ma vie
Qu'à ce feu qui la dévorait.
O combien, alors que l'on aime,
La joie est près de la douleur!
O transports! dans le moment même
Où je succombais au malheur,
Sa main incertaine et tremblante
Presse timidement ma main,
Et porte un trouble heureux dans le cœur d'une amante!
Ce cœur, plus sensible que vain,
Ne sut point cacher son ivresse;
Elmandre connut ma tendresse.
Peut-être il pourra me trahir,
Et me punir de ma faiblesse;
Mais je ne puis m'en repentir.

LA PRIÈRE.

Au nom de tous les dieux, ami trop séduisant,
Ne me prodigue plus ces regards, ces tendresses
Dont sur mon faible cœur l'attrait est si puissant!
Craignons de nous livrer à ces douces caresses
Qui pourraient égarer nos sens;
Craignons jusqu'aux baisers qu'on appelle innocents;
Ils rendent bien souvent coupable:
Fuyons ces entretiens toujours plus ravissants;
Je ne veux plus goûter leur charme inexprimable.
Peut-être qu'un suave et dangereux poison
N'est pas loin, hélas! de m'atteindre:
A tes côtés déja j'ai senti ma raison
Plus d'une fois près de s'éteindre;
Déja plus d'une fois, reposant sur ton sein,
L'œil voilé d'une humide flamme,
Dans ton souffle embaumé j'ai respiré ton ame;

J'ai déja pardonné plus d'un tendre larcin.
Non, l'amitié n'a point, n'ose plus me le dire,
Ce trouble, ces transports, cet inquiet bonheur;
Ses chastes voluptés n'ont jamais de délire;
    Aimer est sa seule faveur.
Ah! tremble d'allumer une flamme imprudente:
Mon cœur contre l'amour n'est que mal affermi;
    Ne fais pas de moi ton amante,
    Si tu n'es pour moi qu'un ami.

LE POUVOIR D'UN AMANT.

J'aime tout dans l'objet de ma fidèle ardeur,
Le génie et le caractère;
J'aime son regard enchanteur,
Son souris malin et flatteur,
Et son humeur grave et légère.
J'aime son esprit juste et fin;
J'aime encor les jaloux caprices
Qui lui font haïr le matin
Ce qui le soir fait ses délices;
J'aime son air noble et lutin.
J'aime le pouvoir despotique
Que son cœur orgueilleux exerce sur le mien;
Ses éloges adroits, son adroite critique,
Me font chérir son entretien.
Il n'a que plus de grace alors qu'il est coupable:
En vain se défend-on de vivre sous sa loi,

On l'adore en dépit de soi;
Nul n'a plus de défauts, et nul n'est plus aimable.
S'il est parfois un peu trompeur,
Il sait par tant d'amour expier tant d'alarmes
Qu'aux pleurs qu'il fait répandre on trouve encor des charmes.
Son tendre repentir donne encor le bonheur.
Sa flamme maintenant à la mienne est égale;
Mais, s'il pouvait changer un jour,
Il me ferait, je crois, lui pardonner l'amour
Qu'il sentirait pour ma rivale.

LE PRIX.

—

O transports ! ô félicité !
Jour à jamais présent et cher à ma mémoire !
J'ai vu tout un peuple enchanté
Sourire à ta naissante gloire ;
J'ai vu les nobles successeurs
Des Despréaux et des Corneilles
Orner ton jeune front du laurier des neuf sœurs,
Doux prix de tes savantes veilles.
J'ai vu cent beautés dont l'orgueil
S'indigne d'un vulgaire hommage
En foule épier ton passage,
Et briguer à l'envi la faveur d'un coup d'œil.
Que celle qu'il aime est heureuse !
Ce bruit a caressé mon oreille amoureuse ;
Je le recueille avec ardeur,
Et, mes yeux trahissant mon ame,

Il me semble déja que chaque spectateur
Est dans le secret de ma flamme.
Ah! fuyons promptement ces lieux,
Où ma vive et tendre imprudence
Désormais pour m'accuser mieux
Donne une voix à mon silence;
Fuyons... Je n'ose, hélas! sur lui lever les yeux.
De pudeur, de plaisir tremblante,
De mille émotions à-la-fois palpitante,
J'atteins d'un pas mal assuré
Cette retraite enchanteresse
Où mon cœur, d'amour enivré,
A reçu de son cœur la première promesse.
Séjour au bonheur consacré,
Où nul que mon amant n'a jamais pénétré,
Pour mieux le recevoir prenez un air de fête;
Ornez-vous de festons, décorez-vous de fleurs;
Mélangez vos parfums, mariez vos couleurs;
O fleurs! plaisez à ma conquête.
Et toi, mon aimable vainqueur,
Toi dont j'appelle la présence,
Charme de mes regards, délices de mon cœur,

Réponds à mon impatience.
Viens, un nouveau triomphe ici t'est destiné.
Viens, et partage mon ivresse.
Viens, c'est sur-tout par sa maîtresse
Qu'il est doux d'être couronné.

LA JOURNÉE

D'UNE AMANTE.

L'aurore brille, et je m'éveille,
Je m'éveille songeant à lui,
Et je me répete aujourd'hui
Tous les discours qu'il tint la veille.
Je me rappelle ce regard
Qu'au bal où cent beautés déployaient tout leur art,
De fixer j'eus seule la gloire.
Ce serrement de main, que j'ai besoin de croire,
Ce souris, que l'amour dut peut-être au hasard,
Tout est présent à ma mémoire.
Je me léve, et, charmant, par d'heureux souvenirs,
Du départ au retour le pénible passage,
Je m'entoure dans mon veuvage
De l'image de nos plaisirs.

Je chante bien souvent d'une voix attendrie
Les airs qu'auprès de moi chanta sa voix chérie;
Je relis les écrits que sa main m'a tracés,
Et les vers par sa flamme à ma flamme adressés:
Je reste bien long-temps immobile à la place
　　Où ses pas se sont arrêtés;
Mes yeux complaisamment se fixent sur la glace
　　Où j'ai vu ses traits répétés.
　　Ce luth, dont les cordes mobiles
　　Célèbrent sous ses doigts habiles
Les travaux de Newton par ses chants agrandis,
Bientôt va soupirer sous mes doigts moins hardis.
　　Cette fleur par lui fut cueillie;
Il faut que sur mon sein je place cette fleur:
De ce nouveau ruban il vanta la couleur;
Il faut par ce ruban que je sois embellie;
Tout m'occupe de lui, tout le rend à mon cœur.
　　Mais l'heure des amours s'avance;
　　O transports! aimable espérance!
　　On frappe: c'est lui!... Promptement
　　Relevons notre chevelure,
　　Qui tombe trop négligemment;

Arrangeons ce nœud; la parure
Ne messied point au sentiment,
Et l'art n'est plus que la nature,
Alors qu'on s'embellit pour plaire à son amant.
Il vient; ô de l'amour doux et terrible empire!
Je veux marcher vers lui; mes genoux ont tremblé:
Je veux parler; ma voix expire.
Il vient!... Déja son cœur, troublé,
Bat contre mon cœur, qui soupire;
Entre mes bras il a volé.
Toi dont l'agréable présence
M'est chaque jour une faveur,
Oui, ton retour me doit tout ce que ton absence
Dérobe, hélas! à mon ardeur.
Rends-moi tous ces regards où respire ton ame;
Rends-moi ces entretiens qui me peignent ta flamme,
Tous ces riens qui font le bonheur;
Donne à ton amante fidèle
Mille baisers suivis de mille encor plus doux:
Pardonne si mon cœur te les demande tous;
Ce sont eux qui me rendent belle.
Reçois aussi les miens, que ton desir appelle;

D'un invincible amour tous deux unissons-nous.
Toi seul as fait connaître à mon ame charmée
Le bonheur d'aimer pour jamais,
Le bonheur plus doux d'être aimée !
Reçois le prix de tes bienfaits.
Mais, grands dieux ! quel devoir barbare
A mes tendresses le ravit?
L'airain vient de sonner l'heure qui nous unit,
Et déja sonne, hélas ! l'heure qui nous sépare.
Qu'ils sont courts au gré de leurs vœux,
Ces moments d'abandon, de volupté, d'ivresse,
Où, confondant leurs cœurs toujours plus amoureux,
L'heureux amant, son heureuse maîtresse,
Sans leurs doubles plaisirs oublieraient qu'ils sont deux !
Déja je ne vois plus ce que mon cœur adore;
Je ne le vois plus, et je crois
L'entendre, et répondre à sa voix :
Il est déja bien loin, et je lui parle encore :
Flatteuse illusion ! à son tour elle a fui !
Je perds jusqu'au bonheur de l'attendre aujourd'hui.
Ma solitude me dévore.
Ah ! comment tromper mon ennui !

J'écris : dans cette lettre, à ma douleur utile,
L'élégance des mots et la pompe du style
Brillent moins que les sentiments ;
J'aime est tout l'esprit des amants.
Phébé plus radieuse achève sa carrière ;
Le sommeil fait tomber la plume de ma main ;
Je me couche, et me dis, en fermant ma paupière,
Je ne le verrai que demain !

ÉLÉGIES.

LIVRE SECOND.

ÉLÉGIES.

LIVRE SECOND.

L'AMANTE DU POËTE.

Elle seule a connu le suprême bonheur,
Seule des voluptés elle épuisa l'ivresse,
Celle qui dans les nœuds d'une fidèle ardeur
Captive un favori des nymphes du Permesse.
        Pour elle, au milieu des hivers,
De ses dons embaumés Flore emplit sa corbeille,
Cérès de ses trésors étale la merveille,
        Les champs ont des ombrages verts.
        Pour elle, en se jouant, Zéphire
Adoucit dans l'été les feux brûlants du jour,
L'astre rêveur des nuits prolonge son empire,
Et dans les bois émus Philomèle soupire
        Un chant mélodieux d'amour.

Pour elle encore les Naïades
Suivent Neptune sur les eaux,
Pan réunit encor d'harmonieux roseaux;
Les montagnes encor se peuplent d'Oréades,
Et dans le chêne aux vieux rameaux
Se cachent de jeunes Dryades.
Chère à l'Amour, chère à Vénus,
Elle seule est admise à leurs plus doux mystères.
De son heureux amant tous les dieux tributaires
L'entourent de plaisirs au vulgaire inconnus.
Oui, la compagne du poëte,
Reine d'un magique univers,
Au sein des plus tristes déserts
A l'Olympe encor pour retraite.
Ah! qu'on m'exile au loin dans les antres profonds,
Au pied des rocs glacés, sur la cime des monts;
Mais que là, de ton cœur souveraine maîtresse,
Libre d'écouter ma tendresse,
Et le jour et la nuit je vive près de toi;
Mais que ta lyre enchanteresse
Redise jour et nuit mon amour et ta foi;
Et ces antres obscurs, ces affreux précipices,

Que l'œil le plus hardi mesure avec effroi,
Je les verrais avec délices.
Sombres lieux! ô combien j'aimerais votre horreur!
Là je ne craindrais plus ces beautés trop fatales
Qui, jalouses de mon bonheur,
Te pressent en tous lieux de leurs flammes rivales.
Les vains égards du monde, et ses plaisirs trompeurs,
Ne me raviraient plus sans cesse ta présence.
Là, jamais une heure d'absence
Ne me ferait verser de pleurs.
Riche en ma pauvreté des seuls biens que j'envie,
Ainsi qu'un jour serein s'écoulerait ma vie:
Et quand les inflexibles Sœurs
Que précède la crainte et suivent les douleurs
Viendraient menacer ton amante,
J'attacherais sur toi ma paupière mourante,
Et, près de ce départ qui n'a point de retour,
J'emporterais encore un doux regard d'amour.
Loin de regretter la lumière,
Bénissant mon destin de mourir la première,
Jusqu'au dernier soupir prolongeant nos adieux,
J'irais, heureuse encor, t'attendre dans les cieux.

LE BILLET DOUX.

Billet charmant, où d'un tendre retour
Mon œil ému lit la douce assurance,
Console-moi des ennuis de l'absence;
Viens sur mon cœur, reste-s-y nuit et jour;
Et si jamais cet amant que j'adore
D'un autre amour doit connaître l'erreur,
Billet charmant, sur mon cœur reste encore,
Et fais encor que je croie au bonheur.

LE POËME INTERROMPU.

Les rives de la Vienne avaient reçu ses pas,
Et moi, de son départ toujours plus accablée,
Dans Lutéce comme exilée,
Je fuyais des plaisirs qu'il ne partageait pas.
Ses lettres, charme de ma peine,
Ne venaient plus la modérer;
Depuis une longue semaine
Je n'osais même en espérer.
Seule, et dans ma douleur amère,
Près de tout redouter, ne voulant rien prévoir,
Hier, je restai tout le soir
Le regard fixé sur la sphère.
Je n'y voyais que son séjour!
Ah! soupirai-je enfin, cette terre adorée,
Cette heureuse et belle contrée
Où ses yeux s'ouvrirent au jour,

Chaque automne nouveau l'enlève à mon amour.
Il y va saluer la tombe de son père,
Pleurer sur celle de sa mère,
Et rêver sous l'abri des bois silencieux
Qui jadis ont vu naître et mourir ses aïeux.
Là, de ses passions volages
Craindrais-je les écarts fatals?
Non; l'aspect de ses champs natals
Environne son cœur de plus nobles images.
D'imposants souvenirs, des mânes révérés
M'y défendent contre lui-même,
Il n'y trahit pas ce qu'il aime:
Ces champs me deviendront sacrés;
Je les regarde encore, ils rassurent ma flamme;
Je l'y vois occupé de pensers solennels,
Faire entendre au cercueil des accords immortels,
Mon ame s'unit à son ame,
Sa Muse, amante des tombeaux,
Interroge plus loin la cendre des héros,
Et je m'élance sur ses traces:
Dans les murs de Poitiers, où, vengeant nos disgraces,
Duguesclin de Camille égala les hauts faits (11),

Les lauriers qu'il prit sur l'Anglais
Se retracent à ma mémoire,
J'aime à suivre ses pas de victoire en victoire;
Je suis fière de ses exploits :
Mais j'admire sur-tout le plus sage des rois,
Et je m'étonne que l'histoire
Ait seule consacré ses bienfaits et sa gloire.
Quoi! la lyre a chanté d'orgueilleux conquérants,
Fléaux de leurs voisins, de leurs peuples tyrans;
Je les verrai l'objet du culte poétique;
Et d'un trône en débris à vingt ans héritier,
Charles, le fils prudent d'un imprudent guerrier,
Charles, penseur profond, habile politique,
Et temporiseur héroïque,
Lui, le premier soutien des Muses au berceau [12],
A peine en a reçu les honneurs du rondeau!
Prince sauveur de la patrie,
Toi qui sus relever sa puissance flétrie,
O roi vraiment français, vainqueur de l'étranger [13],
Oui, d'un silence ingrat j'aspire à te venger!
De mon dessein hardi l'ame préoccupée,
Je cherchais des accords dignes de l'épopée;

Et déja de mes vers le rhythme plus nombreux
Plaisait à mon esprit de son plan amoureux.
Je les trace : une main les dérobe à ma vue.
De crainte, d'espérance émue,
Je me léve : O transports ! c'était lui ; je le vois.
Quelque temps en secret il m'avait observée,
Et, par le travail captivée,
Je n'avais entendu ni ses pas, ni sa voix.
Il me sourit avec malice,
Et me dit du ton le plus doux :
« Je n'exigerai pas un cruel sacrifice ;
« Je ne suis point amant jaloux ;
« Je veux bien qu'Apollon t'occupe en mon absence :
« Cependant, crois-moi, ne va pas
« Sur la cime du Pinde invoquer sa présence ;
« Le chemin est trop dur pour tes pieds délicats.
« Aimer, toujours aimer, voilà ton énergie !
« Si tu le desires, parfois,
« Dans un sentier de fleurs, sous l'ombrage des bois,
« Soupire la molle élégie. »
Ce conseil un moment affligea ma fierté ;
Mais, ô pouvoir d'une caresse !

Quand on a beaucoup de tendresse,
On n'a que peu de vanité.
L'ouvrage interrompu ne fut pas regretté.

LA CONSTANCE.

Ne crains pas, ô mon bien-aimé!
Ne crains pas que jamais je brise notre chaîne:
De ton amour heureuse et vaine,
Je bénis chaque instant le nœud que j'ai formé.
Oui, l'on verra plutôt disparaître les ondes
De ce vaste Océan, ceinture des deux mondes,
Les étoiles tomber des cieux,
Et le soleil privé de ses clartés fécondes,
Que de me voir trahir mes serments et tes feux.
Eh! qui pourrait, dis-moi, te ravir ma tendresse?
Quel autre amant pourrais-je aimer?
Je ne trouve qu'en toi tout ce qui peut charmer,
Esprit, talent, fleur de jeunesse.
Éléve chéri des neuf Sœurs,
C'est pour toi que ces immortelles
Gardent leurs plus nobles faveurs

Et leurs couronnes les plus belles.
Ah! quand assis à mon côté,
L'œil tout brillant des feux d'un sublime délire,
Par la gloire et l'amour en secret excité,
Tu fais entendre sur ta lyre
Ces chants que la postérité
Se plaira toujours à redire,
Mon cœur, qui t'adore et t'admire,
Dans sa double félicité
Tour-à-tour palpite, soupire
Et d'orgueil et de volupté :
Si ma main alors de la tienne
A senti le trouble flatteur,
Si tu lèves sur moi ton regard enchanteur,
Si ta bouche effleure la mienne,
Je me sens expirer d'amour et de bonheur.
Laisse, laisse l'homme ordinaire
Troubler par des soupçons ses plaisirs les plus doux;
Sans doute il peut cesser de plaire,
On doit lui pardonner quelques transports jaloux.
Mais toi, que de leur miel ont nourri les abeilles ([14]),
Toi, dont le berceau radieux

S'entoura des mêmes merveilles
Que le berceau des demi-dieux;
Toi, que font leur égal tes poétiques veilles,
Tes doutes sont injurieux.
Crois-moi, délices de mon ame,
Jouis en paix d'un cœur à tes desirs livré;
Mon amour est le feu sacré,
Et les vierges du Pinde éternisent sa flamme.

LE BONHEUR.

Il est auprès de moi; sa main presse ma main;
Sa bouche s'embellit du plus charmant sourire;
    Son teint s'anime, je soupire;
Sa tête mollement vient tomber sur mon sein;
    Là je respire son haleine,
Son haleine semblable au parfum de la fleur.
    De ses bras l'amoureuse chaîne
    Rapproche mon cœur de son cœur;
    Bientôt nos baisers se confondent,
    Ils sont purs comme nos amours:
Nous demeurons sans voix; mais nos yeux se répondent;
    Ils se disent: Toujours, toujours!

LE SOUPÇON.

Si j'en crois un fâcheux discours,
Ton cœur, facile à l'inconstance,
Trahit mes fidèles amours,
Et se rit de ma confiance.
Unique bonheur de mes jours,
O des amants le plus aimable!
S'il est vrai que tu sois coupable,
Par pitié, trompe-moi toujours.

L'INQUIÉTUDE.

Ce matin, pendant mon sommeil,
Tu m'apportas les fleurs que j'aime;
Tu venais, disais-tu, de les cueillir toi-même,
Et pour me les offrir tu pressas mon réveil.
Ce tendre soin devait me plaire,
Mais il ne t'est pas ordinaire;
Mais tu l'accompagnas des serments les plus doux,
Mais je ne te montrais aucun soupçon jaloux!
Prodigue de regards, de flatteuses promesses,
Prodigue d'aimables caresses,
Tu paraissais m'aimer d'une nouvelle ardeur;
Cependant j'éprouvais une vague tristesse,
Cependant des soupirs s'amassaient dans mon cœur,
Et ta voluptueuse ivresse
Ne me donnait plus le bonheur.
Souvent même par intervalles,

Tes transports plus pressants m'inspiraient quelque effroi :
Aurais-je à craindre des rivales ?
Un remords généreux te rendait-il à moi ?
Près de m'abandonner, sais-tu du moins me plaindre ?
Ou, semblable aux flambeaux qui remplacent le jour,
Voit-on la flamme de l'amour
Briller plus éclatante au moment de s'éteindre ?

LES SERMENTS.

Lasse à la fin d'un si long esclavage
Et d'un amour si mal récompensé,
J'avais juré d'oublier qui m'outrage;
J'avais juré que de mon cœur blessé
J'effacerais une trop chère image.
J'avais juré que le nom du volage
Par moi jamais ne serait prononcé.
J'avais juré, forte de son absence,
Que, si le sort l'offrait devant mes yeux,
Je soutiendrais sans trouble sa présence:
J'en défiais le charme impérieux.
Dans mon dépit, ardente à la vengeance,
J'osais former le souhait dangereux
De voir l'ingrat m'offrir encor ses vœux;
J'en accueillais l'incertaine espérance.
J'avais juré qu'un souris dédaigneux

Saurait alors punir son inconstance.
O d'un regard invincible ascendant!
Qu'est devenu mon courage imprudent?
A peine, hélas! ma voix à son approche
Balbutia quelques mots de reproche;
Je pâlissais, rougissais tour-à-tour.
Je lui disais: Non, je n'ai plus d'amour;
Mais je laissais sa main presser la mienne;
Mais malgré moi ma main pressait la sienne;
Mais des soupirs étouffés à demi
Livraient mon ame à ce cher ennemi:
Mais je laissais ses lèvres suppliantes
Se rapprocher de mes lèvres tremblantes:
Ma bouche en vain opposait des refus;
Le sein rempli du feu qui me dévore,
En lui jurant que je ne l'aimais plus
Je lui prouvais que je l'aimais encore.

ÉLÉGIES.

LIVRE TROISIÈME.



ÉLÉGIES.

LIVRE TROISIÈME.

LA DOULEUR.

C'en est donc fait ! tu m'as ravi ton cœur ;
Une autre, hélas ! une autre a su te plaire.
Tu veux en vain me cacher mon malheur,
Tes yeux m'ont dit ce que tu veux me taire.
Je les ai vus, non sans pâlir d'effroi,
Ces yeux charmants, pleins d'une ardeur fatale,
Je les ai vus livrer à ma rivale
Et ton amour, et ma haine, et ta foi.
J'ai vu ta main, adroitement furtive,
Pour la presser aller chercher sa main,
Et s'emparer, moins prudente que vive,
D'un brin de myrte échappé de son sein.

Toi, qui sais bien qu'un rien de toi me touche,
Loin d'être ému de mon trouble mortel,
Devant mes yeux, avec un jeu cruel,
Tu rapprochas ce myrte de ta bouche.
Que t'importait mon douloureux tourment!
Dans les transports de ta flamme nouvelle,
De ma rivale occupé seulement,
Tu ne voyais et tu n'entendais qu'elle.
Je crus, grands dieux! espoir trop séducteur,
Reprendre alors mon cher et doux empire
En redisant les vers que sur ma lyre
Je soupirai dans un jour de bonheur;
Mais de ces vers la cadence amoureuse
Jusqu'à ton cœur ne pouvait parvenir:
De mon repos l'ennemie orgueilleuse
Le défendait contre mon souvenir.
Va, cours jouir des plaisirs que t'apprête
Une coquette en son lien trompeur:
Sa vanité desira ta conquête;
Un pur amour t'avait livré mon cœur.
Porte à ses pieds tes parjures promesses;
Fais plus, ingrat! sans honte, sans pitié,

Après m'avoir dérobé tes caresses
Trahis encor, trahis notre amitié;
Et, sans pudeur, sans remords, infidèle,
A ta maîtresse en tout immole-moi.
Ah! puisses-tu ne jamais craindre d'elle
Cet abandon que je souffre de toi!

LE CHANGEMENT.

Vous le voulez, l'amitié la plus tendre
Va succéder aux plus tendres amours.
Ce n'est plus vous qui me ferez entendre
Ces doux serments de m'adorer toujours;
Ce n'est plus moi qui peux d'une caresse
Calmer vos maux, enivrer tous vos sens;
Il m'est ravi ce titre de maîtresse
Dont votre amour m'embellit quelque temps:
Qu'il m'était cher! hélas! dans ma faiblesse:
Mon cœur, fidèle à ses premiers penchants,
Tient à regret sa dernière promesse.
Ce cœur du moins, discret dans son malheur,
En soi renferme une plainte importune,
Et du récit de ma longue infortune
Il ne veut point troubler votre bonheur.
Ah! quel que soit le chagrin qui me tue,

Oui, je saurai vous le cacher toujours;
Je tâcherai de prendre à votre vue
Cet air serein de mes plus heureux jours.
Je contraindrai mes regards à vous taire
Tout le plaisir que je sens près de vous;
Vous vanterez celle qui sait vous plaire
Sans que mon cœur en paraisse jaloux:
Je la verrai sans montrer de colère.
J'éviterai de chercher votre main;
Je m'armerai d'un maintien plus austère;
Si je me trouble auprès de vous, soudain
Je songerai qu'une autre vous est chère.
A vos côtés, dans un doux entretien,
J'étudîrai mes yeux et mon langage.
Loin de blâmer votre humeur trop volage,
Pour excuser votre nouveau lien
Je vous dirai qu'un autre amour m'engage:
Je le dirai; mais vous, n'en croyez rien.

LES SOUVENIRS.

Je les revois ces lieux chers à mon cœur,
Ces lieux tout pleins de l'ingrat que j'adore,
Où s'alluma le feu qui me dévore,
Où je reçus, je donnai le bonheur;
Je les revois; seule j'occupe encore
Ce siége heureux où, dans nos plus beaux jours,
A mes côtés il se plaçait toujours:
Voici l'endroit où sa voix si touchante
M'a tant de fois nommée avec transport
Et sa plus chère et sa dernière amante.
Là, devenu l'arbitre de mon sort,
Sa chaste ardeur justifia ma flamme;
Là dans son doigt ma main passa l'anneau,
Gage sacré de cet hymen de l'ame
Qui nous devait unir même au tombeau.
Ce cabinet paisible et solitaire

L'a vu, brûlant des plus nobles desirs,
Loin d'un vain monde et de ses faux plaisirs,
Goûter des arts l'ivresse tutélaire.
Je soutenais ses courageux efforts;
Je lui montrais un illustre salaire:
Il souriait à mes tendres accords;
J'en sentais mieux le charme de lui plaire.
Moments divins d'un angélique amour,
Qui me rendra vos voluptés si pures?
Qui de mon cœur fermera les blessures?
Bonheur céleste, as-tu fui sans retour?
Qu'il dura peu! Deux printemps ont à peine
Embaumé l'air du doux parfum des fleurs
Depuis ces temps de plaisirs, de douleurs,
Où se forma, se brisa notre chaîne.
O souvenir et touchant et cruel!
A quels serments désormais faut-il croire?
Lui, mon seul bien, ô regret éternel!
Lui, d'un parjure il a souillé sa gloire!
Il m'a trompée, il m'abandonne, moi!
Moi qui voulais lui consacrer ma vie!
Moi qui, crédule, et fière de sa foi,

L'aimais en sœur, en amante, en amie !
Tandis qu'en proie à de stériles vœux
Dans ce séjour, désert par son absence,
Mes yeux en vain appellent sa présence,
Au cher objet de ses indignes feux,
A ma rivale il vante sa constance.
Matin et soir c'est avec elle, hélas !
Qu'il cherche l'ombre, et foule la verdure ;
Matin et soir il vole sur ses pas
Chanter l'amour, admirer la nature ;
Les bois, les prés, les vallons, les coteaux,
Tout favorise une ardeur qui m'outrage.
Quand, désolé, mon luth plaint seul mes maux,
Que jour et nuit je pleure le volage,
Près d'elle assis sous de riants berceaux...
Mais éloignons ce penser qui m'accable,
N'ajoutons pas moi-même à mon tourment.
Ces lieux, séjour d'un infidèle amant,
Ces lieux du moins ne l'ont pas vu coupable ;
Une rivale, insultant à mon deuil,
De ses plaisirs n'y porta point l'orgueil.
D'un pur amour ils gardent plus d'un gage,

Là tout encor m'entretient de sa foi;
J'y veux en paix, seule avec son image,
Quelques instants le croire encore à moi.

LES SOUHAITS.

Si les dieux plus cléments exauçaient mes desirs,
On ne me verrait pas ceindre le diadème;
    La majesté du rang suprême
Intimide les Ris, les Graces, les Plaisirs.
Fils de la Liberté, nourri par le Mystère,
L'Amour fuit des palais le magnifique ennui,
Pour aller se jouer sous un toit solitaire:
    Un seul roi fut aimé pour lui.
On ne me verrait pas une richesse immense;
J'appris à dédaigner sa vulgaire influence.
Et d'ailleurs trop d'argent méne à trop de soucis.
    Une paresseuse opulence
    Me plaît moins qu'une active aisance.
L'essaim de vils flatteurs, à ses festins assis,
    Ne vient pas de sa complaisance
    Chaque jour mendier le prix.

Biens, dignités, grandeurs, je redoute vos chaînes,
Et le poids envié des fortunes humaines,
Plus pesant à porter que le poids du malheur.
Un plus noble besoin fait palpiter mon cœur.
Je voudrais, de mon sexe aimable et doux modèle,
De l'esprit, des talents, posséder les trésors;
Je voudrais sous mes doigts, de la lyre immortelle
Trouver les plus touchants accords;
Et dans Paris charmé de mes heureux efforts,
Des belles être la plus belle.
Je voudrais... Mais pourquoi formerais-je des vœux?
Tous ces dons enchanteurs, et la gloire elle-même
Ne pourraient adoucir mon destin rigoureux;
Une autre plaît à ce que j'aime.

AUX AMOURS.

Fuyez, fuyez, Amours!
Ah! fuyez pour toujours!
J'ai trop connu vos jalouses faiblesses,
Vos soins menteurs, vos parjures caresses,
Ah! fuyez pour toujours!
Fuyez, fuyez, Amours!

Ne m'offrez plus la dangereuse image
De cet amant objet de tant de pleurs;
Je sens enfin s'assoupir mes douleurs,
Je me suis faite à l'oubli du volage.
Ne m'offrez plus sa dangereuse image.
L'amour éteint ne se rallume pas:
J'ai contre moi ses torts et ma constance;
Je nourrissais une folle espérance.
On veut en vain ramener des ingrats:

L'amour éteint ne se rallume pas.

Dieux! est-ce un songe? à peine je respire!
A vos côtés j'ai cru l'apercevoir.
N'abusez point d'un magique pouvoir;
Fuyez, Amours. Mais pour lui tout conspire,
Mes yeux, mon cœur, même mon tendre effroi.
Que deviendrai-je? Il est là près de moi,
A mes genoux il tombe: je soupire,
Et je n'ai plus la force de vous dire:
    Ah! fuyez pour toujours,
    Fuyez, fuyez, Amours!

L'ESPOIR TROMPÉ.

Après un an de mortelles douleurs,
Quand de mes feux j'allais guérir peut-être,
Dans la retraite où je cachais mes pleurs
Soudain j'ai vu l'infidèle apparaître.
Son air ému, son discours enchanteur,
Et son regard qui, dangereux, flatteur,
Quand il le veut dit si bien, Je t'adore,
D'un doux espoir ont fait battre mon cœur;
J'osai penser qu'il m'aimerait encore:
Je recueillis ce regard, ce discours,
Cet air ému, cette douce promesse
D'être pour moi comme dans mes beaux jours;
Mais rien, non, rien n'était de la tendresse.
Je ne devais qu'au desir d'un moment
De son retour l'ivresse mensongère;
Mon court bonheur ne fut qu'une chimère;
Je le paîrai d'un éternel tourment.

ÉLÉGIES.

LIVRE QUATRIÈME.



ÉLÉGIES.

LIVRE QUATRIÈME.

L'ANNIVERSAIRE.

Ce jour amène votre fête ;
Il fut, je m'en souviens, un de mes plus beaux jours,
A cet âge où, rêvant de fidèles amours,
Et vaine de votre conquête,
Je crus que nos liens devaient durer toujours.
Jamais, m'aviez-vous dit, aucune amante encore
Ne vous avait chanté dans ce jour cher au cœur.
Dieux! avec quel plaisir j'en saluai l'aurore!
Qu'il est délicieux à l'objet qu'on adore
De donner un nouveau bonheur!
Ma main, à vous plaire empressée,
Vous offrit un bouquet, emblème de mes feux ;

Ce bouquet se forma d'une seule pensée
Et d'un chiffre de mes cheveux.
Oh ! comment retracer l'ivresse
Que je vis éclater dans vos regards charmants !
Combien ce gage de tendresse
Me valut d'aimables serments !
Ah ! promettons tous deux que cet anniversaire,
Me disiez-vous le cœur et tous les sens émus,
Nous reverra toujours nous aimer et nous plaire.
Il revient ; je vous aime, et vous ne m'aimez plus !

A UNE AMIE.

Quels soins nouveaux et chers m'ont ravi votre vue,
Et de nos entretiens interrompent le cours?
J'aurai demain compté huit jours
Depuis que, solitaire, inquiéte, abattue,
Contre le noir poison qui lentement me tue
J'appelle en vain votre secours.
Ma douleur, toujours plus cruelle,
N'a d'asile que votre foi.
Amie indulgente et fidéle,
Accourez me sauver de moi;
Ayez pitié d'une insensée
Qui, malgré soi cédant au dieu qui la poursuit,
Tant que dure le jour, tant que dure la nuit,
S'abyme en la même pensée.
De mon fatal amour comment puis-je guérir?
Que me servira mon courage?

Alors que d'un ingrat je cherche à m'affranchir
Je serre encor les nœuds de mon fol esclavage;
Tout vient me rappeler mes doux plaisirs perdus.
Hélas! et contre moi conspire
Même mon tendre luth, que n'encouragent plus
Les nobles accords de sa lyre.
Mais sont-ils à jamais rompus
Ces nœuds divins qu'avaient tissus
L'amitié, l'amour, et la gloire?
Un bonheur si parfait, tant de soins assidus
Ne laissent-ils nulle mémoire?
Serais-je veuve de son cœur?
Celle dont l'adroite imposture
Médita gaîment mon malheur
Vaut-elle qu'il immole une flamme si pure!
Ah! dites-moi que, las de ses charmes trompeurs,
Il reviendra bientôt, honteux de son parjure,
Payer ma constance et mes pleurs;
Et sur-tout n'allez pas, trop vive à mon injure,
Du récit de ses torts aggraver mon ennui:
Je peux lui pardonner les tourments que j'endure,
Non pardonner le mal qu'on me dirait de lui.

LE DÉVOUEMENT.

Objet de mon plus cher amour,
De mon amitié la plus chère,
Toi qu'à moi-même je préfère,
Reviens embellir mon séjour!
Reviens, de ma flamme trahie
Ne crains point les fâcheux éclats;
Ose m'ouvrir encor tes bras;
Pardonne-moi ta perfidie.

Quand tu me ravis le bonheur
Par ton inconstance fatale,
Il est vrai, contre ma rivale
Je laissai parler ma douleur;
J'ai dit à la nature entière
Le malheur de ton nouveau choix:
J'aimais pour la dernière fois;

Je haïssais pour la première.

O dieux! que j'endurai de maux!
Que de jours et de nuits terribles!
Par combien de veilles pénibles
J'achetai mon triste repos!
Mais je me suis accoutumée
A toujours m'oublier pour toi,
Et mon cœur, sans beaucoup d'effroi,
Sait qu'une autre, hélas! est aimée.

Viens donc essayer les douceurs
D'une passion sans orage:
Que tu sois fidèle ou volage,
Rien ne désunira nos cœurs.
Pour te plaire mon ame ardente
Découvre un nouveau sentiment;
Oui, sans t'aimer moins vivement,
Je t'aimerai mieux qu'une amante.

LE DESIR.

Qui me consolera dans ma douleur profonde?
Qui pourra désormais m'attacher à ce monde,
Où je marche sans but, sans espoir, sans appui?
Charme unique de ma pensée,
Dernière illusion que j'ai tant caressée,
Ah! sans retour vous avez fui?
J'en ai fait l'épreuve pénible,
L'homme n'est inconstant ni cruel à demi.
C'est à tort que l'on croit possible
Dans l'amant que l'on perd de gagner un ami.
Mes soins, ma douce complaisance,
Mon infatigable indulgence,
N'ont pu me conserver quelque part en son cœur.
Jalouse seulement de son propre bonheur,
Je lui sacrifiai jusqu'à mon amour même.
J'ai fait plus; j'essayai d'aimer celle qu'il aime.

Souvent en tiers à leurs côtés,
Témoin de leurs débats, j'apaisai leur colère.
De l'une j'excusais les soupçons emportés,
Et de l'autre l'humeur légère.
Ainsi mes efforts généreux
Du raccommodement leur préparaient les charmes;
Et moi, qui redoutais de les voir trop heureux,
J'allais dans le secret m'abreuver de mes larmes.
Dévoûment plus qu'humain ! Qu'en ai-je recueilli?
Des souvenirs amers, le dédain et l'oubli !
Un jour, un seul jour l'infidèle,
Fatigué d'être en butte à d'insolents rivaux,
Et d'essuyer toujours querelle sur querelle,
Vint chercher près de moi l'amour et le repos.
J'en crus son repentir et sur-tout son ivresse.
Hélas ! dans son dépit, il trompait ma tendresse !...
Depuis ce jour, en proie à de nouveaux tourments,
Je ne peux apaiser le feu qui me dévore.
M'abandonneras-tu, déesse des amants !
O toi que l'univers adore,
Vénus ! ô Vénus, je t'implore !

Descends des cieux, viens mettre un terme à mon chagrin;
Fais qu'un semblable jour pour moi renaisse encore,
Et que je meure à son déclin.

A MA LYRE.

Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur:
Ce cœur trop tendre, usé par la douleur,
Ne nourrit plus un orgueilleux délire;
Les arts n'ont plus de charme qui m'attire;
Je ne crois plus à leur espoir trompeur:
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

Eh! que me sert, amante d'Apollon,
D'avoir déja consommé tant de veilles
A méditer ses pompeuses merveilles!
Ai-je attaché quelque gloire à mon nom?
A mes amis en ai-je été plus chère?
Et, quand du sort j'éprouve la rigueur,
Mes vers heureux des maîtres de la terre
Ont-ils fixé le regard protecteur?
S'informe-t-on sous quel toit je respire?
Ta vue ajoute aux peines de mon cœur;

Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

Où sont les biens, les magiques présents
Dont tant de fois tu me fis la promesse?
Ce dieu chéri d'une folle jeunesse,
L'Amour, objet de mes plus doux accents,
L'Amour, flatté de mon constant hommage,
Chanté par moi, devint-il moins volage?
Un seul instant il essuya mes pleurs;
Un seul instant je l'ai vu me sourire.
Tu ne peux plus chanter que mes malheurs;
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

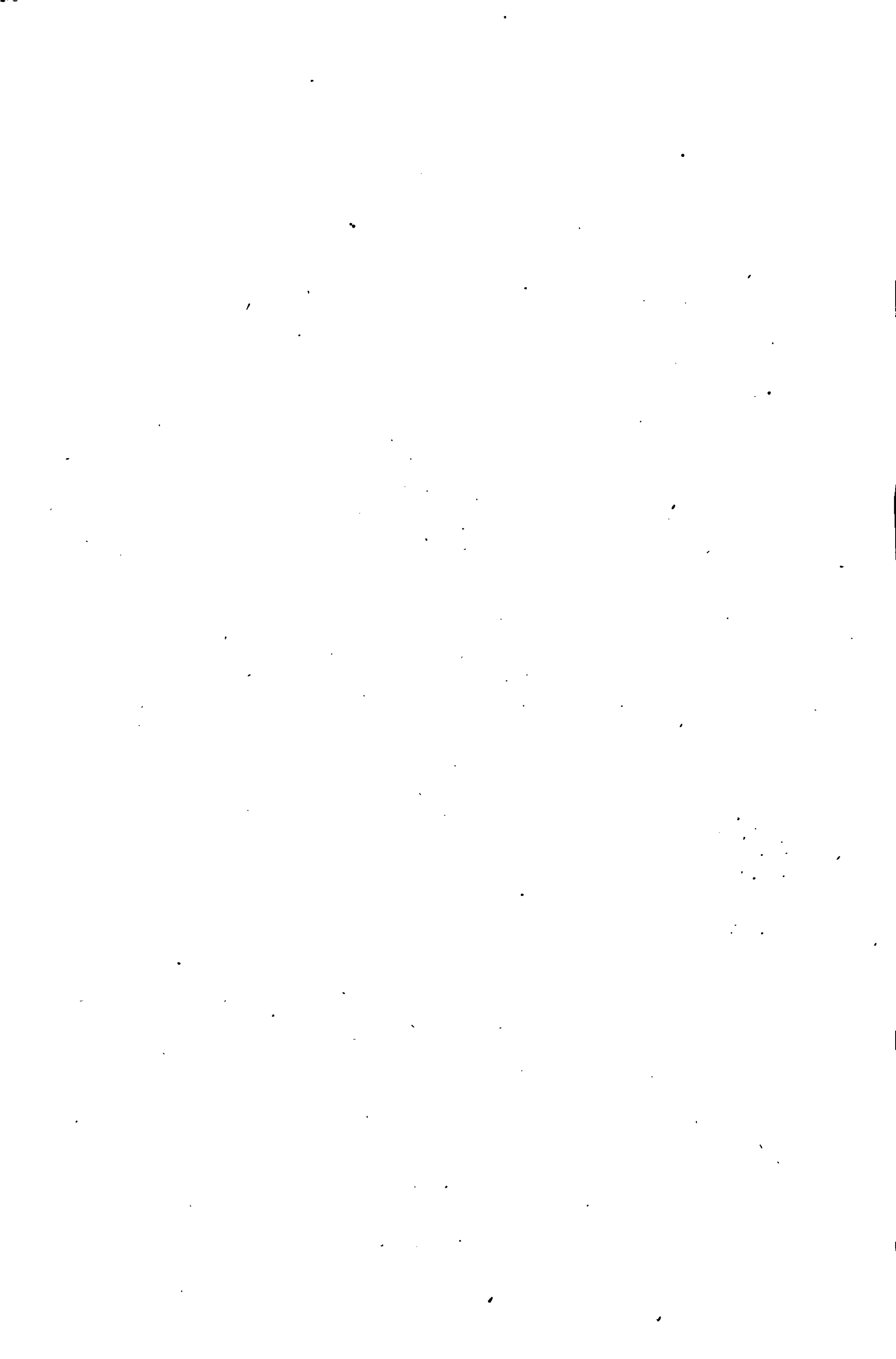
Le temps n'est plus où tes accords touchants
Savaient et peindre et bannir mes alarmes;
L'ingrat, hélas! dont j'essuyai les larmes,
Elmandre alors, Elmandre aimait tes chants.
Je ramenais leur plaintive harmonie
A l'unisson de ce cœur désolé;
Mais, de son deuil par mes soins consolé,
Il a bientôt délaissé son amie,
Et tes soupirs l'ont en vain rappelé.

Par quel attrait son amante nouvelle
A-t-elle pu me dérober sa foi?
Elle a compté plus de printemps que moi;
Elle aime moins; elle n'est pas plus belle,
Et, si j'en crois nos poëtes chéris,
Dans l'art des vers impuissante rivale,
Elle est bien loin de marcher mon égale.
Mais d'elle enfin le perfide est épris;
Mais ses accords sont les seuls qu'il admire;
Mais sur les tiens il leur donne le prix:
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

Eh! quoi, ma lyre, au mépris de mes vœux,
Tu retentis et plus triste et plus tendre,
Et sous mes doigts ton accent douloureux
Incessamment soupire Elmandre, Elmandre!
Qu'espères-tu de tes efforts nouveaux?
Avec ce nom calmeras-tu mes maux?
Je ne veux plus te l'entendre redire:
De mon amour je n'ai pu me guérir;
Je ne veux plus que pleurer et mourir:
Éloigne-toi de mes yeux, ô ma lyre!

ÉLÉGIES.

LIVRE CINQUIÈME.



ÉLÉGIES.

LIVRE CINQUIÈME.

A UN AMANT.

Abjurez l'agréable erreur
Qui près de moi toujours malgré moi vous attire;
De l'amour abusé j'ai connu le martyre,
Et je hais de l'amour jusques à son bonheur.
Vous êtes jeune, aimable et tendre;
On se plaît à vous voir, on aime à vous entendre:
Vous m'entourez de soins flatteurs;
Vous avez des regards célestes:
Mais de semblables soins m'ont été si funestes!
De semblables regards ont été si trompeurs!
Non, non, n'espérez pas qu'à vos vœux je réponde;
Je sais trop qu'il n'est plus de fidèles amants:

L'ingrat qui me jurait une ardeur si profonde
M'apprit à douter des serments.
Sur son front comme sur le vôtre
Brillait une douce candeur;
Nous avions mêmes goûts, même esprit, même cœur:
L'un desirait toujours ce que desirait l'autre;
Nous brûlions de la même ardeur:
Qui n'eût, hélas! pensé que c'était pour la vie!
Qui n'eût envié nos amours!
Un soir il me quitta d'une voix attendrie;
Il me promit de m'adorer toujours:
Le lendemain je fus trahie.

A UNE INSENSIBLE.

Votre cœur, que l'Amour n'a pas instruit encore,
Blâme l'ivresse des amants;
Sans desirs, sans crainte, il ignore
Le prix de leurs plaisirs, le prix de leurs tourments.
Si dans le cercle l'on en cause,
Vous riez; et du sentiment
Vous parlez aussi froidement
Que vous parleriez d'autre chose.
Lorsque je viens à vous les yeux de pleurs noyés,
Lorsque ma voix vous fait entendre
Que mes plus tendres feux de froideur sont payés,
Par vous mes pleurs sont essuyés;
Mais vous vous étonnez que j'en puisse répandre.
Un jour viendra, ce jour peut-être n'est pas loin,
Où vous sentirez le besoin
D'épancher dans le cœur d'une autre

Tout ce que maintenant j'épanche dans le vôtre.
Vous saurez alors de quel prix
Sont un mot, un geste, un souris,
Accordés par l'objet qu'on aime;
Vous saurez qu'il fait seul nos plaisirs, notre ennui;
Vous saurez comme on peut renoncer à soi-même
Pour mieux se dévouer à lui;
Vous saurez qu'on peut être belle
Et craindre de manquer d'appas;
Qu'avec tous ces talents dont le pouvoir appelle
Tant d'adorateurs sur nos pas,
Nous pouvons craindre encor de faire un infidèle;
Vous saurez qu'en amour il n'est que trop d'ingrats;
Vous apprendrez enfin qu'une ame bien éprise
Est humble et vaine en même temps,
Et qu'on peut mépriser les vœux de vingt amants
Pour un amant qui vous méprise.

LE LUXEMBOURG.

Jardin charmant, jardin délicieux
Où venait s'égarer mon heureuse ignorance
Alors que mon cœur pur, encor dans son enfance,
Ne formait que de simples vœux
Qu'approuvait toujours l'innocence,
J'ose te préférer à ces jardins pompeux
Où des flots de Laïs parjures,
Moins brillantes d'attraits que riches de parures,
Ne savent conquérir que l'hommage des yeux.
Près de tes marroniers antiques,
Ces témoins discrets des amours,
Rien ne pourra troubler le cours
De mes pensers mélancoliques.
Si le flatteur des rois, esclave du grand ton,
Proméne son ennui sous un plus beau feuillage,
Des chastes sœurs le nourrisson,

L'élève des beaux-arts, l'astronome, le sage,
Visite chaque jour ton inspirant ombrage.
Là je crois voir Corneille et Pascal et Newton.
L'amant que sous ce bois égare sa tendresse,
Héloïse à la main, y rêve à sa maîtresse;
L'écrivain, dans sa douce paix,
Va chercher des accents dignes de Polymnie;
Le disciple si cher au Sophocle français,
La Harpe, de son maître évoquant le génie (15),
Et d'un zèle égaré retraçant les forfaits,
Naguère y composa les vers de Mélanie.
Là Ducis, préparant ses terribles effets (16),
Ducis, le front orné d'une double couronne,
S'armant des deux poignards du Grec et de l'Anglais,
Fait frissonner Macbeth et gémir Antigone.
Sous ce vieux orme qu'a planté
Un monarque à l'amour comme à l'honneur fidèle,
Autrefois Fontane a chanté (17)
Henri-Quatre tombant aux pieds de Gabrielle,
Et désormais aux yeux de la postérité
L'un en sera plus grand, l'autre en sera plus belle.
Quel Français, quel poëte, et sur-tout quel amant

Verrait cet arbre heureux sans attendrissement!
Dans ce jardin solitaire et paisible
Il est doux de rêver, et plus doux de pleurer;
C'est ici que l'homme sensible,
De touchants souvenirs se plaît à s'entourer.
N'en doutons pas, le cœur rempli de sa Délie,
Jadis dans un bosquet pareil,
Aux derniers rayons du soleil,
Tibulle soupira sa première élégie.
Parny, chantre aimé des amours [18],
Non moins voluptueux, plus tendre que Catulle,
Parny, que les muses toujours
Nommeront le second Tibulle,
Dans le premier des arts maître cher aux amants,
Toi qui, des voluptés leur enseignant l'ivresse,
A ton école enchanteresse
En si peu de leçons fais tant d'heureux savants,
Viens, que ton luth résonne encore,
Ce luth si plein d'amour, de grace, de douceur;
Et si je n'ose unir un nom cher à mon cœur
Au nom chéri d'Éléonore,
A ta douleur du moins j'unirai ma douleur.

Victimes tous les deux des plus tendres faiblesses,
Des erreurs de l'amour tous lès deux revenus,
Nous promettrons de n'aimer plus:
Hélas! tiendrons-nous nos promesses?

A UNE JEUNE FILLE.

Prends garde, naïve Zélime,
Prends garde à cet amant qui s'attache à tes pas.
Alors qu'il vante tes appas
Tu rougis, ton regard s'anime;
Et ton souris, plus doux, cache un tendre embarras.
S'il presse de sa main tremblante
Ta main que tu ne défends pas,
L'expression la plus touchante
Embellit tes traits délicats.
A sa présence inattendue
Déja s'est soulevé le voile de ton sein:
Quand il s'éloigne de ta vue,
Ton jeune front n'est plus serein
Des jeux chers à l'adolescence
Tu ne charmes plus tes loisirs;
Ton cœur, malgré son innocence,

A deviné d'autres plaisirs.
Crains, Zélime, de les connaître
Ces courts plaisirs souvent payés de longs regrets.
Garde avec soin ta douce paix;
Écarte de ton cœur l'amour tout près d'y naître:
Ne prête point l'oreille au langage flatteur
D'un sexe vain et séducteur,
Qui même en l'adorant aime à trahir le nôtre.
Tout amant, Zélime, est trompeur,
Et lorsque de l'amour on connut le bonheur
On n'en veut plus connaître un autre.

A UNE AMIE.

Vous à qui l'amitié m'attacha dès long-temps,
Du hameau vous fuyez l'asile;
Et vous le fuyez au printemps!
Quel caprice vous en exile?
J'y consens, oubliez ces bois
Dont souvent avec moi vous cherchiez l'ombre obscure;
Oubliez ces oiseaux dont vous aimiez la voix,
Et cette onde qui tant de fois
Vous enchanta de son murmure;
Quittez tout ce qu'enfin vous offrait la nature;
Mais pouvez-vous aussi quitter nos entretiens,
Et renoncer à votre amie?
Je le sais trop, une ame à l'amour asservie
Ne trouve en d'autres nœuds que de faibles liens:
Des biens que le sort nous dispense
Loin de l'objet aimé nous ne jouissons pas;

Nous n'attachons de prix qu'à sa douce présence;
Nous ne vivons que dans ses bras.
Mais puisque, d'un époux pleurant la longue absence,
Vous ne pouvez le suivre au milieu des combats,
Revolez vers nos champs; d'autres soins affranchie,
Revenez habiter leur aimable séjour;
De ce temps perdu pour l'amour
Que l'amitié soit enrichie.
Revenez; Pétrarque à la main,
Nous pourrons quelquefois encore,
Sous l'ombre et dans la paix du bois le plus prochain,
Lire ensemble les vers qu'il soupira pour Laure.
D'un amour malheureux la plainte et le tourment
Trompera les chagrins et du mien et du vôtre;
En nous redisant l'une à l'autre
L'histoire de ce tendre amant,
Nous croirons entendre la nôtre:
Et si son aimable douleur,
Loin de les dissiper, entretient nos alarmes,
Nous aurons au moins un bonheur,
Celui de confondre nos larmes.

LE BESOIN D'AIMER.

Pourquoi depuis un temps, inquiéte et rêveuse,
Suis-je triste au sein des plaisirs?
Quand tout sourit à mes desirs,
Pourquoi ne suis-je pas heureuse?

Pourquoi ne vois-je plus venir à mon réveil
La foule des riants mensonges?
Pourquoi dans les bras du sommeil
Ne trouvé-je plus de doux songes?

Pourquoi, beaux-arts, pourquoi vos charmes souverains
N'enflamment-ils plus mon délire?
Pourquoi mon infidéle lyre
S'échappe-t-elle de mes mains?

Quel est ce poison lent qui pénétre mes veines,

Et m'abreuve de ses langueurs?
Quand mon ame n'a point de peines,
Pourquoi mes yeux ont-ils des pleurs?

LE REGRET.

La raison et le temps ont adouci mes maux;
D'un sentiment trompé la sombre inquiétude
N'enlève plus mes nuits aux douceurs du repos,
Mes jours aux bienfaits de l'étude;
Mon œil, long-temps chargé de pleurs,
Plus calme, s'est levé vers un ciel sans nuage;
Des bois je ne fuis plus le silence et l'ombrage,
Et sans chagrin je vois les fleurs
Se balancer sous le feuillage;
Mes amis à leurs soins touchants
Ne me trouvent plus insensible :
Semblable à ce ruisseau qui coule dans nos champs,
Ainsi coule ma vie, uniforme et paisible.
Cependant quelquefois, sur le soir d'un beau jour,
Mon cœur se sent pressé par la mélancolie;
Je ne regrette plus l'amant qui m'a trahie;
Je regrette encor mon amour.

SUR LA MORT DE FLORIAN.

Pleurez, Graces; pleurez, Amours;
Pleurez, ô vous bergers sensibles!
Du chantre de vos mœurs paisibles
La lyre se tait pour toujours!

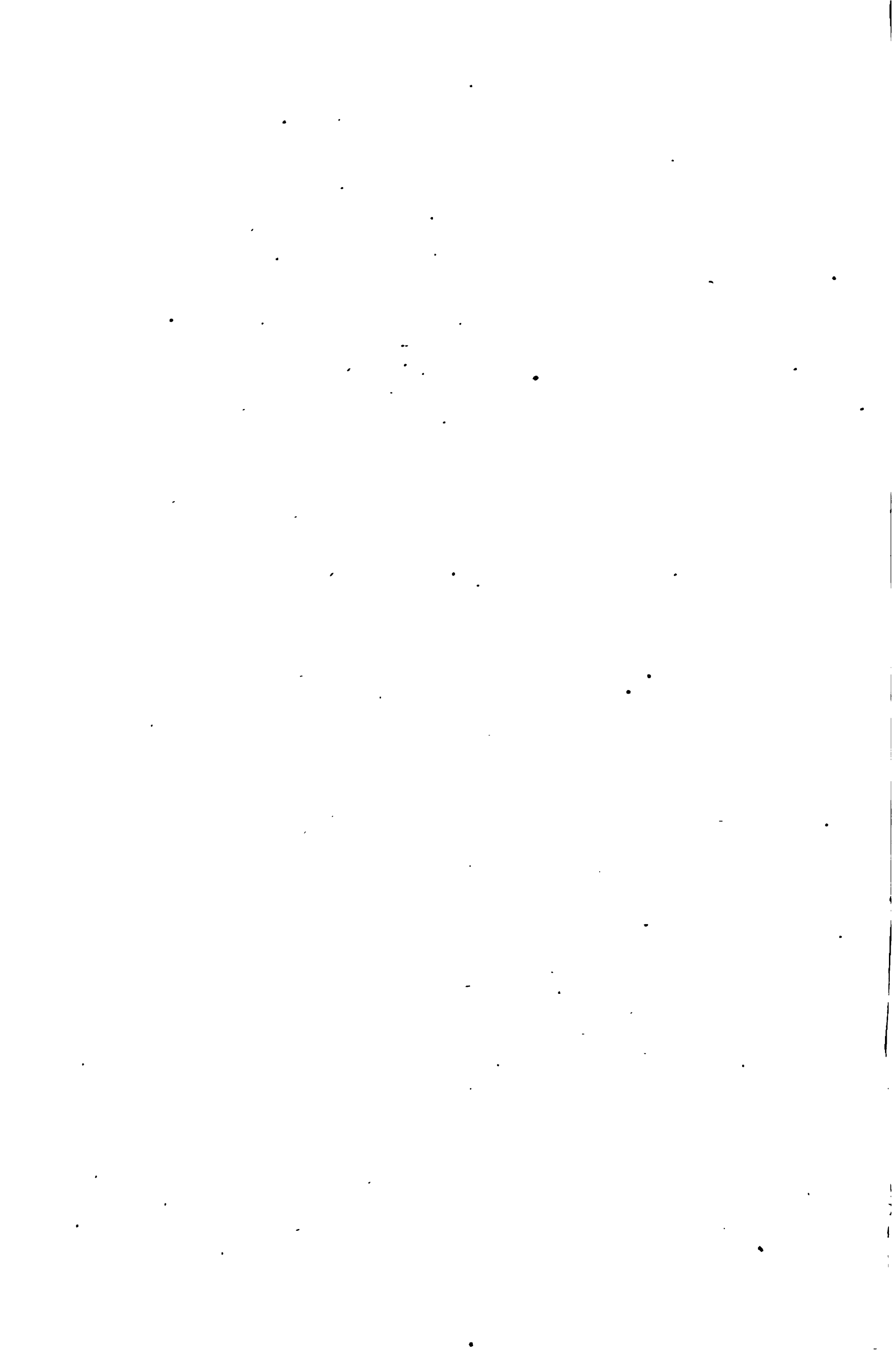
Dans la plus belle des saisons
Renaîtront les fleurs du bocage;
Mais de Florian sous l'ombrage
Ne renaîtront plus les chansons.

Fière en secret de vos desirs,
Si la beauté vous rend les armes,
Qui chantera les douces larmes
Que lui coûteront vos plaisirs?

Dans vos champs, sous vos yeux émus,

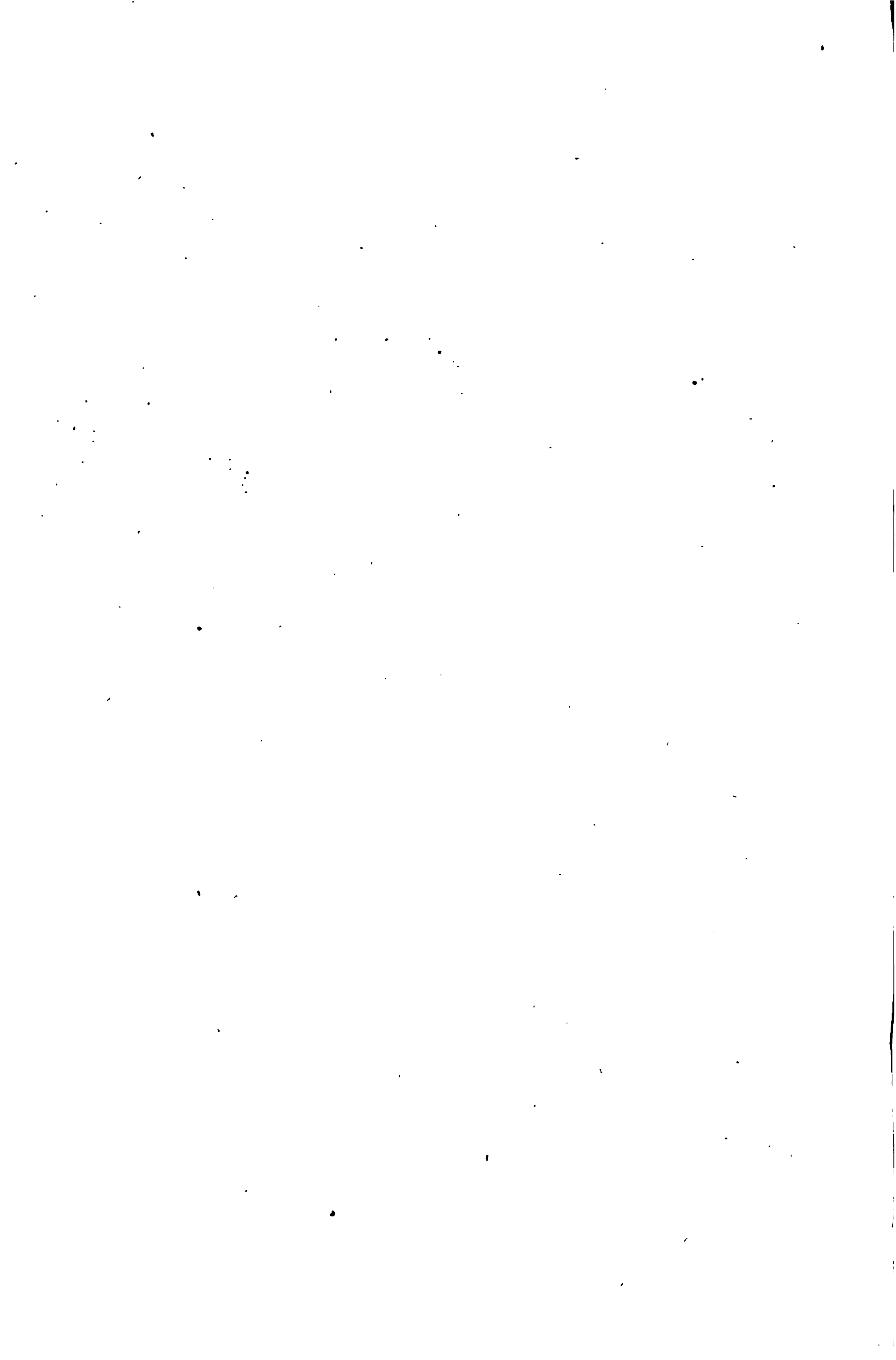
S'il naissait encore une Estelle,
Qui pourra la rendre immortelle?
Florian, hélas! ne vit plus.

Pleurez, Graces; pleurez, Amours;
Pleurez, ô vous bergers sensibles!
Du chantre de vos mœurs paisibles
La lyre se tait pour toujours!



ÉLÉGIES.

LIVRE SIXIÈME.



ÉLÉGIES.

LIVRE SIXIÈME.

LE REFROIDISSEMENT.

A MA MÈRE.

Vous m'avez pardonné la faute que j'ignore;
Dans un doux raccommodement
Vous m'avez dit vingt fois que vous m'aimiez encore,
Mais vous l'avez dit froidement.
Vous le cachez en vain, je ne vous suis plus chère;
Votre cœur, je le vois, m'est fermé sans retour;
Vous ne me donnez plus les baisers d'une mère,
Et votre amour n'est plus le prix de mon amour.
Ma sœur a maintenant toute votre tendresse:
Hélas! dans un temps plus heureux

Nous nous disputions toutes deux
Un mot de votre bouche, une simple caresse;
Vous daigniez en riant applaudir à nos jeux:
Et ces charmants défis recommençaient sans cesse.
Ont-ils fui pour jamais ces temps si fortunés?
Qui plaindra mes douleurs si vous m'abandonnez?
Avez-vous oublié l'instant de ma naissance?
Quand mon père enchanté me reçut dans ses bras,
A la face du ciel ne jurâtes-vous pas
De protéger le fruit d'une chaste alliance?
Qu'en ce moment vos yeux sur moi, sur votre époux,
S'arrêtaient avec éloquence!
Vos gestes, vos soupirs, jusqu'à votre silence,
Nous payaient du bonheur que vous teniez de nous;
De ce que je serais vous jouissiez d'avance.
Quelque autre sentiment a-t-il donc pu bannir
De votre cœur ému ce touchant souvenir?
De mon père vivante image,
Je fus de vos ardeurs le tendre et premier gage;
Mon berceau fut témoin de mon amour pour vous:
Avant que de parler, je vous le disais même
Par le sourire le plus doux;

Pour moi le premier mot de tous
Ce fut: Ma mère, je vous aime.
Alors que de l'Être suprême
Je connus, je goûtai la bienfaisante loi,
Toujours je commençais, j'achevais ma prière
En répétant ces mots: Dieu, veille sur ma mère
Autant qu'elle veille sur moi!
Ma main prenait la plume, et toujours chaque page
Ramenait votre nom chéri;
De ma timide voix j'aimais à faire usage
Pour chanter votre air favori.
J'unissais toujours votre image
A mes travaux, à mes loisirs;
Et je bornais tous mes plaisirs
A captiver votre suffrage.
A quinze ans j'embrassai l'hymen avec effroi;
Cet instant fut celui de mes premières larmes:
Pour un cœur de quinze ans le monde a tant de charmes!
Je m'éloignais de vous: il n'en eut plus pour moi.
Je vous emportais dans mon ame,
Ma mère; c'est en ce moment
Que je me sens brûler d'une soudaine flamme,

Et poëte par sentiment.
Alors, me consacrant aux filles de Mémoire,
Ma mère, me disais-je, embellira mes chants,
Et de mon luth ému les accords plus touchants
Peut-être obtiendront quelque gloire.
Stériles vœux! soins superflus!
Ah! quand je perds votre tendresse,
Mes nobles plaisirs sont perdus;
Ma voix s'éteint dans ma jeunesse :
Je ne puis chanter quand vous ne m'aimez plus.

L'ANNIVERSAIRE.

Les ombres de la nuit par degrés disparaissent,
Par degrés du matin les premiers feux renaissent;
Et l'homme, tourmenté de la soif du bonheur,
Pour calmer les maux qui le pressent,
Redemande à ce jour une nouvelle erreur.
O toi, que du repos charme encor la douceur,
Sophie, ô ma compagne et si tendre et si chère!
Dont l'amitié fidèle adoucit mon malheur,
Réveille-toi; marchons vers le tombeau d'un père,
Et sur tes pas conduis ta sœur.
Depuis le moment redoutable
Où vint la mort inexorable
Le frapper jusque sur mon cœur,
Quatre saisons n'ont point consolé ma douleur;
Par-tout elle me suit, par-tout elle m'accable.
Hélas! contre mon désespoir

Toutes deux vous m'avez constamment défendue :
Accourez : non, jamais le besoin de vous voir
Ne se fit mieux sentir à mon ame éperdue.
Des ornements du deuil les autels sont couverts;
Les sons de la cloche funèbre,
Et de lugubres cris prolongés dans les airs,
Ne m'annoncent que trop, par leurs tristes concerts,
La triste fête qu'on célèbre.
Dans la tombe sacrée où dorment mes aïeux
Quel spectacle afflige mes yeux !
Déja ma mère désolée,
Sous de longs crêpes noirs, plaintive, échevelée,
Vient tomber au pied du cercueil !
Couverte des voiles du deuil,
Sur ses pas en pleurant ma sœur marche accablée.
Unissons nos regrets à leurs regrets pieux :
Pour tromper les tourments d'une absence éternelle,
Redemandons mon père à sa tombe cruelle;
Peut-être elle entendra nos vœux !
Qu'ai-je vu ! Ma sœur et ma mère
S'éloignent d'un pas égaré;
Le monument s'ébranle, un son inespéré

Perce le marbre funéraire :
D'effroi, de plaisir palpitant,
Mon cœur a tressailli : cette voix qu'il entend,
C'est celle de mon père. Approchons ; il m'appelle :
Crois-moi, dit-il, ô mon Adèle !
De tes larmes suspends le cours.
Sur la terre d'exil où sont comptés nos jours,
Qui peut nombrer nos maux et même les connaître ?
L'homme le plus heureux est trahi par le sort ;
Ah ! loin de pleurer sur sa mort,
Il faut pleurer quand il va naître !
Prompt à récompenser comme lent à punir,
Dieu reçoit dans son sein les ames généreuses.
Moi, j'y goûte la paix des ombres vertueuses ;
Mérite que ce Dieu daigne nous réunir.
Contemple la voûte éternelle,
Reste à jamais digne de moi.
Sans cesse mon ame immortelle
Comme un astre sauveur brillera devant toi.
N'en doute pas, mon père, à tes leçons fidèle
Je ne quitterai point le sentier de l'honneur ;
Ta vertu sera mon modèle :

Hélas! trop peu long-temps je lui dus mon bonheur.
Et vous de mes regrets toujours plus attendries,
Mes compagnes, venez sur ce tombeau pieux;
Venez d'un pas religieux
Jeter la scabieuse et les roses fleuries:
Et quand je fermerai les yeux,
Joignez ici ma cendre à ses cendres chéries.

A UN DÉPUTÉ,

SUR LA MORT DE SA FEMME.

L'impitoyable Mort, qui rompt votre hyménée,
Rompt ces tendres liens qu'on ne remplace pas.
A la fleur des ans moissonnée,
Une épouse chérie expire entre vos bras;
Que je plains votre destinée!
Il est si douloureux de perdre sans retour
L'objet de tant de soins, l'objet de tant d'amour!
La douleur qui flétrit le printemps de votre âge
Augmente en l'affligeant ma fidèle amitié;
A vos justes regrets mon cœur associé,
Depuis que vous souffrez, vous aime davantage:
La tendresse s'accroît encor de la pitié.
Cependant d'un cruel veuvage
Tremblez de prolonger les maux;
Les pleurs, où de vos nuits vous perdez le repos,

Vous raviront bientôt la force et le courage.
Si vous aviez le droit de languir isolé,
Je n'oserais sécher vos larmes :
Je sais que les chagrins ont quelquefois des charmes,
Que souvent notre cœur craint d'être consolé.
Mais votre devoir vous envie
Ce soulagement au malheur ;
Des droits du peuple défenseur,
Donnez-lui toute votre vie.
Sacrifiez votre douleur
Aux importants travaux que son choix vous impose :
Le temps où vous pleurez est perdu pour sa cause.
Songez d'ailleurs, songez, pour calmer votre ennui,
Que le ciel rigoureux, qui vous frappe aujourd'hui,
Clément, du moins pour vous, même dans sa colère,
Vous sauva du destin de tant d'infortunés
Qui virent leurs amis près d'eux assassinés.
L'épouse à votre amour si chère
Ne tendit point sa tête au fer des échafauds ;
Son sang ne coula point sous la main des bourreaux :
Une foule ivre de crimes
Ne la poursuivit point de ces cris insultants,

Seuls adieux qu'obtenaient tant d'illustres victimes;
La seule hymne funèbre accordée aux mourants.
Paisible, elle reçut en perdant la lumière
D'une main qu'elle aimait les plus touchants secours,
D'un époux recueillit les consolants discours,
Et sa mère éplorée a fermé sa paupière.
Heureuse, au bout de sa carrière,
De vous avoir vu délivré
Des deux sanglants décrets qui vous ont illustré (19),
De son corps son ame exhalée
S'est dans le sein de Dieu doucement envolée :
Elle y repose en paix, et vos malheurs un jour
Auraient peut-être encore alarmé son amour.
Du poste où l'honneur vous enchaîne
Tous les périls encor ne sont pas écartés :
Que de troubles nouveaux nous prépare la haine
Des esprits turbulents aux discordes portés!
Combattez-les; entrez plus vaillant dans l'arène :
Au lieu de déplorer toujours votre malheur,
Sachez en tirer avantage,
Et de la perte du bonheur
Qu'un beau laurier vous dédommage.

LA NAISSANCE D'UNE FILLE.

Sur ces tapis de fleurs que le printemps déploie,
Dans un poétique repos
J'endormais les douleurs dont mon ame est la proie;
Un songe, m'entourant d'agréables tableaux,
Me rend une trompeuse joie:
Un songe est le seul bien qui reste aux malheureux!
Tout-à-coup jusqu'à mon oreille
Se prolonge en échos un chant voluptueux
Qui me surprend et me réveille:
J'écoute; je regarde, et vois sortir du bois
Laure, unissant les sons de sa voix virginale
Aux sons du fifre, du hautbois,
Et de la flûte pastorale.
Vingt beautés du hameau s'empressent sur ses pas;
Le sol fuit effleuré sous leurs pieds délicats.
De leurs amants fidèles

Le cortége près d'elles
Vient gaîment se ranger,
Et pour former la danse
La bergère en cadence
S'approche du berger.
L'œil incertain de la bergère,
Par la crainte et l'espoir animé tour-à-tour,
Sans blesser la pudeur austère,
Promet des faveurs à l'amour :
Le berger en foulant une fraîche verdure
Ressent le trouble du desir :
Un serrement de main a rompu la mesure ;
Mais il unit les cœurs qu'assemble le plaisir.
Non loin, près d'un autel dressé par la nature,
Plusieurs groupes d'époux amants
Vers les cieux élèvent leurs chants.

— C'est toi seul, ô dieu d'hyménée !
Dont nous célébrons les bienfaits,
Toi qui de bonheur et de paix
Composes notre destinée !

— Oui, reprit un vieillard, de toi nous recevons
Les biens qui des mortels consolent la misère :
O saint Hymen ! nous te devons
Le nom d'époux, le nom de père.
Plaignons ceux qui n'ont point éprouvé tes douceurs!
Tu doubles nos plaisirs, tu charmes nos malheurs !

— C'est toi seul, ô dieu d'hyménée !
Dont nous célébrons les bienfaits,
Toi qui de bonheur et de paix
Composes notre destinée !

— Chaste Hymen, ajoute Selmour,
Fier de ce premier-né, soutien de sa famille,
Je viens te consacrer le jour
Où tu m'enrichis d'une fille ;
L'un sera mon orgueil, et tous deux mon amour.

— C'est toi seul, ô dieu d'hyménée !
Dont nous célébrons les bienfaits,
Toi qui de bonheur et de paix
Composes notre destinée ! —

Leur front au même instant se couronne de fleurs :
Mais soudain la joie est troublée :
Une femme paraît, plaintive, échevelée ;
Et ses attraits flétris, ses yeux baignés de pleurs,
Révèlent de longues douleurs :
Elle voit cette pompe ; elle en est accablée.

—Quoi ! ces transports, ces chants, ces guirlandes, ces fleurs,
Voilà donc l'encens que vos cœurs
Brûlent sur les autels de la reconnaissance !
Insensés ! qui, dansant autour de leurs berceaux,
De vos filles ainsi célébrez la naissance !
Là regardez ces deux tombeaux ;
Des chagrins d'une mère ils conservent l'histoire :
Là dorment à jamais, éteintes tour-à-tour,
Mes filles, du hameau l'ornement et la gloire,
Jeunes et tendres fleurs que moissonna l'amour !
L'une, de sa vertu trop constante victime,
Mourut pour taire un feu qu'on nomme illégitime ;
L'autre, sous les lois du devoir,
Goûtait, épouse fortunée,
Ces transports amoureux que permet l'hyménée :

Son cœur, plein d'un époux, déja s'ouvre à l'espoir
De doubler une image et si douce et si chère;
Heureuse bientôt d'être mère,
Déja ses mains ont préparé
Le berceau filial par l'hymen consacré:
Son fils naît; elle expire:
Elle n'a point, hélas! joui de son sourire. —

À ces mots tous ont fui d'un pas silencieux,
La douleur dans le sein, les larmes dans les yeux.

A MADAME D'ANTREMONT

(BOURDIC-VIOT),

SUR SON DÉPART POUR BARCELONE.

Digne objet des vœux d'une amie,
Vous dont le commerce enchanteur
Éclairait mon esprit et consolait mon cœur
Des infortunes de ma vie,
Je vous perds! Un tendre devoir
Sur les pas d'un époux loin de moi vous entraîne.
Ah! si pour adoucir ma peine
Je pouvais du retour nourrir le doux espoir!
Dans ce vaste Paris, où, par-tout recherchée,
Pour satisfaire à tant de vœux,
Vous étiez présente en cent lieux,
Moi, vivant obscure et cachée,

Vous desirant matin et soir,
Lorsque je n'avais pu vous voir
Du moins je vous avais cherchée;
Votre image du moins toujours
De mon cœur abattu relevait la constance,
Et j'appelais à mon secours
Le charme de votre présence.
Comment remplirai-je mes jours,
Et le vide de votre absence?
Relirai-je ces vers exquis,
Dignes d'Anacréon, presque dignes d'Horace,
Ces vers pleins d'abandon, de finesse, et de grace,
Et qu'on retient d'abord sans les avoir appris?
Rien de vous ne me dédommage;
Vos vers accroîtraient ma douleur:
Je ne verrais dans votre ouvrage
Qu'une raison de plus d'en regretter l'auteur.
Ah! ce départ que je déteste
Rappelle à mes sens éperdus
L'adieu si cher et si funeste
D'amis que je n'ai point revus!
Comme eux peut-être, hélas! ne vous verrai-je plus [20]!

Peut-être, lorsqu'un sort prospère
Vous ramènera dans Paris,
Les Alpes et le mont Cenis
Entre la France et moi poseront leur barrière !
Sous un ciel ennemi reléguée à mon tour,
Peut-être alors, plaintive, solitaire,
Loin de ma sœur, loin de ma mère,
Loin d'un fils mon dernier amour,
Je verrai finir ma carrière !
Pardonnez si mon cœur d'un douloureux tableau
Afflige votre ame sensible ;
Puis-je voir l'avenir en beau
Quand le présent est si pénible !
Croyez du moins, croyez, quel que soit mon destin,
Qu'à vous aimer toujours je placerai ma gloire,
Et que vos traits chéris vivront dans ma mémoire
Tant que le moindre souffle animera mon sein.

UNE NUIT D'EXIL.

D'un jour d'exil sonne la dernière heure ;
Autour de moi tout, hélas ! dort en paix ;
Je veille seule en ma triste demeure,
Seule, livrée à d'éternels regrets.

Je pense à toi, bon et généreux père,
Dès ton automne au cercueil descendu !
Je pense à vous, ami noble et sincère,
Vous, égorgé sous mon œil éperdu (21) !

Je vois toujours cet échafaud horrible
Qu'à la vertu le crime osa dresser ;
J'entends toujours l'adieu qu'un cœur sensible
Dut tant souffrir de ne point m'adresser !

Depuis ce coup, qui m'eût ôté la vie

Si le chagrin nous ouvrait le tombeau,
Chaque moment de ma longue agonie
Me vit gémir sur un revers nouveau.

J'ai tout perdu, bonheur, santé, richesse;
Et, quand par eux pouvaient finir mes maux,
Il m'a fallu douter de la tendresse
De ces amis qui m'ont dû le repos!

L'aspect d'un fils et l'amour d'une mère
Savaient encore au monde m'attacher,
Entre leurs bras j'oubliais ma misère;
Mais de leurs bras je me vis arracher.

Loin d'eux j'habite une perfide terre
Où d'un époux m'attendaient les malheurs;
Je vois ses yeux, privés de la lumière,
Ne plus s'ouvrir que pour verser des pleurs!

De ce tableau, qui par degrés me tue,
Je veux en vain m'épargner la douleur;
Si quelquefois j'en détourne ma vue,

Je le retrouve aussitôt dans mon cœur.

Matin et soir en tous lieux il m'obsède ;
Il vient la nuit en rêve me chercher :
A ma souffrance il n'est point de remède,
Et je n'ai pas un cœur où l'épancher !

Toi, des mortels l'incorruptible juge,
Qui seul connais mes tourments, mes combats,
Du malheureux cher et dernier refuge,
Dieu de bonté, ne m'abandonne pas !
Prends en pitié mon trouble déplorable ;
Dieu, soutiens-moi contre l'adversité ;
Ne permets pas qu'un désespoir coupable
M'ôte le jour et ton éternité !

O doux effet d'une ardente prière !
J'ai recouvré le calme et la raison ;
Un sommeil pur vient clore ma paupière ;
Dieu ! je m'endors en bénissant ton nom.

ÉLÉGIES.

LIVRE SEPTIÈME.



ÉLÉGIES.

LIVRE SEPTIÈME.

LA PALME ACADÉMIQUE.

Il s'ouvre enfin pour moi l'asile des neuf sœurs :
L'implacable Vénus m'en défendait l'entrée ;
Mais un dieu plus humain sèche aujourd'hui mes pleurs.
Attachez à mon front la couronne sacrée,
La couronne autrefois pour Sapho préparée ;
    Mes droits à ses droits sont égaux ;
Muses, comme elle aussi j'ai vaincu mes rivaux !
Succès inattendu, délices enivrantes !
    Bientôt avec honneur cité
Mon nom retentira sous les voûtes savantes
Où, dans ces temps trop courts de ma félicité,

Mon ame, moins vaine qu'aimante,
Dans le volage objet de ma flamme constante
D'un triomphe plus cher goûta la volupté.
O souvenir rempli de charmes,
Le temps n'a point détruit ton ascendant vainqueur,
Tant de souffrances, tant de larmes,
N'ont pu t'effacer de mon cœur.
Incessamment Elmandre occupe ma mémoire.
Je le vois beau d'amour, de jeunesse, de gloire,
Avec un tendre orgueil tomber à mes genoux,
Y déposer le prix de sa chaste victoire,
Et de ma flamme encore attendre un prix plus doux.
Heureuse et fatale journée,
Seule elle a fait ma destinée.
C'est alors qu'empressée à conquérir pour lui,
Et de doctes amis et d'éclatants suffrages,
Il m'enlevait son cœur, m'arrachait son appui;
Une autre recueillait le prix de tant d'hommages!
Après un funeste abandon,
Dans ma douleur toujours nouvelle,
Errante jour et nuit, autour de l'Hélicon,
Sans le rejoindre hélas! je cherchais l'infidèle.

Lasse d'aimer et de souffrir,
De mon chagrin j'allais mourir,
Quand la muse aux amours si chère
Eut pitié de mon deuil et flatta ma misère :
Sa lyre a quelquefois gémi sur mes malheurs,
Avec moins d'amertume alors coulaient mes pleurs.
Un soir qu'au sein des bois qu'arrose le Permesse,
Les soupirs d'Érato caressaient ma tristesse,
M'apparut le dieu de ces bords :
De pas trop bien connus il m'enseigna les traces;
Elmandre reposait entre les bras des Graces,
De sa lyre à ses pieds expiraient les accords.
J'ai tressailli, mon sein et palpite et s'enflamme,
Un desir orgueilleux s'empare de mon ame;
J'y cède : un dieu lui-même inspire mes transports.
Tu voudrais m'arracher à mon noble délire,
Amour, tu viens de me sourire !...
J'ai deviné ta ruse, et j'échappe à ses traits.
Au culte immortel de la lyre
Je me consacre désormais.
Ainsi que toi, souvent les muses infidèles
Donnent peu de moments heureux;

Elmandre, accoutumé de vaincre des rebelles,
Les soumet lui seul à ses vœux.
N'importe, maintenant leur palme est ma conquête;
A ses regards surpris elle ornera ma tête,
Et peut-être ce cœur qui m'a manqué de foi
Pourra se repentir et battre encor pour moi!

L'ILLUSION DÉTRUITE.

Adieu songes de gloire, adieu songes d'amour.
L'airain a retenti; le bruit sanglant des armes
Trouble la paix de mon séjour;
Cruel revers, horrible jour,
A nos derniers neveux vous coûterez des larmes.
Quoi! la favorite de Mars!
Quoi! des cités l'auguste reine,
Veuve de ses guerriers que loin d'elle on entraîne,
Lutéce voit dans ses remparts
Flotter l'aigle du nord et les fiers léopards!
Dans ton temple, Apollon, leur fureur nous assiége;
Contre le glaive sacrilége
Ne défendras-tu point les monuments des arts?
C'en est fait, du Sarmate ils deviennent la proie,
Et de son insolente joie
J'entends se prolonger les éclats odieux.

9.

Fuyez, muses, fuyez nos déplorables rives :
De vos luths attristés que les cordes plaintives
Portent nos douleurs jusqu'aux cieux :
Enfin puissent, touchés de nos malheurs, les dieux
Rendre à la liberté nos frontières captives !
Moi, le cœur brisé de regrets,
Voudrais-je d'un laurier insulter nos cyprès ?
Écartez un moment cette palme chérie.
Ah ! tant que ma belle patrie
Du joug de l'étranger acceptera l'affront,
Sous les voiles du deuil je cacherai mon front.



Desenne inv. Lecomte sculp.

Soleil, à mes regards dérobe ta lumière.
La fille de Sion, Jérusalem hélas!
Sous un joug odieux courbe sa tête altière.

(Plaintes d'une jeune Israélite)



PLAINTES

D'UNE JEUNE ISRAÉLITE

SUR LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM.

ÉLÉGIE QUI A REMPORTÉ LE PRIX A L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX, LE 3 MAI 1816.

O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Soleil, à mes regards dérobe ta lumière.
La fille de Sion, Jérusalem, hélas !
Sous un joug odieux courbe sa tête altière.
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Comment du Chaldéen reçoit-elle des lois,
La cité maîtresse du monde,
Qui naguère imposait le tribut à cent rois ?

O ma chère patrie! ô douleur trop profonde!
Tout Israël captif est sans force et sans voix.
Comment a succombé l'orgueil de ta puissance?
Comment tant de guerriers armés pour ta défense
Laissent-ils échapper le glaive de leur main?
Deviez-vous embrasser une lâche espérance,
Coupables habitants des rives du Jourdain?
Pourquoi de nos vengeurs enchaîner la vaillance?
L'ennemi, redoutant leur généreux effort,
Criait: la paix! la paix! il apporte la mort.
Toi, que Dieu remplissait de sa majesté sainte,
Temple, dont Salomon avait tracé l'enceinte,
L'airain, le marbre, l'or, qui couvraient tes parvis
Par l'indigne vainqueur à mes yeux sont ravis;
La pitié n'entre point dans son ame cruelle;
Il frappe et l'épouse et l'époux;
Le débile vieillard, l'enfant à la mamelle,
Le lévite lui-même expire sous ses coups.
Déplorable héritier du plus illustre trône,
L'infortuné Sédécias,
Conduit esclave à Babylone,
Au fond d'un noir cachot va subir le trépas.

Nul ami n'entendra sa plainte et sa prière,
Nul ami n'aura soin de son heure dernière.
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Voilà, voilà le fruit de tes iniquités,
Sion ! de l'Éternel tu bravas les paroles ;
Sur l'autel du vrai Dieu tu plaças des idoles ;
Tu t'enivras de voluptés :
Ton châtiment est juste, et le Dieu des batailles,
Pour l'exemple du monde, a brisé tes remparts :
Tes ennemis de toutes parts
Accourent à tes funérailles.
Sion trahit son Dieu : Dieu punit les ingrats.
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

O coteau d'Engaddi, doux sommet du Carmel,
Qui versez à grands flots le vin, l'huile, et le miel,
Je ne reverrai plus vos ombrages propices !
La main de l'étranger cueillera vos moissons ;

Le sang rougira ces buissons
Où les roses d'Éden entr'ouvraient leurs calices.
Lieux sacrés ! loin de vous on nous entraîne, hélas !
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Cependant Dieu l'a dit (il n'a jamais trompé) :
Juda, qu'en ce moment sa colère humilie,
Des fers de son vainqueur quelque jour échappé,
Verra de Salomon la cité rétablie.
Mais, sous un autre ciel on nous entraîne, hélas !
Soleil, cache-moi ta lumière :
O mes pleurs ! ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

ÉPITRES.

LIVRE HUITIÈME.

ÉPITRES.

LIVRE HUITIÈME.

A SUZANNE [22].

La pauvreté n'est pas un déshonneur.
VOLTAIRE. — *Poésies légères.*

Défunt Boileau, favori de la gloire,
Dans ses écrits, d'immortelle mémoire,
Nous intéresse aux modestes labeurs
Du jardinier qui cultivait ses fleurs.
Poëte et riche, il put de son Antoine,
Grace à ses vers, élevant l'humble nom,
D'un legs grossir un petit patrimoine.
Moi je n'ai point de rentes, de maison;
Je n'ai pas même en propre une cabane;

Pour t'illustrer, pour te doter Suzanne,
De gloire et d'or je n'ai pas fait moisson.
De mes travaux récompense honorable,
Ma pension est mon unique bien :
C'est peu, mais peu vaut encor mieux que rien ;
Et j'ai béni le moment favorable
Où le destin, lassé de sa rigueur,
De mes côtés éloigna le malheur ;
Ce compagnon n'est pas toujours aimable :
Maître absolu de ses mornes sujets,
Son prisme affreux noircit tous les objets
A leurs regards, et d'ennuis les accable.
Pourtant docile à suivre ses avis,
Je supportais assez bien sa présence,
Quand je pouvais d'un époux et d'un fils
En détourner la fâcheuse influence.
L'un vieux, infirme, et qui dès son enfance
Au joug du faste était accoutumé,
Redemandait, de chagrins consumé,
Aux novateurs sa fortune ravie,
Et l'autre à peine essayait de la vie.
Seule, je dus nous soutenir tous trois ;

Mon triste cœur fut souvent aux abois.
Heureusement du moins, de l'opulence
J'avais joui sans m'en faire un besoin.
La pauvreté n'est peut-être pas loin,
Disais-je alors, formons-nous-y d'avance;
J'armai contre elle, et fort bien m'en a pris;
L'orage gronde; elle frappe à ma porte;
Des hommes noirs composaient son escorte;
Elle entre, adieu mes élégants lambris,
Mon riche écrin et mes livres chéris!
Je ne sauvai des mains de la rapine
Qu'un Bossuet, un Tibulle, un Racine.
Par Bossuet mon mari consolé,
Vers Dieu se vit avec joie appelé.
Mon fils allait approcher de cet âge
Où l'homme instruit se fait un héritage:
Simple de mœurs, sobre, laborieux;
Témoin des pleurs qu'avait versés son père,
Il ne pouvait aider encor sa mère;
Mais mon époux veillait du haut des cieux,
Et l'Éternel exauça tous mes vœux.

La pauvreté de mon logis s'exile:
Mon fils conclut l'hymen le plus heureux.
Faible, souffrante, au ménage inhabile,
J'avais besoin de quelqu'un près de moi:
Tu te montras à me plaire empressée,
Adroite, douce et désintéressée;
Je n'aurais pu rencontrer mieux que toi.
Un foyer pauvre, une pauvre bougie
Nous éclairait, nous chauffait toutes deux:
Lorsque ma voix soupirait l'élégie,
De tendres pleurs venaient mouiller tes yeux.
On ne t'avait pas même appris à lire,
Mais par degrés ton esprit se forma,
Et quand tu sus passablement écrire,
Ainsi que moi l'étude te charma.
Tu lus, relus et Racine et Molière;
Esther sur-tout t'émut profondément;
Sur les Orgons tu te donnas carrière.
De tes devoirs ce pur délassement
Te fit chérir les goûts de ta maîtresse;
Et familière en notre intimité,
Devant le monde, où tout est vanité,

Tu me prouvas, sans pompe, sans bassesse,
Que tu savais respecter ma bonté.
De mon argent sage dépositaire,
Tu l'enfermas et si fort et si bien,
Qu'aux emprunteurs il n'en sonna plus rien.
Tu nous bornas au juste nécessaire,
Non par lésine, ou par goût d'amasser,
Et sou sur sou d'entasser, d'entasser;
Mais par desir de nous tirer d'affaire.

J'étais à flot: argent, meubles, bijoux,
S'accoutumaient à revenir chez nous.
Ambition, rêve vain et pénible,
Tu m'as ravie à ce destin paisible!
L'or s'offre et brille à mes yeux fascinés:
Je crois servir beaucoup d'infortunés;
Ce but m'enflamme, et soudain ma franchise
Sourit au faix d'une vaste entreprise.
Pendant six mois elle n'alla point mal;
Notre bailleur de fonds, homme loyal,
Me la laissait gouverner à ma guise.
Voilà qu'un jour, près du Palais-Royal,

Endroit glissant, au plus ferme fatal,
Au jeu nouveau, victime de la baisse,
Il perd son bien ; l'argent manque à ma caisse.
L'inquiétude en secret me poursuit ;
Matin et soir je travaille ; la nuit
Je ne dors plus. Je fais cent et cent courses,
De mon crédit j'épuise les ressources ;
Bref, c'en est fait, je tremble chaque jour,
Par les suppôts de l'avide chicane,
De voir encor mettre à nu mon séjour.
Dans ces moments, que disais-tu, Suzanne ?
« Madame, eh bien ! à quoi bon s'affliger ?
« Dans vos revers si la foule nous quitte,
« De vrais amis nous rendront leur visite :
« Nous en avons ; ils viendront partager
« Votre disgrace, et d'elle vous venger. »
Ces mots trompaient mes chagrins. Dans mon gîte,
Le front sévère et le souris railleur,
A pas pressés s'avance le malheur.
« Auprès de toi, me dit-il, j'accours vite ;
« Tu vois, j'ai rang parmi tes vrais amis.
« A mes leçons si ton cœur plus soumis

« N'eût de l'orgueil écouté les avances,
« Tu n'aurais pas, obérant tes finances,
« Perdu la paix, le premier des trésors!
« Mais sous ton toit, dès que je fus dehors,
« Tu méditas de loger l'opulence,
« Et, dans ce but, tu fis une imprudence.
« Moi, je suis franc, même envers de grands rois:
« J'en ai contraint à plier sous mes lois.
« Çà, désormais, nous allons vivre ensemble.
« Sache honorer l'instant qui nous rassemble;
« Un sacrifice est ici commandé;
« Secrétement je l'avais demandé:
« J'ordonne.—Quoi?—Tes châteaux en Espagne
« T'ont mise à sec, réforme ta compagne:
« Fidéle, jeune, elle peut, d'un emploi
« Pourvue ailleurs, se séparer de toi. »

« Qui? moi, quitter la maîtresse que j'aime,
« T'écrias-tu, d'un ton plein de courroux,
« Vous la livrer! non! je m'offre à vos coups. »
Et tu fis tant, que le malheur lui-même
Touché, te dit d'un accent aigre-doux:

« Reste, j'accorde une faveur insigne ;
« Songe bien... songe à t'en conserver digne. »
Dès-lors ici nous habitons tous trois.
Tu badinas souvent avec notre hôte ;
Je t'ai surprise à le rendre courtois ;
Mais s'il revint, hélas ! c'est de ma faute !
Mon pauvre esprit à son aspect troublé,
De repentir se sentait accablé.
Je plaisantais, je dévorais mes larmes,
Et de mes jours pâlissait le flambeau.
Après six mois de constantes alarmes,
Je suis sur pied, j'esquive le tombeau.
Mais le malheur, dans notre honnête asile
Semble vouloir fixer son domicile ;
A moins que Dieu ne vienne à mon secours,
Je tremble fort qu'il n'y reste toujours.
Mon revenu, fortune viagère,
Que de moitié grève un devoir sévère,
Pare assez mal à nos besoins pressants ;
Je ne puis pas te faire de présents !
Bonne Suzanne, allons, point de colère ;
Peu te suffit, à merveille, ma chère ;

Mais moi je souffre à ne te pas donner,
Moi qui voudrais de biens t'environner!
Tant que je vis, passe encor; mais les Parques
Arriveront, hélas! pour m'engloutir
Dans ce lieu sombre où petits, grands, monarques,
Entrent toujours, pour n'en jamais sortir;
Que feras-tu, moins jeune, moins agile?

« Vous n'êtes pas dans l'hiver de vos ans;
« A votre fils votre amour est utile;
« Vivez pour lui, pour moi, vivez long-temps.
« Quant à mon sort, allez, soyez tranquille,
« Et composez en paix de nouveaux chants.
« Lorsque je crus votre existence éteinte,
« Plus d'un soupir répondait à ma plainte;
« Chacun alors louait vos vers touchants;
« Et je connais plus d'une grande dame
« Que votre nom d'enthousiasme enflamme;
« Je trouverais, grace à ce nom chéri,
« Des souvenirs, des égards, un abri.

Prompte à juger de tout d'après ton ame,
Ton dévoûment, Suzanne, voit en beau;
Je te l'ai dit, je ne suis point Boileau.

DES CONSOLATIONS

QUE PROCURENT LES ARTS.

O vous qui, de lauriers couronnant nos efforts,
Nous donnez des plaisirs qui n'ont pas de remords,
Vous, seul trésor d'une ame à la douleur livrée,
Beaux-arts, ma faible lyre, aux amours consacrée,
S'élève jusqu'à vous et chante vos bienfaits!
En vain l'on accusa vos immortels progrès;
Ce fameux orateur qui plaida pour l'enfance,
Tournant contre les arts sa chagrine éloquence,
Nous les a dénoncés comme autant de fléaux:
L'ingrat! il leur a dû ses succès les plus beaux.
Sa voix même, sa voix, plus brillante que sage,
Pour les calomnier emprunta leur langage,
Et, plein d'un humble orgueil, dans son sublime écrit
Il les immortalise alors qu'il les proscrit.

Ah! qui peut condamner ou nier vos prodiges,
Beaux-arts! Tout l'univers admire vos prestiges;
Vous enchantez la terre et vous peuplez les cieux;
C'est par vous que l'Amour s'assied au rang des dieux.
Qui pourrait remplacer cette touchante ivresse
Qu'éprouve un jeune amant à chanter sa maîtresse,
Une jeune maîtresse à chanter son amant!
Ces plaisirs délicats, charme du sentiment,
Nous les devons aux arts autant qu'à la nature.
Oh! qu'il a dû goûter une volupté pure
Le premier dont la main sut, au gré des amours,
D'un aimable visage arrondir les contours,
Reproduire l'objet qui lui donna des chaînes!
Le premier de l'absence il adoucit les peines,
Et devant une image espéra le bonheur.
O toi, dès mon berceau, l'idole de mon cœur,
Toi dont l'affreux trépas, suivi de tant d'alarmes,
Après quinze ans passés me coûte encor des larmes,
Le présent le plus cher que ton amour m'a fait,
Mon trop malheureux père, hélas! c'est ton portrait:
Il est dans mes douleurs le conseil que j'implore;
Par lui, quand tu n'es plus, je te revois encore.

Combien de fois tes traits, par la toile rendus,
Ont ramené le calme à mes sens éperdus !
Vous qui pleurez l'amour, l'amitié, la nature,
Sans doute un dieu pour vous a créé la peinture.
Ce dieu, qui de Rubens enflamma les pinceaux,
Prodigue en ses bienfaits de miracles nouveaux,
Crée un art plus puissant; c'est l'art de Démosthène.
Regardez ce vieillard; sa justice inhumaine,
D'un fils jeune et léger maudissant l'abandon,
Refuse à ses remords le bienfait du pardon;
Le remords ne peut rien sur son ame sévère :
Gerbier parle; ce fils a retrouvé son père (23).
L'éloquence, réglant de plus grands intérêts,
Ou déclare la guerre, ou commande la paix;
Porte dans tous les cœurs dont elle est souveraine
Le courage ou la crainte, ou l'amour ou la haine;
Plus forte que le glaive, et le sceptre et les lois,
Du haut de la tribune assujétit les rois.
Ce même dieu, le dieu de tous les cœurs sensibles,
Dompte le fer sanglant des guerriers inflexibles :
Le luth impérieux a séduit le vainqueur,
Et la douce pitié triomphe de son cœur;

Alexandre entraîné par de magiques charmes,
Plein d'un trouble nouveau, s'étonne de ses larmes:
Dans les murs de Bagdad le farouche Amurat (24)
Abjure sa vengeance, aux accords d'un soldat;
Contre Alfred détrôné l'Anglais même conspire:
Alfred saisit sa harpe et reprend son empire (25).
Eh! qui n'est point ému de ces tendres accents,
De ces voix dont l'amour a soupiré les chants!
Quel mortel, combattant et Gluck et l'harmonie,
Peut refuser des pleurs aux pleurs d'Iphigénie!
Entendre sans sourire, à l'ombre des vergers,
Les rustiques chansons des rustiques bergers!
Entendre, sans que l'ame aussitôt n'y réponde,
La voix, qu'avec amour une autre voix seconde
Répéter tendrement, quand le jour est tombé,
L'air qu'aux Graces Berton semble avoir dérobé (26)!
Quel sein en palpitant ne suit pas la cadence
Alors que sur la scène un chœur ouvre la danse;
Que la gaîté bondit sur les pas de Coulon,
Et l'essaim des amours sur ceux de Pérignon;
Que Vestris, premier dieu de l'Olympe magique,
Vient suspendre les pleurs de la muse tragique!

Mais de ces arts divins cultivés parmi vous,
Français, il en est un qui les surpasse tous :
C'est l'art des vers. O pompe ! ô grandeur! ô merveille!
Les chants les plus flatteurs ne charment que l'oreille;
La peinture est muette ou ne parle qu'aux yeux ;
L'auguste poésie, habitante des cieux,
Réunit de ses sœurs les palmes solitaires,
Ses sœurs de sa puissance à l'envi tributaires.
Tout plein de l'immortelle, et par elle inspiré,
De ses divins secrets interprète sacré,
Homère les révèle à la Grèce étonnée :
La sensible Sapho, de Phaon dédaignée,
Imprime à ses écrits l'éclat de ses malheurs :
Didon veut que la mort termine ses douleurs;
Mais Virgile les chante, et les rend immortelles :
Modèle des cœurs purs et des amants fidèles,
Pétrarque de sa Laure illustre les rigueurs :
Properce de Cynthie ennoblit les faveurs :
Charmant comme l'amour, comme l'amour volage,
L'aimable Anacréon, encor jeune au vieil âge,
Près de sa Lycoris, une coupe à la main,
Plein d'un double délire, achève son destin :

Tibulle ne croyait chanter que sa tendresse,
Quand il trouva la gloire aux pieds de sa maîtresse.
Près de Julie Ovide inventa l'Art d'aimer;
Cet art pour le lecteur devint l'art de charmer:
Le Tasse, plus hardi, dans son vol plus rapide,
Aux bornes de ce monde en crée un pour Armide:
L'Arioste est fécond en merveilleux tableaux;
Ses héros sont des dieux; ses belles des héros;
Cet aimable enchanteur joue avec les prodiges:
Voltaire, non moins riche en ses doctes prestiges,
Chanta sur tous les tons pour plaire à tous les goûts;
Tel cet Alcibiade, et si fier et si doux,
Adoré des héros, des belles et des sages,
Des Persans et des Grecs entraînait les suffrages.
Ce Milton, ce vieillard, l'Homère des Anglais (27),
O des troubles civils déplorables effets!
Chargé du poids des ans, privé de la lumière,
Pauvre, dans un exil va finir sa carrière;
Mais il sut de l'étude amasser les trésors;
Mais d'une autre Antigone il entend les accords;
De touchants souvenirs, une mâle harmonie,
Baume d'un cœur souffrant, exaltent son génie.

Quand son œil est fermé, les cieux lui sont ouverts;
Son luth mélodieux a redit leurs concerts,
Et les premiers amours, et l'Éden, et ses charmes,
Et la première faute, et les premières larmes;
D'Ève il peint la douleur, et ne sent plus ses maux.
Heureux le jeune auteur, qui, plein de ces tableaux,
Sur des ailes de feu franchit la double cime!
Des tourments de l'amour devient-il la victime,
Il chante: tous les yeux se mouillent de ses pleurs;
L'art qu'il a cultivé console ses douleurs;
Son luth est un ami complaisant et fidèle,
Qui vient à son secours dès que sa voix l'appelle:
Des revers du destin il n'est point effrayé.
Homère est-il moins grand pour avoir mendié?
Non, cet abaissement où se cache sa vie,
Honorant le poëte, accuse sa patrie.
Du poëte tombé dans le rang le plus bas
Les trésors sont plus vrais que ceux des potentats.
Un roi n'est pas certain de garder sa couronne;
Le hasard peut ôter ce que le hasard donne,
Et quand le sceptre échappe à ses débiles mains,
Au monarque isolé, triste objet de dédains,

Il ne reste plus rien de sa grandeur première
Qu'un trop vain souvenir qui double sa misère :
Tandis que l'écrivain errant, persécuté,
De sa gloire en fuyant marche encore escorté;
L'ordre d'un vil tyran dans les cachots l'entraîne;
Les muses aussitôt viennent briser sa chaîne :
Tel le jeune Chénier, chargé du poids des fers,
Se croyait libre encore en soupirant ses vers [28];
Son cœur goûtait la paix dans un séjour d'alarmes;
Alors que ses malheurs nous demandaient des larmes,
Et que de son trépas l'arrêt était porté,
Il rêvait doucement son immortalité.
Charme heureux des talents, délices de l'étude,
Au sage, ami des arts et de la solitude,
Vous tenez lieu de tout quand il a tout perdu.
Vous, que chercha long-temps mon regard éperdu,
Célèbres orateurs, philanthropes sublimes,
D'un talent vertueux honorables victimes,
.... Jordan, noble Dégérando,
De ce cher exilé le Pylade nouveau,
Et toi qui, rejetant des offres étrangères,
Pour ton ingrat pays conservas tes lumières,

Sicard, que vainement réclamèrent mes pleurs (29)
Au temps où la pitié ne touchait plus les cœurs,
Vous les avez connus ces plaisirs du génie!
Quand les plus grands dangers menaçaient votre vie,
Calmes, et plus heureux que vos persécuteurs,
D'un généreux travail vous goûtiez les douceurs;
Vous poursuiviez la gloire! elle est votre partage;
Réunissez sa palme à celle du courage.
Moi, je ne puis nourrir un espoir orgueilleux;
Vous chérir est, hélas! ce que je sais le mieux;
Mais si mon souvenir vit dans votre mémoire,
Si vous m'aimez toujours, c'est assez pour ma gloire.

CORINE A OSWALD.

Oui, je t'appartiens pour toujours;
J'en jure par Vénus, par le dieu qui m'engage,
Ce dieu qui, me voulant donner quelques beaux jours,
M'a fait chérir en toi son plus parfait ouvrage.
Nulle amante jamais encor
N'a senti tout l'amour dont je suis embrasée;
Ariane aima moins Thésée,
Andromaque aima moins Hector,
O tendre ami! que je ne t'aime.
Oswald, ma volupté suprême!
Sur toi seul désormais s'attachent mes desirs;
Ton cœur est tout pour moi, ton cœur seul est ma vie;
La gloire, qui me tint si long-temps asservie,
Ne me commande plus d'ambitieux soupirs;
Cette gloire tant adorée
Je n'en veux plus être parée

Que dans l'espoir délicieux
D'être plus belle encore et plus chère à tes yeux.
L'hommage savant que m'adresse
Un peuple idolâtre des arts,
Cet encens, qui vers moi monte de toutes parts,
Ne m'ont jamais donné la moitié de l'ivresse
Que me donne un de tes regards;
Tes regards! ils font mes délices;
Je me plais à sentir leur charme impérieux;
Alors que, plus touchants, ils me sont plus propices,
Je ne suis plus mortelle, et me crois dans les cieux.
Mais les cieux n'offrent point, ton amante en est sûre,
Un dieu plus beau qu'Oswald, plus digne de ma foi;
Pour leur bonheur divin, leur volupté si pure,
Je ne changerais pas l'amour que j'ai pour toi.
Ah! pourquoi cet amour, qui me perdra peut-être,
N'a-t-il pas embelli les jours de mon printemps!
Devait-il si tard m'apparaître
Celui que j'espérai, que je cherchai long-temps!
Enfin je t'ai trouvé, toi, mon souverain maître!
Ton cœur pourrait-il donc reprocher à mon cœur
L'erreur d'un sentiment que tu n'as pas fait naître!

Ah ! ces vulgaires feux, cette idéale ardeur,
Dont je ne nourris plus qu'un souvenir pénible,
Qu'étaient-ils pour Corine, hélas !
Près de cette flamme invincible
Qui la précipite en tes bras !
Non, non, ce ne sont point, fatale expérience !
Nos premiers vœux, perdus dans de vagues penchants,
Qui montrent de l'amour l'invincible puissance;
C'est sur-tout dans l'été des ans
Qu'aux grandes passions nos ames accessibles
Forment ces nœuds indestructibles
Qui donnent le bonheur ou plongent au cercueil.
On te dira sans doute, en m'accusant d'orgueil,
Que, de l'éclat des arts uniquement jalouse,
Et n'aspirant qu'à leur laurier,
Je ne saurai point me plier
Aux modestes devoirs d'épouse :
Méprise ce discours trompeur;
Le besoin de la renommée,
Amour le plus puissant qui germe en votre cœur,
Chez la femme toujours cède à l'attrait vainqueur,
Qui fait tous nos destins, d'aimer et d'être aimée.

Si tu me confiais ton sort,
Si par les lois de l'hyménée
A toi je me voyais pour jamais enchaînée,
Sans regrets comme sans effort,
Pour vivre à tes côtés, laissant ma lyre oisive,
Je quitterais soudain la poétique rive,
Où j'illustrai mon nom par de brillants travaux,
Où m'attendaient encor des triomphes nouveaux.
Eh! que m'importe la couronne
Dont le front de Sapho fut noblement paré!
J'ai soif du vrai bonheur, et l'amour seul le donne.
Oswald, amant idolâtré,
Abjure cette erreur qui me remplit d'alarmes;
Pardonne à ma célébrité.
L'amante dont l'obscurité
A tes yeux relève les charmes,
Te sera-t-elle, hélas! plus soumise que moi?
Faut-il haïr les arts pour te garder sa foi?
Va, d'une ame sans énergie
N'attends qu'un faible sentiment;
Elle t'aimera moins durant toute sa vie
Que je ne t'aime en un moment.

UNE VEUVE MILANAISE

A UN GUERRIER FRANÇAIS.

D'un époux que j'aimais, mort à la fleur de l'âge,
Mon cœur déplorait le trépas,
Et sous les crêpes du veuvage
J'ensevelissais mes appas;
J'abandonnais le monde, où, de son nom parée,
Et belle de l'éclat que me prêtaient ses feux,
Sur ses pas autrefois je marchais enivrée;
De l'amitié, du sang, oubliant tous les nœuds,
Je fuyais les amis dont j'étais adorée;
Je fuyais mes parents, que touchaient mes malheurs;
Je restais seule avec mes pleurs.
Ces arts si séduisants, charme d'une ame pure,
Ces beaux arts, de l'amour dons chers et précieux,
N'avaient plus d'attraits à mes yeux,

Et je négligeais leur culture;
Je laissais ce luth amoureux,
Qui, du cœur empruntant sa plus douce harmonie,
Dans les premiers beaux jours du printemps de ma vie
Soupira quelques airs heureux;
Je laissais ce pinceau, qui, secondant mes vœux,
Si souvent en des temps d'absence
D'un objet adoré me rendit la présence;
Je laissais tout. En vain pour m'arracher au deuil
Vingt amants, qu'affligeait ma longue résistance,
Espérant qu'un grand nom flatterait mon orgueil,
Imploraient, l'œil en pleurs, le prix de leur constance;
Je restais insensible à leur tendre douleur:
Aucun d'eux avait-il les traits et le langage
De cet époux-amant, mon unique bonheur!
Qu'étaient-ils près de toi, chère et plaintive image!
Ta voix de la nuit des tombeaux
Opposait un obstacle aux vœux de tes rivaux.
Je crus mon ame, hélas! fermée à la tendresse.
Tu viens, Volny, dans nos climats;
Tu viens, valeureux chef d'intrépides soldats,
Des partis irrités vaincre et calmer l'ivresse;

Tu parais à Milan dans l'éclat d'un guerrier
Dont le front, aussi doux qu'altier,
Joint les palmes de Mars aux fleurs de la jeunesse;
Tu parais, conquérant humain,
Chez un peuple vaincu, l'olivier à la main.
J'oublie en te voyant mes pertes, ma souffrance;
Je rentre à ton aspect dans mon adolescence:
Mon luth, qui, si long-temps muet et détendu,
A ces tristes lambris demeurait suspendu,
Pour soupirer ton nom sous mes doigts plus flexibles
Rend la vie et la voix à ses cordes sensibles;
Mes pinceaux, que j'ai ressaisis,
Doux effet de l'amour qui ressemble au prodige!
De tes traits enchanteurs, qu'à peine j'entrevis,
Me font adorer le prestige;
Tout s'embellit autour de moi;
Un souvenir cruel n'accable plus mon ame,
Et je ne rêve encore à ma première flamme
Qu'afin de mieux rêver à toi.
Mon cœur fit mes chagrins, et mon cœur les console:
Le monde dans son sein me rappelle, et j'y vole.
Mais un peuple, et de joie et d'amour transporté,

A célébrer Volny dans nos remparts s'apprête :
Volny, je veux paraître à cette auguste fête ;
Je veux épuiser l'art qui double la beauté :
Un héros quelquefois cède à la vanité ;
    Ornons avec soin sa conquête.
Pinceaux, éloignez-vous ; luth, suspends tes accords ;
Ma parure, aujourd'hui voilà mes seuls trésors.
L'airain tonne : c'est lui ; l'amour me favorise.
O plaisirs ravissants pour ce cœur trop épris !
    A peine aux jeux je suis admise,
    De Volny j'obtiens un souris ;
Il fend pour m'approcher la foule qui s'étonne ;
    Il me flatte d'un doux regard,
    Et sa voix daigne prendre part
    Aux éloges que l'on me donne.
    Arrête, trop aimable amant ;
Ce regard séducteur, cet aimable sourire,
D'un feu long-temps caché doublent l'enchantement ;
    Ils l'ont porté jusqu'au délire.
    Volny, de grace, épargne-moi !
Oui, malgré ces garants, que je brûle de croire,
    Ces trop chers garants de ta foi,

Je doute encor de ma victoire.
Je sais que dans nos murs, étonnés de ta gloire,
Où tu vis maintenant puissant et respecté,
Je compte plus d'une rivale
A qui je le cède en beauté;
Mais en amour du moins je n'ai pas une égale.
Charmant Volny, n'en doute pas,
Celles qui dans ce jour, s'attachant à tes pas,
Briguent avec orgueil l'honneur de te séduire,
Si demain, moins heureux, d'un revers accablé,
Tu te voyais contraint à fuir de cet empire,
Ne s'informeraient pas si tu pars consolé:
Pour moi, de mon amant toujours enorgueillie,
Bravant un vain murmure, et cédant à mon cœur,
J'irais avec transport m'unir à ton malheur,
Loin de mon ingrate patrie;
Les dangers de la mer, les horreurs des combats,
J'affronterais tout pour te suivre;
J'aimerais mieux cesser de vivre
Que de me voir réduite à pleurer ton trépas.
Mais, hélas! tous mes feux peut-être
Arrêteront à peine un jour

Le héros que la gloire a conquis sans retour.
Ah! sois ingrat, si tu veux l'être;
Tu n'en seras pas moins l'idole de mon cœur;
Je bornerai mes vœux à te voir, à t'entendre:
Je le sens, pour une ame tendre
Un amour malheureux est encore un bonheur.

A MADAME DUFRENOY,

NÉE JAY.

De mon fils, mon seul fils, épouse aimable et chère,
O toi, la fille de mon cœur,
Avant qu'un lien enchanteur
M'eût acquis l'heureux droit de me nommer ta mère,
Que pour toi mon tribut ne soit pas sans douceur.
Eh quoi! tu parais alarmée;
Je vois rougir ce front, siége de la pudeur:
Ne crains rien, ô ma bien aimée!
Vertus, esprit, talents, bonté, raison, candeur,
Tout ce qui dans toi m'a charmée,
Je n'en instruirai pas l'agile renommée:
Le bruit interrompt le bonheur;
Le mien est de t'aimer, de pouvoir te le dire,
De voir entre tes bras ton premier-né sourire;

Et, l'œil fixé sur son berceau,
De penser quelquefois qu'un Phocion nouveau,
Peut-être en cet enfant respire.
Déja de ses hauts faits j'esquisse le tableau:
Aveugles comme les amantes,
Mères, vous caressez des erreurs séduisantes;
Mais des songes d'amour le réveil est cruel;
Tandis que le cœur maternel,
Détrompé de fables brillantes,
De son partage obscur bénit encor le ciel,
Moi, des rêves divins de ma vive jeunesse,
J'abjure l'empire orgueilleux:
Adorer mes enfants, voilà ma seule ivresse,
Je ne veux vivre que pour eux.

A M. FÉLIX FAULCON.

Dans ce siècle, où chacun se flatte de connaître
Ce qui pour tous est incertain,
Il n'est presque pas d'écrivain
Qui ne s'érige en docte maître
Pour outrager le cœur humain.
A les entendre, la nature
Et l'amitié ne sont qu'un nom,
L'amour un être de raison,
Et l'austère franchise une adroite imposture.
Pour moi, sans m'enfoncer dans cette route obscure,
Dans cet abyme du savoir
Où le plus clairvoyant ne peut encor rien voir,
Fidèle à ceux que j'aime et fidèle à ma mère,
J'idolâtre à-la-fois et chante tour-à-tour
L'amitié, la nature, et quelquefois l'amour;
Oui, l'amour à mes yeux n'est point une chimère;

Il est permis de croire à tous ces sentiments
Quand on porte un cœur tendre et qu'on n'a que vingt ans.
J'y crois, ami. Je crois à la reconnaissance,
Et dans les malheureux auxquels je tends les bras
Je ne redoute pas de trouver des ingrats.
En vain votre tendre prudence
Veut d'une sage défiance
Incessamment armer mon cœur,
Dans ma crédulité repose mon bonheur;
A me tromper si l'on s'occupe,
Si ma félicité n'est au fond qu'une erreur,
Je chéris mon rôle de dupe.

A M. ARNAULT.

Au temps des Villon, des Ronsard,
Quand la France galante encor vierge à cet art
Du siécle de Louis étonnante merveille,
Ne pouvait deviner les Boileau, les Corneille,
Et les Racine et les Rousseau,
L'auteur de quelque plat rondeau,
Celui d'une idylle bien fade,
Même d'une froide ballade,
Comme un rare génie était par-tout cité;
Cher à la capitale, en honneur aux provinces,
Et des belles l'enfant gâté,
Il était caressé des princes;
Du Louvre, qui s'ouvrait au seul bruit de son nom,
Les graces chaque jour lui pleuvaient par centaine:
C'étaient des sources d'or que les flots d'Hippocrène (30);
Plus d'une mauvaise chanson

Valut alors un bon domaine.
Pour le poëte, hélas! comme pour le héros,
Le premier des talents est de naître à propos.
Depuis que sous les doigts de modernes Orphées
La lyre sut dresser d'harmonieux trophées,
Que d'Apollon les chastes sœurs,
De leurs amants nombreux encourageant l'audace,
Livrèrent sans choix leurs faveurs
Sous les frais berceaux du Parnasse;
Celui qui prétendit à leurs doctes amours
Ne dut point prétendre aux richesses;
S'il obtint quelquefois un sourire des cours,
Il n'eut point part à leurs largesses.
Des Muses si du moins les disciples nouveaux
Pouvaient sauver leur nom de l'oubli des tombeaux!
Mais qui vivra dans la mémoire?
Pour qui naîtront encor tes immortels lauriers,
O Pinde! D'heureux devanciers
Nous ferment sans pitié les chemins de la gloire.
Malheureux Pompignan, où cours-tu la chercher!
Pégase en vain te porte au fleuve pindarique;
L'invincible Rousseau tient la lyre héroïque

Et te défend de la toucher.
Toi qui, fier des essais de ta tragique veine,
De Belloy, braves les hasards
Aux jeux sanglants de Melpoméne,
Tu t'armes de faibles poignards
Pour sortir vainqueur de l'arène;
Tremble; là sont debout, athlétes vigoureux,
Trois rivaux qui d'accord repoussent de la scène
Tout concurrent présomptueux
Qui prétend lutter avec eux.
Es-tu plus fortuné, courtisan de Thalie?
Il est vrai, grace à sa folie,
Plus d'un amant ingénieux
A joui dans ses bras d'un doux moment d'ivresse;
Mais les baisers de la déesse
Du seul Molière ont fait un dieu.
Émule galant de Chaulieu,
Qu'as-tu gagné, Bernis, à marcher sur ses traces?
Un sourire aimable des Graces;
Tandis que, sans presque y songer,
Voltaire, devenu leurs plus chères délices,
Amant toujours heureux, quoique toujours léger,

En obtint cent faveurs pour prix de cent caprices.
Voltaire, Alcide des beaux-arts,
Quel poétique champ, ô sublime conquête!
N'ont point embrassé tes regards!
Quel laurier n'orna point ta tête!
Désespoir de tes successeurs,
Tu dévoras leur héritage;
L'Hélicon dépouillé de fleurs
N'est qu'une aride et triste plage
Où tes nombreux exploits portèrent le ravage:
De notre Ésope cependant
Tu n'as pu franchir le bocage.
Au détour de ce lieu riant,
D'où le bon homme, inexpugnable,
Garde le sceptre de la fable,
On découvre un charmant coteau
Qui, toujours resté sans culture,
Au soc qui va l'ouvrir offre un espoir nouveau;
Mais pour le cultiver il faut une main pure.
De ce trésor, Arnault, vous faites votre bien;
Dans vos goûts, dans vos mœurs, semblable à La Fontaine,
Il vous appartenait, en respectant le sien,

De vous créer auprès un immortel domaine [31].
Comme cet homme unique, et courageux, et doux,
Vous sauriez d'un Fouquet consoler la disgrace [32],
Comme cet homme unique, en vivant au Parnasse,
Bon Arnault, vous n'aurez ni rivaux ni jaloux.

DU BONHEUR DE L'ÉTUDE,

DANS TOUTES LES SITUATIONS DE LA VIE.

A l'étude attaché, rien ne peut vous ravir
Le bonheur de penser, le bonheur de sentir.
La Harpe.

Oui, j'oserai chanter le bonheur de l'étude:
Venez, accourez tous peupler ma solitude,
Occuper mes loisirs, animer mes tableaux,
Morts fameux qui toujours vivez dans vos travaux;
Et pour m'inspirer mieux quittez votre Élysée.

O doux enchantement de mon ame abusée!
J'écoute, je l'entends, cet orateur fougueux,
Défier de sa voix les flots tumultueux;
Tonner contre Philippe et terrasser Eschine;
Son nom d'Athène en deuil protége la ruine.

Il m'apparaît aussi, je le vois son rival
Qui de Catilina rompt le dessein fatal,
Qui sauve son pays, illustre la tribune,
Où l'infame Léna... fuis, image importune!
Viens-tu m'en consoler, fier et noble Longin?
Hélas! rêvant encore à son affreux destin,
Des maux que nous souffrons trop véridique organe:
« Soit, dit-il, que le sort au trône te condamne,
« Soit que favorisé de Mars ou de Thémis
« Tu doives ou défendre ou régir ton pays;
« Soit qu'un modeste champ, clos d'un mur de feuillage,
« De modestes ayeux t'offre l'humble héritage,
« Mortel, que le malheur presse de toutes parts,
« Contre lui de l'étude élève les remparts.
« L'étude a des plaisirs, des goûts pour tous les âges,
« Pour chaque état divers. Chaste amante des sages,
« Tu parles, le jeune homme a maîtrisé ses sens;
« Le vieillard ranimé par tes doctes accents,
« Se console avec toi d'être oublié du monde.
« Des trésors de l'esprit source pure et féconde,
« Digne leçon des rois, leur guide le plus sûr,
« Tu changes en grand homme un citoyen obscur,

« Et de l'abaissement reléves la misère.

« Dans la prospérité, compagne plus sévère,
« Tu sais nous garantir des piéges de l'orgueil.
« Conduis la vanité sur les bords du cercueil.
« Aux princes altérés de la soif des conquêtes,
« Montre des flots de sang retombant sur leurs têtes ;
« Aux rois ensevelis dans un lâche sommeil,
« Des peuples abusés le terrible réveil ;
« Au vice triomphant le burin de l'histoire ;
« A la vertu proscrite une éternelle gloire. »

Il a dit. Une femme au bras audacieux,
A la taille imposante, au souris gracieux,
Et dont l'air noble annonce une haute origine,
Par trois fois le regarde et par trois fois s'incline ;
De son œil pour lui plaire elle adoucit l'éclat.
C'est la fille des rois, l'épouse d'Odenat,
L'illustre Zénobie, intrépide héroïne,
Qui, seul appui de Rome au bord de sa ruine,
Força tout l'Orient à respecter ses lois.
Son éloquence mâle et ses mâles exploits,

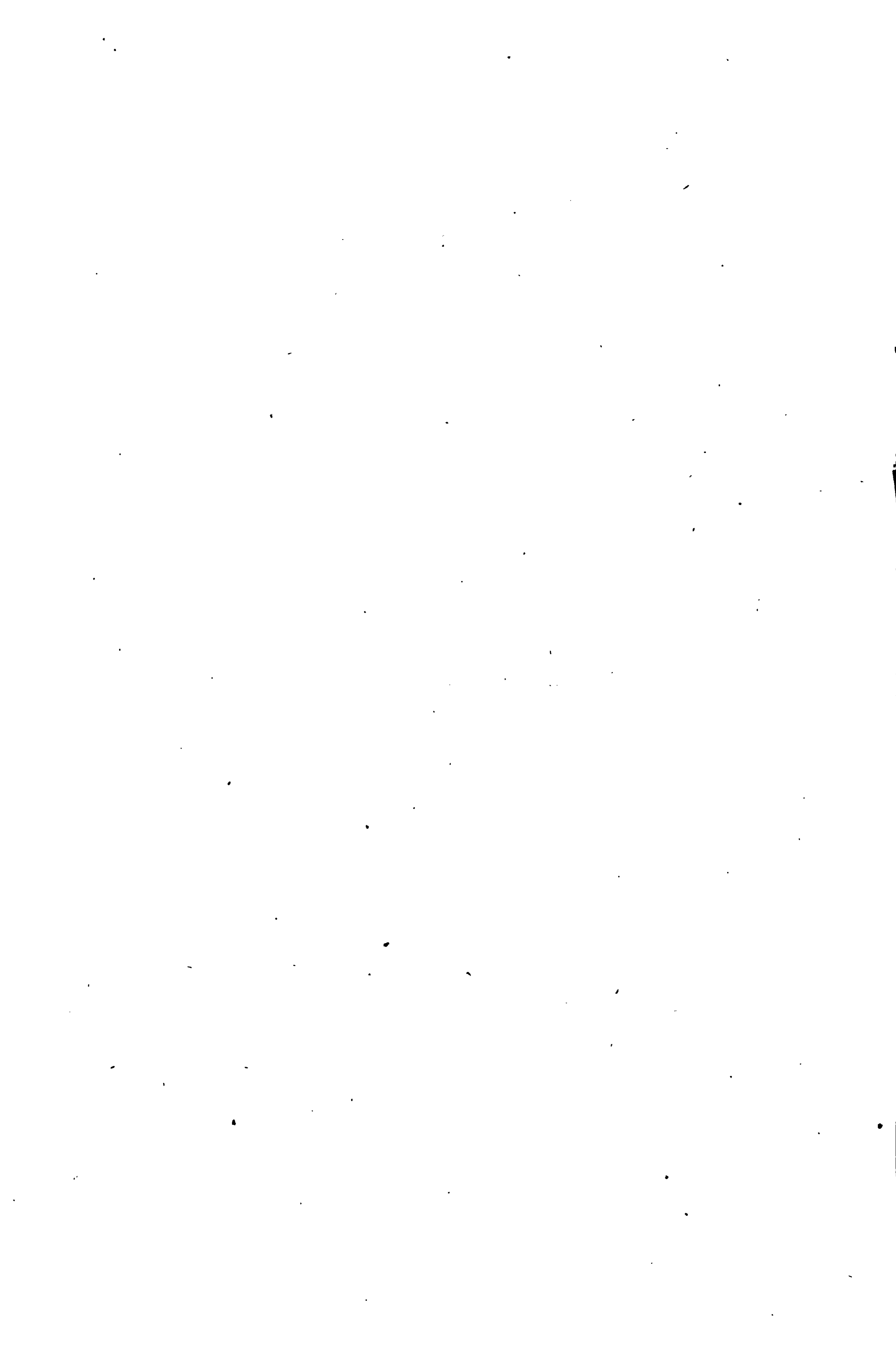
Sa force inébranlable et sur-tout sa clémence,
Doux présents de l'étude, élevaient sa puissance.
Palmyre a vu le Parthe et le Persan altiers,
Et l'orgueilleux Romain saluer ses lauriers;
Et quand, après douze ans d'un règne magnanime,
Des coups de la fortune éclatante victime,
Reine esclave, et traînée au char d'Aurélien,
Du plus vaste royaume il ne lui restait rien,
L'étude lui donna de nouvelles richesses.
Eh! quel bien peut valoir ses leçons, ses promesses?
Au trône des Césars Marc-Aurèle porté,
A gémi d'un honneur de sa paix acheté;
Platon est son refuge; et la philosophie
Oppose à ses regards, pour consoler sa vie,
A l'ennui des grandeurs la douceur des bienfaits.
Chargé du poids des ans, l'Homère des Anglais,
Milton, pauvre, oublié, privé de la lumière,
Achève dans l'exil sa pénible carrière;
Mais il sut de l'étude amasser les trésors;
Mais d'une autre Antigone il entend les accords.
De touchants souvenirs, une mâle harmonie,
Baume d'un cœur souffrant, exaltent son génie.

Quand son œil est fermé, les cieux lui sont ouverts ;
Son luth mélodieux a redit leurs concerts,
Et les premiers amours, et l'Éden, et ses charmes,
Et la première faute, et les premières larmes;
D'Ève il peint la douleur, et ne sent plus ses maux;
Que dis-je ? il est heureux ! Mais quels transports nouveaux
S'emparent tout-à-coup de mon ame attendrie ?
O joie inespérée ! ô France ! ô ma patrie !
Les voilà donc enfin, ces ministres, ces rois,
Arbitres et soutiens et vengeurs de nos droits ;
Ces valeureux guerriers, ces magistrats, ces sages,
Que d'un long avenir escortent les hommages.
Descartes, Catinat, Pascal, et ce Rosny,
Même après son trépas fidèle au bon Henri ;
Montaigne, d'Aguesseau, Fénélon, et Turenne,
Voilà ces favoris des muses de la Seine ;
Et Malherbe, et Corneille, et Racine, et Boileau,
Et Molière, et Regnard, et Gresset, et Rousseau ;
Et Voltaire, doté de son talent immense ;
Vous, dont mon cœur cherchait et bénit la présence,
De la tombe et du temps mânes victorieux,
Lorsqu'ici bas captifs vous pressentiez les cieux,

Dites : qui vous aidait à soutenir vos chaînes,
Ou le poids envié des fortunes humaines,
Plus pénible souvent que le poids du malheur?
Tous vous me répondez : L'étude et son bonheur.
Et vous signalez tous à ma reconnaissance
Le plus sage des rois, le sauveur de la France,
D'un trône chancelant à vingt ans héritier;
Charles, le fils prudent d'un imprudent guerrier (33),
Charles, penseur profond et politique habile,
Renfermant dans son ame un courage inutile,
Montrait un front serein à des fers odieux;
Il restitue aux champs des bras laborieux.
Les haines, fruits amers des discordes civiles,
La famine, ont cessé de dépeupler nos villes;
Il s'arme, va combattre, et vaincre et nous venger
Je contemplais ce roi fléau de l'étranger,
Et savant protecteur des muses qu'il vit naître (34),
Clio soudain m'indique un asile champêtre :
J'y vois ce L'Hôpital, ministre sous trois rois,
Défenseur intrépide et du trône et des lois,
Qui, sous l'ombrage assis, sur sa lyre module
Des vers que n'aurait pas désavoués Tibulle.

Heureux de ses travaux, content de ses loisirs,
Dans son humble réduit ouvert aux vrais plaisirs,
Chaque jour sous ses yeux brillent des fleurs écloses.
Moderne Anacréon couronne-toi de roses,
Chante leur doux parfum au doux bruit d'un ruisseau;
Moi, je vais le chercher l'immortel d'Aguesseau;
Combien je le chéris, sur-tout dans sa disgrace!
A Fresne de ses pas j'aime à suivre la trace.
Sage réparateur des fautes de ton roi,
Je voudrais ne jamais me séparer de toi!

Mais l'étude m'appelle, et dans son sanctuaire
J'ai pénétré. Là, seul occupé de lui plaire,
Est ce prince, l'objet de ses soins les plus doux,
Allaité de son sein, bercé sur ses genoux;
Qui sous la pourpre même à son culte est fidéle.
Accomplis tes destins, rival de Marc-Aurèle,
Raméne son beau siécle, et que la royauté,
Plus auguste, fleurisse avec la liberté!



ÉLÉGIES.

LIVRE NEUVIÈME.

ÉLÉGIES.

LIVRE NEUVIÈME.

ALCÉE.

ÉLÉGIE HISTORIQUE.

Et te sonantem pleniùs aureo,
Alcæe, plectro dura navis,
Dura fugæ mala, dura belli!
HORAT. lib. II. od. 13.

Banni par Pittacus des lieux de sa naissance,
Au-delà des lointaines mers,
Dans le creux des rochers, dans le fond des déserts,
Ainsi le triste Alcée exprimait sa souffrance :
« Mitylène, séjour favorisé des dieux,
Que la nature empreint de sa magnificence,
Que charment de Sapho les pleurs mélodieux;
Bords sacrés, champs délicieux

Où le sein maternel a nourri mon enfance,
Où les mânes de mes aïeux
M'armèrent pour l'indépendance,
Ne verrai-je plus tes beaux cieux?

« Déja cinq fois au moins la féconde Pomone
Suspendit aux vergers sa brillante couronne,
Depuis qu'errant, proscrit, seul avec mes douleurs,
Vers toi je tourne en vain mes yeux chargés de pleurs.
Vastes et belliqueuses plaines,
Tombeau de nos tyrans vaincus (35),
Champs aimés de Cérès, coteaux chers à Bacchus,
Monts protégés par les Silénes,
Vallons peuplés d'échos, ne vous verrai-je plus?

« Dans vos grottes mystérieuses,
Dans vos sentiers à peine ouverts,
Que visite souvent la muse des beaux vers,
N'irai-je plus rêver, forêts silencieuses?

« Odorants citronniers, myrtes voluptueux,
Qui prêtez aux amours votre discret ombrage,

Gazons, que ceint en voûte un complaisant feuillage,
N'accorderez-vous plus un asile à mes feux?
Du noir chagrin qui me consume,
Souvenirs enchanteurs, vous doublez l'amertume!

« Tout est changé pour moi, loin du pays natal.
Le temps même, le temps n'a plus un vol égal;
Les jours froids de l'hiver prolongent leur durée;
L'été n'a que de longues nuits;
Ma lyre, chaque soir, vainement implorée,
Absente comme moi d'une rive inspirée,
N'a plus un seul accord pour tromper mes ennuis.
« Dévoré d'une fièvre lente,
Vous ne me désaltérez plus,
Sources dont l'onde bienfaisante
Sous les murs de Lesbos s'épanche en doux tributs.

« Rendez-moi, dieux puissants, rendez-moi la patrie!
L'exil est le plus grand des maux;
Ne pourrai-je, du sort désarmant la furie,
D'un pied libre aborder la terre de Lesbos,
Saluer de Sapho l'olympique demeure,

Et, dans le lit accoutumé,
Mollement, une nuit, une heure,
Dormir près d'un objet aimé ?

« Mais où s'égare ta pensée ?
Tu rêves une amante, ô malheureux Alcée,
Lorsque chassé de tes foyers,
Sous des cieux inhospitaliers,
Poursuivi d'asile en asile,
Tu n'as pas un abri tranquille !
N'invoque plus l'amour, abjure l'amitié;
Oppose à l'abandon un cœur tranquille et ferme;
Les malheurs qui n'ont point de terme
Fatiguent jusqu'à la pitié.
A l'éclat de ton nom crains de porter atteinte,
Et, d'un peuple lâche oublié,
Meurs sans exhaler une plainte;
Dans les bras de la mort sauve-toi du dédain. »

A ces mots le rival d'Homère (36)
Tire un glaive éprouvé; sa main,
Esclave de ses vœux, va finir sa misère.

Il sourit au trépas !... l'image de sa mère
Accuse, gémissante, un desir inhumain.
Il croit l'entendre encor cette mère adorée,
Lors de l'arrêt fatal, remplir l'air de ses cris;
Il la voit, tremblante, égarée,
Au nom de ses cheveux blanchis,
Conjurer tous les dieux de veiller sur son fils.
Elle a fui les plaisirs offerts à sa jeunesse
Pour entourer ce fils des soins d'un pur amour;
Ingrat, osera-t-il lui ravir sans retour
L'unique espoir de sa vieillesse !...
« Pourquoi ne suis-je point tombé dans les combats,
Quand de la liberté j'avais vengé l'injure ?
Dit-il; aux mâles chants d'héroïques soldats,
Ma mère eût lavé ma blessure
Et préparé ma sépulture.
Mon tombeau couronné de lauriers toujours verts
Eût de Sapho peut-être obtenu quelques vers (37),
Et Lesbos, dans ma mère honorant ma mémoire,
Eût charmé ses douleurs du récit de ma gloire.
Plus d'un généreux citoyen,
(Lesbos en garde encor de chers à la victoire)

Prêterait à ses jours un fidèle soutien.
Mourir proscrit! briser son ame maternelle!...
Non, je n'en croirai pas un aveugle transport;
Homme, avec dignité je subirai mon sort;
Elle a vécu pour moi, je dois vivre pour elle. »

Tandis que combattu par ces pensers divers,
Il contemple les vastes mers
Qui de ses ennemis favorisent la haine,
Les rames à grand bruit fendent le sein des flots;
Un navire léger rase l'humide plaine,
Son mât a déployé les couleurs de Lesbos!...
Alcée a tressailli de crainte et d'espérance.
Est-ce du fier vainqueur ou colère ou clémence?
Lui vient-on annoncer son rappel ou la mort?...
Bientôt de cris joyeux a retenti le port.
Presse tes pas, illustre Alcée;
Ta mère a fléchi Pittacus;
Ton île, désormais de carnage lassée,
Impose à ses enfants l'immortel caducée (38).
Tes pénates te sont rendus;
Laisse rentrer la paix dans ton ame offensée.

Souveraine du monde, ô puissante Cypris,
Vous, astres lumineux, divins frères d'Héléne,
Éole, toi dont l'ordre enchaîne
Le plus indompté de tes fils,
Guidez ce cher vaisseau vers les coteaux fleuris
Où le cygne de Mitylène
Chantera dans ses vers, par l'Olympe applaudis,
Bacchus, l'Amour et son pays (39) !

LA CONVALESCENCE.

A M. LACROIX,

DOCTEUR-MÉDECIN DE LA FACULTÉ DE PARIS.

L'étoile du matin brille sur la montagne;
Toi, de mes jeunes ans la folâtre compagne,
O ma sœur! léve-toi; sous les acacias
Où l'air pur rafraîchit ma poitrine oppressée
Guide et soutiens mes pas.
Puissé-je y retrouver le feu de la pensée!
Serait-il éteint pour toujours?
Des Muses suis-je délaissée?

L'inflexible Atropos allait trancher mes jours;
Un moderne Esculape en renoua la trame.
Ce touchant souvenir émeut toute mon ame;
Et ma lyre, autrefois docile à mes transports,

N'a point encor pour lui modulé des accords!
Ne renaîtra-t-il pas le feu de ma pensée?
Des Muses suis-je délaissée?

Le son lugubre et sourd, antique chant du deuil (40),
Semblable au sombre cri des oiseaux de ténèbres,
S'exhale seul au soir de ces cordes funèbres,
Et dit la plainte du cercueil.
Ah! mon cœur déchiré vous regrette sans cesse,
Chers émules de ma jeunesse;
Toi sur-tout, toi Camille! ô mon fidèle ami,
Sous la pierre insensible avant l'âge endormi!
Bon père, époux aimable et tendre;
Citoyen vertueux aux dangers affermi,
Mes vers respecteront ta cendre.
Tu ne m'entendras point de ton dernier séjour
Former des chants de joie ou des hymnes d'amour;
Moi du moins je te pleure encore!

Pourquoi ne l'as-tu pas connu
Ce rival du mortel qu'adorait Épidaure,
Et dont l'autel sacré trois siècles maintenu

Te retraçait, me disais-tu,
Un culte que le cœur honore ?

Pourquoi ne l'as-tu pas connu
L'éléve et l'héritier de sa haute science;
Peut-être tu vivrais ! Et ta sage éloquence
Bravant la clameur des partis
Éclairerait encore et servirait la France :
Ta fille, vierge chaste, et tes deux jeunes fils
Rayonnant de ta gloire, enivrés d'espérance,
Enflammés de reconnaissance,
Voleraient sur mes pas, à ton heureux sauveur,
Offrir un noble encens, le pur encens du cœur.
Peut-être même aussi la ville industrieuse (41)
Que ton bras généreux et ta voix courageuse
Disputèrent deux mois au régne des bourreaux,
Fière de te revoir, dans ses remparts nouveaux,
Éléverait un temple au moderne Esculape.
Dieux ! un son lugubre me frappe !
Il me poursuit encor l'antique chant du deuil !
Il dit la plainte du cercueil.

Lève-toi, viens, Sophie, ô ma sœur bien aimée !
Rêvé-je ? Les cyprès au loin ont-ils gémi ?
Mes yeux se sont voilés, j'ai tremblé, j'ai frémi ;
J'ai cru, de colère animée,
Voir l'ombre de Jordan s'échapper du tombeau,
Et d'un second hymen éteindre le flambeau !

La douleur m'égarait : sa pieuse indulgence
Ne condamnait que la vengeance ;
Il pardonne à l'amour. Viens calmer mes esprits,
J'invoque un air plus frais et des accents chéris,
Ne tarde plus, ô ma compagne !
L'étoile du matin brille sur la montagne.

Le suave parfum de la naissante fleur,
Qu'un zéphyr caressant entr'ouvre avec douceur,
Ranime par degrés ma force languissante ;
Mes pas sont moins tremblants, ma tête moins brûlante,
Sous les acacias avançons-nous, ma sœur,
Leur voisinage est salutaire.
Assise à mes côtés, sur ce banc solitaire,
Dis ce dernier malheur que me gardait le sort,

Dis les soins de l'art tutélaire
Qui m'ont dérobée à la mort.
Je t'écoute, commence. « Ah! dans ces temps d'alarmes!
« Moi je n'avais pour vous que des vœux et des larmes.
« Votre fils succombait sous le poids de vos maux.
« Jour et nuit de vos yeux s'exilait le repos.
« En vain des sucs légers s'offraient à votre bouche.
« Sans aliment et sans sommeil,
« Bannie, hélas! de votre couche,
« Vous vîtes trente fois s'éteindre le soleil!...
« Vos gardes, l'amitié vous en créait d'actives,
« A vos souffrances attentives,
« S'abandonnaient au désespoir.
« Votre docte soutien lui-même
« Craignait souvent que l'art ne restât sans pouvoir.
« Cependant, jugez s'il vous aime,
« En s'approchant de vous il souriait toujours.
« Mais son triste regard, mais sa tête baissée
« Nous révélait bientôt sa funeste pensée.
« Soit que par son souris, qu'appuyaient ses discours,
« Notre mère fût abusée,
« Ou soit que sa douleur en son ame apaisée,

« D'avance l'instruisit que vous deviez guérir,
« Elle me répétait, d'espoir électrisée :
« Entre ses mains, ma fille, on ne peut pas mourir. »
« Il quittait tout pour vous, il vous soignait en frère ;
« Mais, moins heureuse que ma mère,
« Je tremblais chaque instant que le hideux trépas
« Ne vînt vous saisir dans mes bras !
« Rien n'adoucissait mes alarmes,
« Et je n'avais pour vous que des vœux et des larmes. »
Tes larmes sur mon sein retombaient, ô ma sœur !
Malgré moi constamment j'épiais ta douleur.
Ta démarche, ou ton attitude,
Ton incarnat ou ta pâleur
Faisaient alors ma seule étude.
Combien ta vive inquiétude,
Source de plaisir et d'effroi,
A resserré les nœuds qui m'attachaient à toi !
Et, je te l'avoûrai, dans mes accès de gloire,
Moi, qui d'un beau trépas enviai la mémoire,
Lâche devant la mort trop présente à mes yeux,
Je m'appuyais en vain sur les sages fameux
Dont j'ai tant médité l'histoire.

O faible humanité! plus d'un vaillant guerrier,
Au sein d'un péril ordinaire,
N'a montré qu'une ame vulgaire!

Le pas d'un agile coursier
A fait retentir la montagne....
J'ai pressenti sa vue: à mon libérateur
Allons, ô ma Sophie! ô ma sœur, ma compagne,
Offrir un noble encens, le pur encens du cœur.

STANCES ÉLÉGIAQUES

A M. BÉRANGER.

Toi qui crains la gaîté, que le bonheur étonne,
Mais qui reviens aux mauvais jours,
Alors que la fortune ou l'amour m'abandonne,
Plus tendre m'offrir ton secours;
O mon luth! si long-temps le seul bien de ma vie,
Mêle à mes pleurs amers tes soupirs les plus doux!
Et que leur plaintive harmonie,
Comme un léger zéphyr glisse sous les verroux.

Dans la Grèce héroïque, et d'immense mémoire,
Les poëtes ont des autels;
Mais la France aujourd'hui, veuve d'une autre gloire,
Aux fers livre ses immortels.
Vainqueur d'Anacréon, digne émule d'Horace,

Mélodieux captif tu languis loin de nous :
Mes vers, soupirez sa disgrace,
Comme un léger zéphyr glissez sous les verroux.

Amour qu'il célébra, fidèle à sa détresse,
Enrichis-le de tes bienfaits ;
Que tes plus doux pensers, ta plus douce promesse,
Charment le séjour des regrets !
O divin enchanteur, ô père des prodiges,
Amour ! rends tous les cœurs de son malheur jaloux :
Suivi de tes riants prestiges,
Comme un léger zéphyr glisse sous les verroux.

Mais je les ai franchis, ces murs où de sa lyre
On a cru souiller les honneurs.
Le poëte apparut : ranimant son délire,
Les Muses et l'Amour le couronnent de fleurs ;
Mes yeux ont vu briller une palme nouvelle,
Sur ce front à-la-fois et si fier et si doux ;
Sa gloire, plus vive et plus belle,
Et condamne Thémis, et brise ses verroux.

A MA SOEUR,

EN LUI ENVOYANT LES BEAUTÉS DE L'HISTOIRE DE LA GRÈCE MODERNE.

Compagne chère à ma jeunesse,
Ma fidèle amie, ô ma soeur!
Toi que le même deuil unit à ma douleur,
Reçois ce tableau de la Gréce,
Esquissé sous tes yeux dans les jours de malheur.
Ce travail, voilant ma tristesse,
Me servit bien des fois à dérober mes pleurs
Au vertueux objet de nos justes terreurs,
A celle dont la mort nous ravit la tendresse.
Lorsqu'elle échappe à notre cœur,
Essayons de combler le vide qu'elle y laisse;
Trouvons dans nos liens toujours plus de douceur.
Le temps d'un vol rapide aménela vieillesse;
Sachons conjurer sa rigueur

Par l'étude de la sagesse.
Seuls restes vivants aujourd'hui
Du plus admirable des pères
Et de la plus tendre des mères,
Soyons-nous l'une à l'autre un bienfaisant appui.
La nature t'appelle à fermer ma paupière :
Que ton regard me suive à l'instant solennel ;
Mais sans crainte vois-moi terminer ma carrière,
Notre mère m'attend au séjour éternel ;
Et, dans les enfants que j'adore,
Ma Sophie, ici-bas, tu me verras encore !

LA RECONNAISSANCE.

A M. LE COMTE DE SÉGUR.

Non, d'un premier amour la première faveur,
Et d'un fils premier-né la première caresse,
Et le premier laurier cueilli sur le Permesse,
　　Ne portent pas au fond du cœur
Une plus vive joie, une plus douce ivresse,
Que le premier bienfait, terme d'un long malheur.
　　O combien de pures délices
Inondèrent mon ame en ce jour de bonheur
Où vos soins généreux, où vos bontés propices,
Ont d'un sort ennemi désarmé la rigueur!
Combien alors, combien j'ai béni l'indigence
Qui devait éveiller votre zèle puissant!
　　Combien j'adorai ma souffrance,
　　Source d'un charme ravissant!

Dans le tendre et brûlant délire
Que légitimait ma raison,
Toujours mon cœur, ma voix, ma lyre
Balbutiait le même nom:
Ségur, ah! ce nom seul est toute l'harmonie;
Seul il présente à mes regards
La valeur, la vertu, le talent, le génie,
Et la grace parfaite et les touchants égards.
Oui, ce nom des siècles antiques
Redit la loyauté, les fidèles amours,
Les nobles dévoûments, les exploits héroïques,
Et les charmants accords des galants troubadours.
Ah! que ne puis-je, au prix du reste de ma vie,
Livrée à mon enchantement,
Un jour, une heure seulement,
Toucher le luth vainqueur des vierges d'Aonie!
Amour, je ne chanterais plus
Ton espoir décevant, tes maux remplis de charmes,
Tes desirs, tes transports, tes soupirs assidus,
Et tes plaisirs, hélas! payés de tant de larmes!
Je n'attendrirais plus l'écho de mes alarmes,
Ni des pleurs où long-temps mes yeux se sont noyés,

Ségur les a tous essuyés.
Au sentiment sacré de la reconnaissance
Je voudrais enchaîner les cœurs;
Ses devoirs ont tant de douceurs!
O triomphe de l'éloquence!
Le monde a répété les sublimes concerts
De ma lyre mélodieuse:
Et l'ingratitude odieuse
Cesse d'attrister l'univers!

LA FÊTE.

AU MÊME.

Bel Apollon, descends des cieux!
Sur un mode nouveau que ta lyre résonne;
Toi, déesse des fleurs, de tes dons gracieux
Tresse une odorante couronne;
Ce jour envoyé par les dieux
Me promet un bonheur que dès long-temps j'implore;
De suaves parfums, de chants mélodieux,
Je veux saluer son aurore.

Plongé dans les bras du sommeil
Mon digne ami repose encore:
Rose brillante, œillet vermeil,
Que son lit parfumé de vos nœuds se décore.
Lyre caressante et sonore,
Hâte doucement son réveil.

Mais non, que ton sommeil, ô Ségur, se prolonge,
Loin de tes yeux, pourquoi le voudrais-je bannir?
J'ai besoin qu'un fidèle songe
De tous mes sentiments te vienne entretenir.
Ah! depuis ce moment cher à mon souvenir,
Moment de douleur et de charmes,
Où, sans autre appui que mes larmes,
Tremblante, à ta bonté tu me vis recourir,
Sans cesse dans mon cœur je l'entends retentir
Cette voix, qui d'abord apaisa mes alarmes.
C'était peu d'essuyer mes pleurs,
Tu voulus, soin touchant d'une ame peu commune,
Par le noble récit de tes nobles malheurs
Relever mon humble infortune;
Je cherchais des secours, je craignais la pitié;
Ségur m'offrit son amitié.
O qu'il est doux d'aimer ce qu'il faut qu'on révère!
Dieux! il entr'ouvre la paupière,
Fuyons d'un pas précipité;
Comme l'amant épris d'une fière beauté
S'impose pour lui plaire un rigoureux silence,
Et n'ose que loin d'elle exhaler sa souffrance,

De Ségur respectant la loi,
Tremblons de lui parler de ma reconnaissance,
Cette lyre et ces fleurs en parleront pour moi.

LE JOUR DE L'AN.

AU MÊME.

Il reparaît le jour à Strenna consacré (42),
Où dans Rome au berceau, mais brillante de gloire,
Un roi, par Minerve éclairé (43),
Pour allumer le feu sacré
Laissait reposer la victoire.
Dans ce jour, le temple des dieux
Se parait de fraîches guirlandes
Qu'en silence assemblait, d'un doigt religieux,
La vierge, au front pudique, au souris gracieux;
Et les autels pliaient sous le poids des offrandes;
Quand par trois fois l'hymne pieux
Avec des flots d'encens s'élevait jusqu'aux cieux;
Quand le sang des blanches génisses
Avait trois fois rougi l'autel des sacrifices;

Lorsque sous le sacré couteau
Tombait en rugissant le terrible taureau,
Et que la voix des aruspices
Faisait croire à d'heureux auspices;
Libre de soins envers les dieux,
Alors tout un peuple joyeux
Allait en pompe dans la ville,
Présenter d'asile en asile
Ou la datte, ou la figue, ou le nard précieux,
Dons simples, mais charmants, que la reconnaissance,
La nature, l'amour, l'amitié, l'innocence,
Rendaient l'emblème de leurs vœux.
Nous sommes loin, hélas! de ces siècles fameux;
Pourtant la moderne Lutèce,
Comme l'antique Rome, aime à fêter ce jour.
Reçois mes vœux à son retour,
O toi, l'appui de ma détresse!
Toi qui, mettant un terme à ma longue douleur,
M'as rendu le repos, et ma lyre, et mon cœur!
Toi, Ségur, qui, doué d'une ame peu commune,
Ne t'enflas point du vent de la prospérité!
Toi que n'abattit point la rude adversité!

Toi qui parus toujours plus fort que la fortune!
Puissent tes fils vaillants et les fils de tes fils [44],
Ces dignes héritiers d'une maison illustre,
Et dont le noble sang coula pour leur pays,
Du nom de tes aïeux accroître encor le lustre
Par d'utiles exploits sous tes yeux accomplis!
Puisse ton épouse adorée,
Ce modèle touchant de vertus et d'amour,
Te prodiguant ses soins, et des tiens entourée,
Plus chère à tes desirs jusqu'à son dernier jour,
Au-delà du cours ordinaire
Vivre, heureuse toujours et d'aimer et de plaire!
Puisse enfin, abjurant sa nouvelle rigueur,
Le ciel qui, tour-à-tour équitable et sévère,
Tant de fois t'a donné, t'a repris sa faveur,
Te rendre un destin plus prospère,
Et te payer de mon bonheur [45]!

LA CHAUMIÈRE.

Une chaumière est mon humble demeure;
Mais le matin, mais le soir, à toute heure,
Seule, je rêve à ce noble mortel,
Objet sacré de mon culte éternel!
Mais quelquefois son aimable présence
D'un plaisir pur enivre tous mes sens;
Mais de sa mâle et touchante éloquence,
En liberté j'écoute les accents;
Mais de ses yeux, sereins dans les alarmes,
Je vois tomber de vertueuses larmes;
Mais sur mon luth, accordé par mon cœur,
Loin des cœurs froids, peu faits pour me comprendre
Son nom chéri se fait sans cesse entendre,
Et les échos, soigneux de mon bonheur,

Dans l'air ému, le redisent en chœur.
Vous qui tenez leur grandeur prisonnière,
Palais des rois, valez-vous ma chaumière?

STANCES ÉLÉGIAQUES.

A M. COULMANN.

Nobie et sainte amitié, besoin sacré de l'ame,
Que la vertu sait animer;
Toi dont la vive et chaste flamme,
Nous brûle sans nous consumer,
Premier charme de mon jeune âge
Même alors que l'amour m'asservit à sa loi;
Trésor de tous les temps, seule ivresse du sage
Jusqu'à mon dernier jour mon cœur battra pour toi.

Le gracieux mélange et des lis et des roses
N'embellit plus mes traits flétris,
L'amour sur mes lèvres mi-closes
Ne dépose plus un souris.
J'ai lu dans un miroir sincère,

L'amour ne te sied plus, fuis son attrait vainqueur.
J'ai suivi ce conseil, sans chagrin, sans colère;
Noble et sainte amitié, tu restais à mon cœur!

. . . .

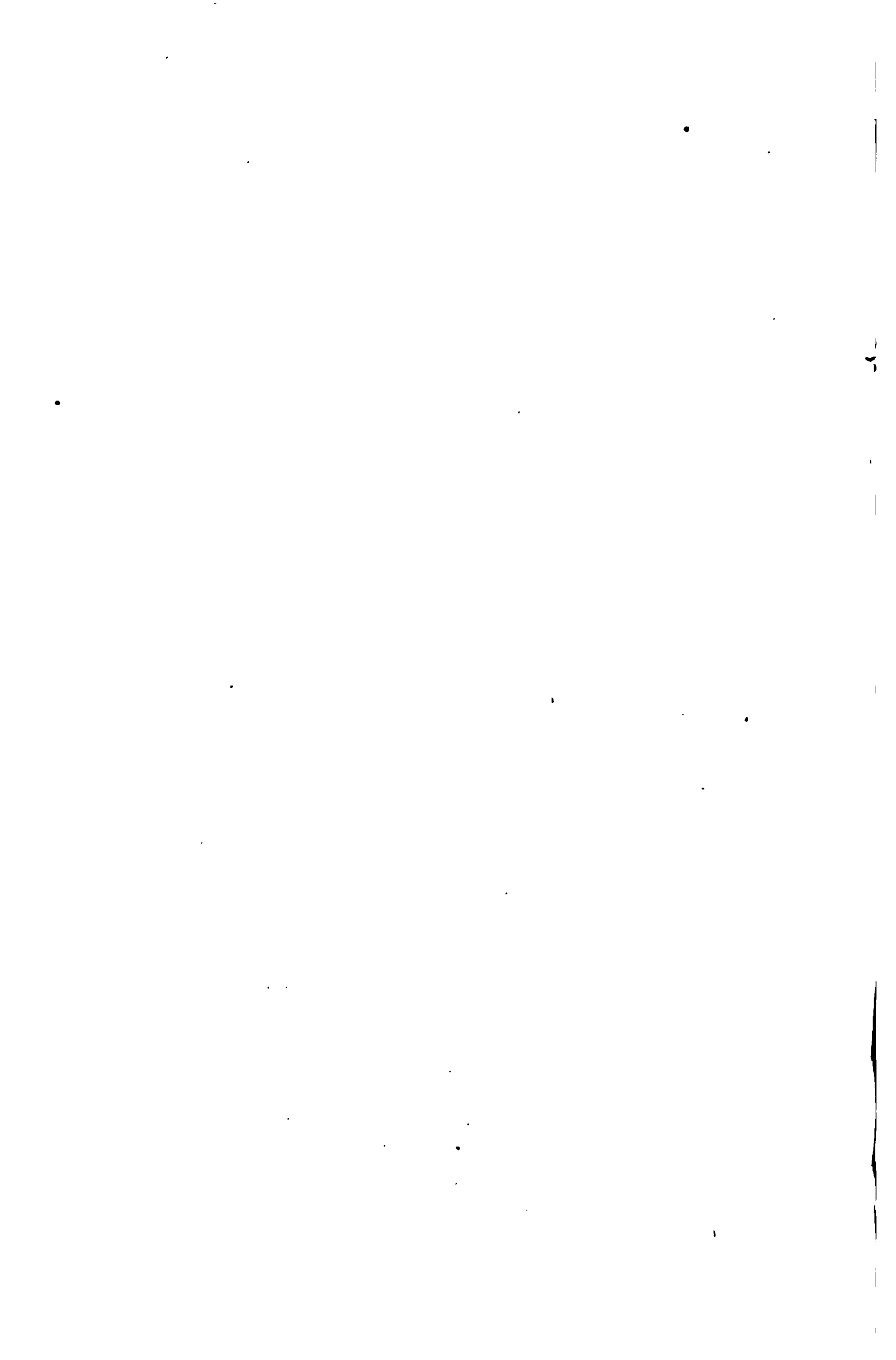
Ce cœur n'a point vieilli : j'aime autant qu'au jeune âge.
Il est vrai, c'est d'un autre amour;
Mais à l'un, jaloux et volage,
A peine je dus un beau jour.
Dans le sein de ses faveurs même,
Je ne m'abandonnai qu'en tremblant à sa foi:
Amitié noble et sainte, ô mon bonheur suprême!
Jusqu'à mon dernier jour mon cœur battra pour toi.

Tu m'as rendu la paix, tu réchauffes ma lyre;
Plus heureuse qu'en mon printemps
Je puis aimer, je puis le dire,
Et braver l'outrage du temps.
Pourquoi voudrais-je être encor belle?
Ah! ce n'est qu'une fois qu'on aime bien d'amour!
Moi, j'aime bien encor, mais un ami fidèle;
Jacques, je t'aimerai jusqu'à mon dernier jour.

J'entendrai sans regret sonner l'heure suprême;
J'en rendrai même grace au sort;
Survivre, hélas! à ceux qu'on aime,
Ah! c'est la véritable mort.
Jacques à mon heure dernière,
Viens consoler mon fils, ce fils mon digne amour;
Et grave de ta main sur la modeste pierre:
« Adélaïde aima jusqu'à son dernier jour. »

POËMES.

LIVRE DIXIÈME.



POËMES.

LIVRE DIXIÈME.

LES DERNIERS MOMENTS DE BAYARD.

POEME COURONNÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Le 5 avril 1814.

> Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs rois,
> C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à sa voix.
> (VOLTAIRE, Henriade.)

Renaissez dans mes chants, nobles mœurs de nos pères!
Honneur, foi, loyauté, vertus héréditaires,
Que dans les vieux châteaux l'aïeul en cheveux blancs
Transmettait d'âge en âge à ses nobles enfants:
Renaissez, jours fameux, religion! patrie!
Et toi, dont la mémoire à jamais est chérie,
Bayard, toi dont le nom rappelle avec grandeur

Tout ce qu'ont eu d'éclat ces siècles de l'honneur;
Ta gloire ne meurt pas: le temps la renouvelle;
Au sage comme au brave il t'offre pour modèle.
Ton grand cœur, au-dessus des caprices du sort,
Se montra tout entier dans les bras de la mort:
J'apporte à ton cercueil l'hommage de la France!

Déja de Bonnivet l'orgueilleuse imprudence
Fuyait loin de Milan, où toujours les Français
Ont par de grands revers payé de grands succès;
Bayard restait encore, et de sa renommée
Seul pouvait protéger les débris de l'armée;
Tout-à-coup, ô douleur! le tube meurtrier
De ses traits foudroyants a frappé le guerrier;
Atteint d'un coup mortel, sur l'arène sanglante
Il tombe: tout son camp jette un cri d'épouvante;
Mais lui, dans la mort même incapable d'effroi,
Nomme, en tombant, son Dieu, sa patrie, et son roi:
Je suis mort, cria-t-il; mais gardez votre place (46),
L'ennemi jusqu'au bout ne me verra qu'en face;
Il dit; et le héros respirant à moitié,
Sous un arbre voisin avec peine appuyé,

De sa mourante main ressaisissant son glaive,
Après un long effort quelque temps se relève,
Du geste et du regard excite nos soldats;
Et, déchiré, couvert des ombres du trépas,
Son front, que par degrés la douleur décolore,
Tourné vers l'ennemi, l'épouvantait encore!

Toutefois les Français au devoir immolés,
Prodigues de leur sang, mais du nombre accablés,
Vainement redoublaient et d'efforts et de zèle,
Pour ramener vers eux la fortune infidèle.
Hélas! ils ont perdu leur plus ferme rempart!
En vain pour le sauver ils criaient à Bayard:
Le vainqueur vient à vous, évitez son approche!
Non, dit *le chevalier sans peur et sans reproche*,
Bayard mort peut sans honte éprouver le destin
Que deux fois dans sa vie éprouva Du Guesclin;
Nemours fut plus heureux: ce fameux capitaine
Au sein de la victoire expira dans Ravenne:
Il m'aimait: il m'appelle; et déja je le voi
Du séjour des héros s'avancer jusqu'à moi!
Qu'on ne me plaigne point! tout finit: Dieu me reste;

Et puisqu'un prêtre saint à mon heure funeste
Ne peut de mes erreurs recevoir l'humble aveu,
Je les confesse à vous, je les confesse à Dieu (47)!
C'en est fait, compagnons ; adieu, séchez vos larmes ;
Dites sur-tout au roi que Bayard sans alarmes,
Des biens que dans ce jour la mort vient lui ravir,
N'en regrette qu'un seul, l'honneur de le servir (48)!
Pleurant, poussant des cris, tous alors se retirent (49);
Jusqu'aux rangs ennemis leurs plaintes retentirent,
Et l'Espagnol apprend au bruit de leurs sanglots
Que le camp des Français a perdu son héros!

A ce bruit aussitôt s'est élancé Pescaire,
Du généreux Bayard, généreux adversaire;
Il accourt, il gémit, le presse entre ses bras,
Lui-même sous sa tente accompagne ses pas;
Là repose Bayard, et son ame immortelle
S'exhalera du moins dans un lieu digne d'elle.

Les guerriers espagnols, l'honorant de leurs pleurs,
Ont de leurs ennemis partagé les douleurs (50)!
L'un vante ses exploits; et l'autre sa franchise;

L'autre sa piété : c'était Naples conquise,
Bresse, Milan, Fornoue, et Ravenne, et Lodi (51) !
Tantôt ils racontaient que d'un bras plus hardi,
Presque seul, sans remparts, il défendit Mézière,
Et, seul, à Garillan brava l'armée entière.
Quel éclat, disaient-ils, eût ce noble guerrier !
Son roi le conjura de l'armer chevalier !
Comme ils parlaient ainsi, dans un morne silence
De vieux guerriers français une troupe s'avance ;
Leurs yeux tristes, baissés, de larmes sont couverts :
Pour racheter Bayard ils demandent des fers (52) ;
Et Pescaire, attendri, permet que leur courage
Au guerrier qui s'éteint rende un dernier hommage !
Bourbon arrive aussi : que je plains votre sort (53) !
Dit-il ; mais le héros : Ne plaignez pas ma mort,
Tout mon honneur me suit à mon heure suprême ;
Je meurs fidèle au roi ; gémissez sur vous-même !

Bayard, demeuré seul, prie et ferme les yeux,
Et Nemours qui l'attend le reçoit dans les cieux !

On répète avec soin ses dernières paroles ;

Tout l'admire et le plaint. Les lances espagnoles
Que dans ce même jour fit trembler son aspect,
Devant son lit de mort passent avec respect.
Bayard des anciens preux fut la gloire dernière [54],
On la vit dans sa tombe expirer tout entière!
L'Europe le pleura, la France prit le deuil [55];
Et lorsqu'au lieu natal on portait son cercueil,
Sur sa route à l'envi les peuples s'assemblèrent;
Les remparts des cités d'un crêpe se voilèrent;
L'airain gémit au loin; les tribunaux sans voix
Ont laissé reposer le saint glaive des lois;
Trois femmes ont paru, pâles, échevelées;
Leurs touchantes douleurs sourdement exhalées
Semblent mêler encore, en montant vers le ciel,
Je ne sais quoi de tendre à ce deuil solennel!
Toutes trois exaltaient son noble caractère;
L'une lui dut son fils, et l'autre son vieux père,
Et l'autre lui disait en cachant sa rougeur:
O Bayard! sois béni, tu sauvas la pudeur!
Il est trop juste, hélas! que ton pays t'honore,
Bayard! Un roi vaillant te loua mieux encore,
Lorsqu'aux champs de Pavie on le fit prisonnier [56].

Pourquoi t'ai-je perdu, noble et grand chevalier?
Dit ton monarque en pleurs! O perte trop sensible!
O Bayard! toi vivant! je restais invincible!

Ainsi par un grand roi ce grand homme honoré,
D'âge en âge, à la France a paru plus sacré;
Comme le plus vaillant, trois siècles l'applaudirent;
Par-tout à son seul nom les ames s'agrandirent:
Puisse un siècle aussi beau renaître à nos regards,
Et le trône affermi retrouver des Bayards!

LE DÉVOUEMENT

DES MÉDECINS FRANÇAIS

ET DES SOEURS DE SAINT-CAMILLE.

France, terre féconde en généreux courages,
Tes rois, tes citoyens, tes guerriers, et tes sages,
S'offrent de siécle en siécle à l'univers surpris;
D'une gloire sans tache ils disputent le prix.
Mais les premiers d'entre eux sont les mortels sublimes,
Qui, de l'humanité volontaires victimes,
De tendresse pour elle ont des trésors ouverts.

Humble dans les succès, radieux dans les fers,
Modéle des chrétiens, et des princes modéle,
Louis, qu'une foi vive embrase d'un saint zéle,
Sur les rives du Nil est salué vainqueur:

Tout-à-coup la fortune a trahi son grand cœur.
Ses sujets, moissonnés par le fer des batailles,
Sous ses yeux paternels restent sans funérailles (57);
En vain pour son armée il implore un tombeau;
Ce mal contagieux, cet horrible fléau,
Qui glace de terreur les vertus de la terre,
Abandonne à la mort les débris de la guerre.
Mais le héros du ciel, dans le public effroi,
Se souvient qu'il est homme, et sur-tout qu'il est roi.
Devant le Sarrasin qui l'admire et l'outrage,
Il parcourt, il bénit la scène du carnage,
Et vole ensevelir ses valeureux soldats
Que guidait l'oriflamme au milieu des combats.

Ombre d'un grand monarque, ombre auguste et chérie,
Du séjour des heureux regarde ta patrie!
Fidèle à tes vertus, et brillant de valeur,
Ton peuple a conservé le culte du malheur.
Vois Belzunce ravir aux fureurs de la peste (58)
D'une vaste cité le déplorable reste;
A l'un rendre la vie, à l'autre ouvrir les cieux.
D'une palme si pure émule ambitieux,

Vois le sage Rotrou, l'ami du grand Corneille (59),
Oublier le succès d'une noble merveille,
Et courir présenter, sans faste et sans effort,
Ses soins à la patrie et sa tête à la mort.
Ah! toujours les Français sont ta fidèle image ;
La grandeur du péril agrandit leur courage :
Mourir en citoyens, expirer en soldats,
Arracher tout un peuple à l'horreur du trépas,
Ta vertu leur a fait ces hautes destinées !

Un long cri de douleur descend des Pyrénées.
Fléau du Nouveau-Monde, un mal contagieux,
Sur les ailes des vents porté sous d'autres cieux,
Et sorti tout-à-coup de sa prison flottante,
Au milieu de l'Espagne héroïque et tremblante,
De ses noires vapeurs empoisonne les airs (60).
Dans Barcelonne en deuil les temples sont déserts :
Sa voix et ses regards se tournent vers la France,
Vers ce pays d'honneur, de gloire, et d'espérance.

Où courez-vous, Bally, François, et Pariset?
Où vas-tu sur leurs pas, intrépide Mazet?

Conserve tes secours à ta mère éplorée;
Pour un fils vertueux une mère est sacrée.
Quand Belzunce et Rotrou bravaient le noir fléau,
L'un secouroit sa ville et l'autre son troupeau.
Loin du pays natal, si la mort vous moissonne;
Demeurez... Vains discours!... ils ont vu Barcelonne;
Et sur le seuil fatal qu'assiége le trépas,
Des cadavres debout tendent vers eux les bras.

Quel spectacle, grands dieux! La ville dépeuplée
Présente à leurs regards un vaste mausolée!
Aux vaisseaux voyageurs on a fermé les ports;
L'airain n'a plus de voix pour gémir sur les morts.
On voit de tous côtés, sans pompe et solitaires,
S'avancer lentement, et les chars funéraires,
Et les saints confesseurs, qui, d'un zéle pieux,
Assurent aux mourants les promesses des cieux.
Cependant des cercueils, mesurés pour tout âge,
Poursuivent les vivants d'un funeste présage:
Hâves, pâles, défaits, de malheureux vieillards
Sur le lit sans espoir fixent des yeux hagards;
Il semble à leur terreur que du fond des ténèbres

S'élèvent les accents de leurs hymnes funèbres.
Un groupe d'enfants nus que nourrit un pain noir (61),
Écoutent sans entendre et regardent sans voir.
Leurs parents ne sont plus, peut-être ils vont les suivre:
Ah! pour les orphelins, est-ce un bonheur de vivre?
De fatigue accablé, sur une bière assis,
Un saint prêtre dormait: « Sauve, sauve mon fils,
Il demande son Dieu, s'écriait une mère;
Hélas! me rendra-t-il l'appui de ma misère! »
L'homme sacré la suit.... Mazet, tu les entends.
Et dans un lieu d'horreur avec eux tu descends.
Une mère qui prie, une mère en alarmes,
Qui sur un fils mourant laisse tomber des larmes!
Tu tressailles, Mazet! ô jeune infortuné,
A ne plus voir la tienne es-tu donc condamné?
Mais je parle, et Tortose a péri tout entière (62)!
Le mal étend au loin sa fureur meurtrière.
Quelle est donc sa nature et d'où vient son pouvoir?
Mystère impénétrable, il résiste au savoir,
Et semblable et divers il confond la prudence.
L'un tout-à-coup soumis à la noire influence,
Meurt d'un feu dévorant par la fièvre allumé;

L'autre glacé, muet, livide, inanimé,
N'offre à l'œil effrayé ni la mort ni la vie;
Mais toujours du trépas la souffrance est suivie.
Nos héros toutefois, prodigues de leurs jours,
Volent où le danger implore des secours.
Près du lit de douleur ils devancent l'aurore,
Près du lit de douleur le soir les trouve encore.
Au chevet d'un vieillard, dans la nuit appelé,
Mazet court: le venin dans son sang a coulé.
Ses traits sont convulsifs et sa langue rebelle;
Il s'avance, il hésite, il pâlit et chancelle.
Il sent la mort rapide approcher de son cœur,
Et déja, presqu'éteint, son œil observateur,
Fixé sur le vieillard, à son heure suprême,
Suit les progrès d'un mal qui l'a frappé lui-même.
Bientôt il a vécu. Dans ses derniers moments,
Il impose silence aux vains gémissements.
Un seul penser lui rend la coupe trop amère:
On l'entend soupirer: « O ma mère! ma mère! »
Dors au tombeau lointain, victime du devoir;
Si dans un fils ta mère a perdu son espoir,
Un peuple tout entier console sa tendresse (63);

Un prince généreux adopte sa vieillesse (64);
Et du plus tendre fils l'héroïque vertu
Prêtera quelque force à son cœur abattu.

Ses nobles compagnons, témoins de son martyre,
Le soutiennent encore au moment qu'il expire.
Ils donnent en pleurant des regrets à son sort,
Et courent plus hardis lutter contre la mort.
Pariset, Pariset, la voilà sur sa tête!
Trop courageux Bally, je t'en conjure; arrête (65),
Et suspends tes travaux. Le mal envenimé
Fermente avec fureur dans ton sang enflammé.
O qui soulagera la triste Barcelonne?
François reste, François, qu'aucun péril n'étonne,
Les remplace tous trois, et seul dans la cité,
Rassure en leur absence un peuple épouvanté.

O pouvoir de l'exemple! un jeune et docte éléve (66)
A ces hautes vertus s'associe et s'éléve;
Tandis qu'un autre sage, ami de leur danger (67),
Se dévoue avec eux pour un peuple étranger!

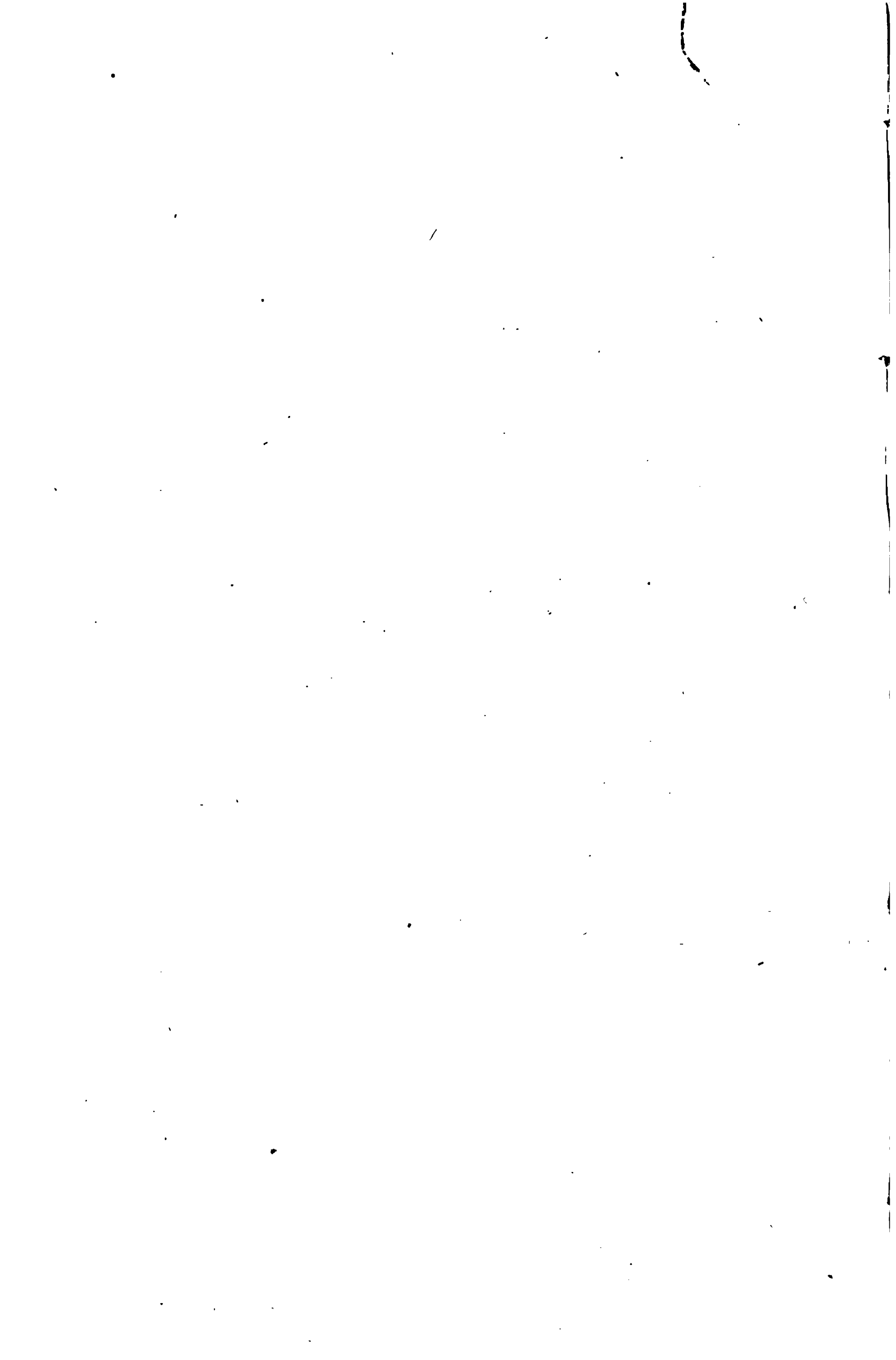
Eh quoi! tant de travaux, tant d'actions sublimes
N'ont pu fléchir la mort et fermer ses abymes!
Femmes, enfants, vieillards, pontifes des autels
Ont péri tour-à-tour; mais leurs restes mortels
Demandent sans espoir quelques honneurs suprêmes;
Par la crainte accablés, renfermés en eux-mêmes,
Les vivants ont perdu toute pitié des morts:
Le pauvre ne veut plus ensevelir les corps;
Il tremble d'acheter le pain de la journée,
En touchant leur dépouille au cercueil condamnée.
Ton exemple, ô saint roi, parle à des cœurs français,
Et les morts dans la tombe ont retrouvé la paix (68).

Tendre compassion, trésor des belles ames (69),
Tu changes en héros même de simples femmes.
Ton instinct adorable et du ciel émané,
Cherche, devine, entend, secourt l'infortuné.
Le séjour du malheur a pour toi des délices;
Le cachot le plus sombre a vu tes sacrifices.
Ainsi, dans le secret, deux anges de bonté,
Écoutant de leur cœur l'ardente charité,
Veuves des saints autels, veuves de leurs compagnes,

Ont traversé la France, ont gravi les montagnes.
Qui peut les effrayer? Sur leur sein est la croix;
Sous l'aile du Seigneur, conduites par sa voix,
La piété les porte aux murs de Barcelonne;
Là brille à leurs regards la céleste couronne.
Opposant la prière au poison dévorant,
Elles vont jour et nuit du malade expirant
Adoucir les douleurs, purifier la couche;
La parole de Dieu, si douce dans leur bouche,
Arrive plus touchante au cœur désespéré,
Qu'un pur rayon des cieux a soudain éclairé.

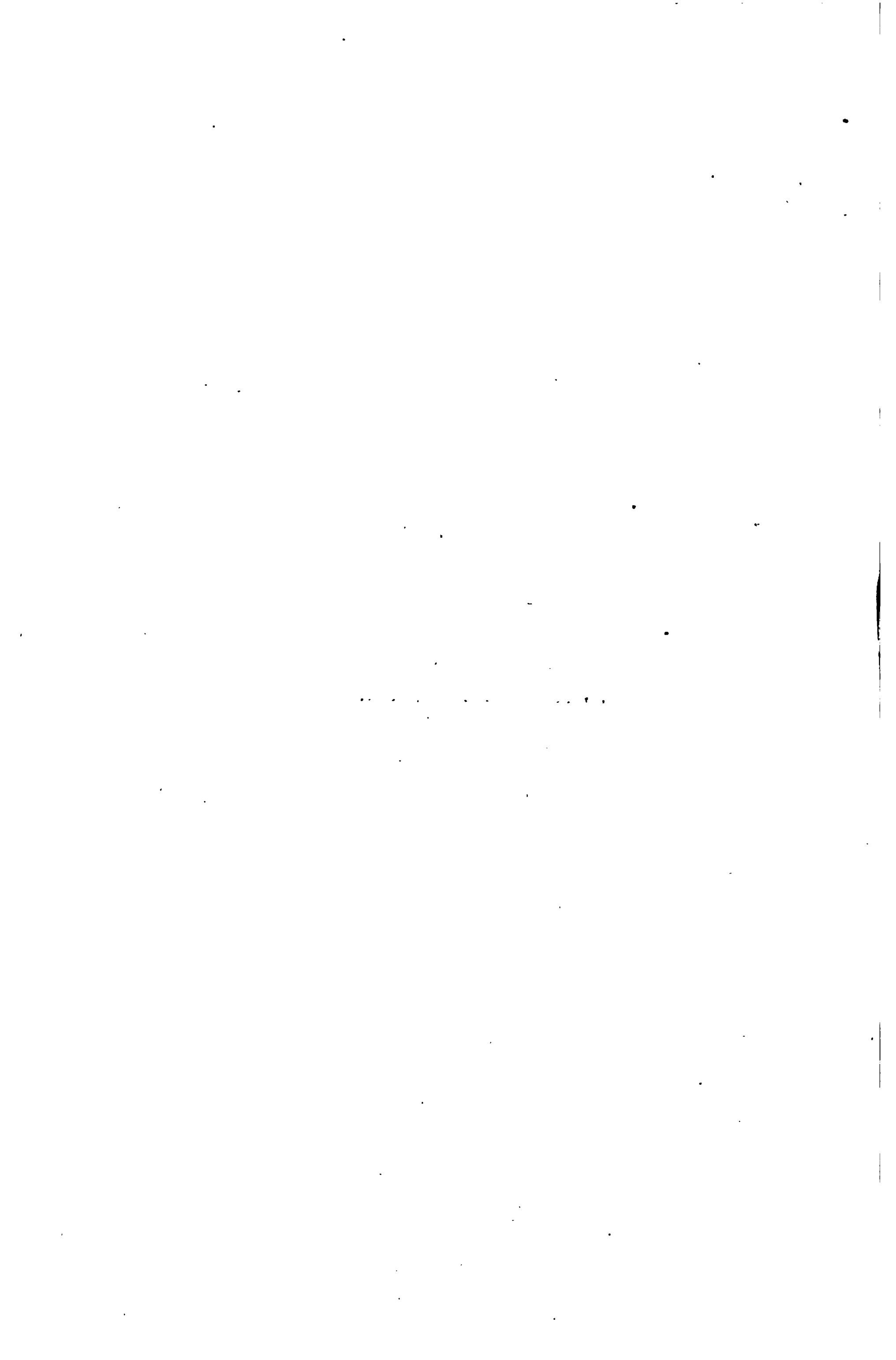
Est-ce le chaste encens des vierges de la terre
Qui du ciel irrité désarme la colère?
Elle s'apaise enfin : un air réparateur
Éloigne par degrés le fléau destructeur;
D'un art victorieux il reconnaît l'empire.
La terreur a cessé : Barcelonne respire.
De ses libérateurs, échappés au trépas,
Vers le pays natal elle conduit les pas;
Et sur le haut des monts qui séparent la France,

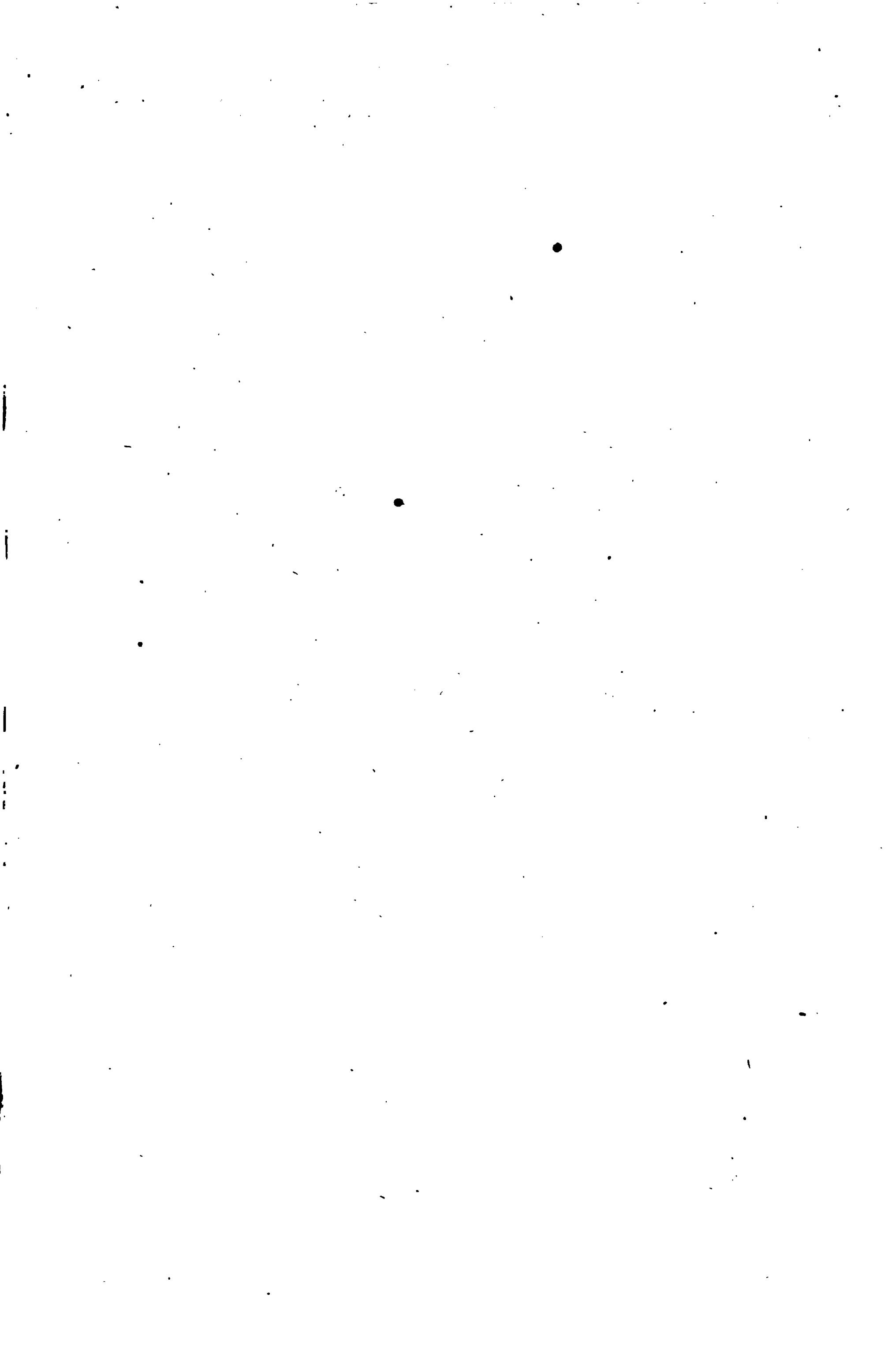
Des lieux où s'élevaient et Sagonte et Numance,
Deux peuples que rapproche un bienfait solennel,
Ont répété les mots d'un monarque immortel (70).



ODES.

LIVRE ONZIÈME.







Desenne inv. Lecomte sculp.

La fille d'Apollon toute au Dieu qui l'inspire
Prend le glaive et la lyre;
Et d'Argos par ses chants ranime la valeur.

(Délivrance d'Argos)

ODES.

LIVRE ONZIÈME.

LA DÉLIVRANCE D'ARGOS.

Une femme autrefois, émule de Tyrthée,
D'une héroïque ardeur comme lui transportée,
Vengea, la lyre en main, les citoyens d'Argos.
D'une jeune beauté leur salut fut l'ouvrage;
Et son noble courage
S'égala dans la Gréce à celui des héros.

Un bruit d'armes s'entend; des légions guerrières
De la faible Mycène ont rompu les barrières.
L'Inachus s'est troublé; le sang rougit ses eaux:
Déja des assaillants les progrès sont rapides;

16

Et les vieux Pélopides
Gémissent sourdement au fond de leurs tombeaux.

Toi qu'enorgueillissait ta haute destinée,
Ville d'Agamemnon, ô ville infortunée!
Tes pâles combattants ont fui de toutes parts;
L'ombre du roi des rois, dont tu gardes la cendre,
Ne peut plus te défendre,
Et tes dieux protecteurs vont quitter tes remparts.

C'est Sparte qui t'assiége; où sera ton asile?
Mais le ciel tout-à-coup suscitant Télésille,
Elle accourt, et gémit de honte et de douleur.
La fille d'Apollon, tout au dieu qui l'inspire
Prend le glaive et la lyre,
Et d'Argos, par ses chants, ranime la valeur.

« Eh quoi! de leurs aïeux oubliant la vaillance,
« Ces soldats effrayés abandonnent leur lance,
« Et leur indigne fuite a trompé tous nos vœux!
« Mes compagnes, venez, osez suivre ma trace,
« Revêtir la cuirasse,

« Et qu'un casque guerrier presse vos blonds cheveux.

« Vénus n'est pas toujours déesse par ses charmes;
« A Sparte elle est guerrière : on lui donna des armes :
« La compagne de Mars doit en suivre le sort.
« Sexe timide et fier que souvent l'homme outrage,
« Il te doit son courage;
« Ton bras est moins nerveux, mais ton cœur est plus fort.

« Aux drapeaux étrangers renvoyons l'épouvante;
« Du magnanime Hercule en vain Sparte se vante;
« Pélops de Jupiter est issu comme lui.
« Quand les Grecs d'Ilion préparaient la conquête,
« Nous marchions à leur tête,
« Et de Sparte elle-même Argos était l'appui.

« Argiens, que ma voix à l'honneur vous rappelle;
« Serrez, pressez les rangs; que le glaive étincelle;
« Que d'intrépides mains poussent les javelots.
« Mon luth ne dira plus que l'hymne de la guerre
« Jusqu'au jour où la terre
« Du sang des ennemis aura bu tous les flots.

16.

« Les Muses que je sers n'ont point un cœur barbare.
« Aux lieux où l'Inachus paisiblement s'égare,
« Je modulais des vers aussi doux que ses bords.
« Les maux de ma patrie ont soulevé mon ame;
« Et le dieu qui m'enflamme
« D'un courroux inconnu vient remplir mes accords.

« O poétiques monts, remparts de ma patrie!
« Fontaines! bois sacrés! chers à la rêverie;
« Douce Argos! loin de toi dois-je fuir pour jamais?
« Les dieux souffriront-ils qu'un vainqueur vous profane!
« Apollon et Diane,
« Armés de traits vengeurs, veillent sur vos sommets.

« Je le vois, ma prière est vers eux parvenue,
« Et leur arc redoutable a brillé dans la nue:
« Ils donnent le signal, ils marchent devant nous.
« Marchons, ne craignons plus les descendants d'Hercule:
« Déja Sparte recule,
« Et ses fils effrayés expirent sous nos coups.

« Non, jamais l'Eurotas ne me verra captive;

« Il ne m'entendra point, sur ma lyre plaintive,
« Réjouir ses échos du bruit de nos revers.
« Non; qu'aux champs de l'honneur Télésille succombe!
« Qu'on grave sur sa tombe:
« Elle aima mieux la mort que l'opprobre des fers. »

C'est ainsi que chantait la prêtresse inspirée.
Elle triomphe; Argos est bientôt délivrée.
Sa voix bénit des dieux le secours immortel.
Son sexe eut dans ce jour l'honneur de la victoire;
Et pour garder sa gloire
A Vénus triomphante on bâtit un autel.

A DIEU.

Créateur incréé, Roi des rois, guide austère,
Mais juste, mais clément, que désarment les pleurs,
Des trésors de ta grace enrichis ma misère,
Adoucis mes malheurs.

Rends-moi les purs élans de mon adolescence,
Alors que vierge sage, amante de ta loi,
Je ne cherchais, mon Dieu, que ta seule présence,
Et n'adorais que toi.

Sous ton aile, Seigneur, innocents et tranquilles,
Dans un repos sacré, s'écoulaient tous mes jours;
Les égards importuns, et les devoirs futiles,
N'en troublaient point le cours.

Rêver, prier, aimer, tel était mon partage.

Et quelquefois aussi, dans les temps solennels,
De verdure et de fleurs, selon l'antique usage,
Je parais tes autels.

Le sein toujours brûlant d'une céleste flamme,
Soumise à tes décrets, je ne redoutais rien;
Quels revers, quels dangers peuvent abattre une ame
Forte de ton soutien?

Les succès du méchant, les triomphes du crime,
Étonnaient mon esprit, sans altérer ma foi;
Je contemplais les cieux ouverts à la victime,
Je perdais tout effroi.

Souvent même d'Agnès l'héroïque courage (71),
M'animait tout-à-coup d'un sublime transport;
Pour confesser ton nom à la fleur de son âge
Elle affronte la mort.

Les juges, attendris par sa beauté touchante,
Imploraient pour l'absoudre un simple désaveu;

Inflexible à l'aspect de la fournaise ardente,
Elle proclame Dieu.

Tandis qu'un peuple entier, témoin de son martyre,
Pleurait, le front empreint d'un espoir immortel,
Agnès voyait déja les anges lui sourire,
Et la porter au ciel.

O mort! qui lui donnas la véritable vie,
Avant qu'elle eût rêvé les terrestres amours,
Que n'ai-je, chaste encor, pour ta palme chérie,
Échangé mes beaux jours.

Par un vague desir, vers le monde entraînée,
Ivre d'un fol encens, je connus un vainqueur;
Au Souverain des cieux et de ma destinée,
Il disputa mon cœur.

Ce cœur religieux, et timide, et sensible,
Dans ses vœux combattu, brisa, reprit ses fers.
Hélas! dans cette lutte inégale et terrible
Succombent les plus fiers.

Combien je regrettai ma pieuse indolence!
A la reconquérir, je travaillai trop tard;
Mes efforts expiraient contre une longue absence,
Ou contre un doux regard.

Un invincible feu circulait dans mes veines;
Il troubla ma raison, il égara mes sens;
Et je n'osai, vers toi, confuse de mes peines,
Élever mes accents.

Je me sentais mourir, par l'ennui consumée;
Un fantôme brillant s'offrit à mes regards;
Il flatta ma tristesse, et de la renommée
J'embrassai les hasards.

Quelques essais heureux me promirent la gloire;
Mais volage elle échappe au cœur enorgueilli:
J'ai vu de beaux talents offerts à la mémoire,
Et tombés dans l'oubli.

L'amitié me fixa; vive, fidèle, tendre,
Elle a fait ma vertu dans les adversités;

Mais les hommes formés de poussière et de cendre
Sont d'un souffle emportés.

S'appuyer sur leurs jours c'est bâtir sur le sable;
Le trépas m'a ravi plus d'un noble mortel.
Amitié, gloire, amour, ici-bas rien n'est stable,
Dieu seul est éternel.

CLOTILDE.

Dieu seul doit faire notre espoir.
J. B. R. Livre Ier, ode 14.

Sous les yeux du tyran qui massacra son père,
Contrainte de traîner sa royale misère
Et de voir la couronne au front de l'assassin,
Clotilde, jour et nuit dans sa douleur profonde,
Au rédempteur du monde
Offrait son deuil précoce et livrait son destin.

A l'autel domestique, où souvent ramenée,
Aux pieds de l'Homme-Dieu la vierge est prosternée,
Tout-à-coup elle entend : « Pieuse en tes revers
« Ne laisse point, Clotilde, abattre ta constance,
« Et du Dieu de clémence
« Les trésors éternels pour toi seront ouverts.

« Vois la Gaule arrachée aux légions romaines
« D'un monarque idolâtre agrandir les domaines;
« Sous le joug des faux dieux vois gémir ses enfants.
« Vierge pure et sans tache, au sein de l'hérésie
« Le Seigneur t'a choisie,
« Va porter aux Germains ses dogmes triomphants.

« Aux mondaines grandeurs humblement résignée,
« Accepte sans orgueil le superbe hyménée
« Qui doit unir ton sort au sort du grand Clovis.
« Vainement Gondebaut de ruses t'environne;
« Dieu lui-même l'ordonne,
« Cours semer chez les Francs le germe heureux des lis. »

Ces mots que prononçait une voix prophétique
Ont retenti trois fois sous le sacré portique;
Une flamme éclatante a couronné l'autel :
Du Tout-Puissant Clotilde a senti la présence;
Et des pleurs d'espérance
Inondent ses beaux yeux élevés vers le ciel.

Bientôt du fier Sicambre un messager fidèle,

Franchissant les palais, s'introduit auprès d'elle.
Chrétien, il peint les maux des chrétiens asservis;
Et devant Gondebaut que l'effroi détermine
La vierge alors s'incline,
Et reçoit la promesse et l'anneau de Clovis.

Sur les rives de l'Aisne, une foule empressée
Accueille avec transport l'auguste fiancée.
Clovis, brillant d'espoir et beau de ses exploits,
Comme un vengeur armé par une main divine,
Se montre à l'orpheline
Qui s'applaudit tout bas d'avoir fixé son choix.

Le roi fait préparer la pompe nuptiale;
Et de Clotilde alors la pâleur virginale
Trouble l'altier Sicambre; il pâlit à son tour:
Mais de tant de grandeurs l'épouse environnée,
A la croix enchaînée,
Ne brûle dans l'hymen que du céleste amour.

L'ange mystérieux qui préside à sa vie
A de nouveaux efforts en secret la convie:

Elle dit au héros : « Par tes faits immortels,
« Et par le chaste feu dont je suis animée,
« Jure à ta bien-aimée
« De quitter des faux dieux les coupables autels. »

Dans leurs longs entretiens attentive à lui plaire,
C'est en charmant Clovis que la reine l'éclaire.
Prêt à fuir des païens l'autel fallacieux,
Il cherche, il veut saisir la vérité suprême,
Et l'épouse qui l'aime
Appelle à son secours un prodige des cieux.

Ta piété, que semble accroître les obstacles,
A son aide, Clotilde, invoquait les miracles
Pour subjuguer un cœur dans ses vœux indécis.
Aux champs de Tolbiac a triomphé ton zèle;
Le Seigneur s'y révèle,
Il parle hautement à l'incertain Clovis.

Parmi les fiers guerriers qui soutiennent ses armes
L'Allemand a semé la mort et les alarmes.
Clovis près de périr éprouve un vague effroi :

« Dieu, seul Dieu, dont Clotilde aime à vanter la gloire,
« Donne-moi la victoire,
« Je ne servirai plus un autre dieu que toi. »

Il dit : dans la mêlée, aussi prompt que terrible,
Il s'élance, tout cède à son bras invincible ;
L'ennemi terrassé périt en furieux.
Le vrai Dieu du héros touche enfin la grande ame,
Et Clovis le proclame
En courbant sous la croix son front victorieux.

Reims aux coteaux fleuris, des Francs antique fille,
Possède dans ses murs la royale famille :
Son prélat vertueux ne maudit point l'erreur;
Il dévoile à Clovis l'attrait d'un Dieu suprême;
L'eau sainte du baptême
De tout levain impur a dégagé son cœur.

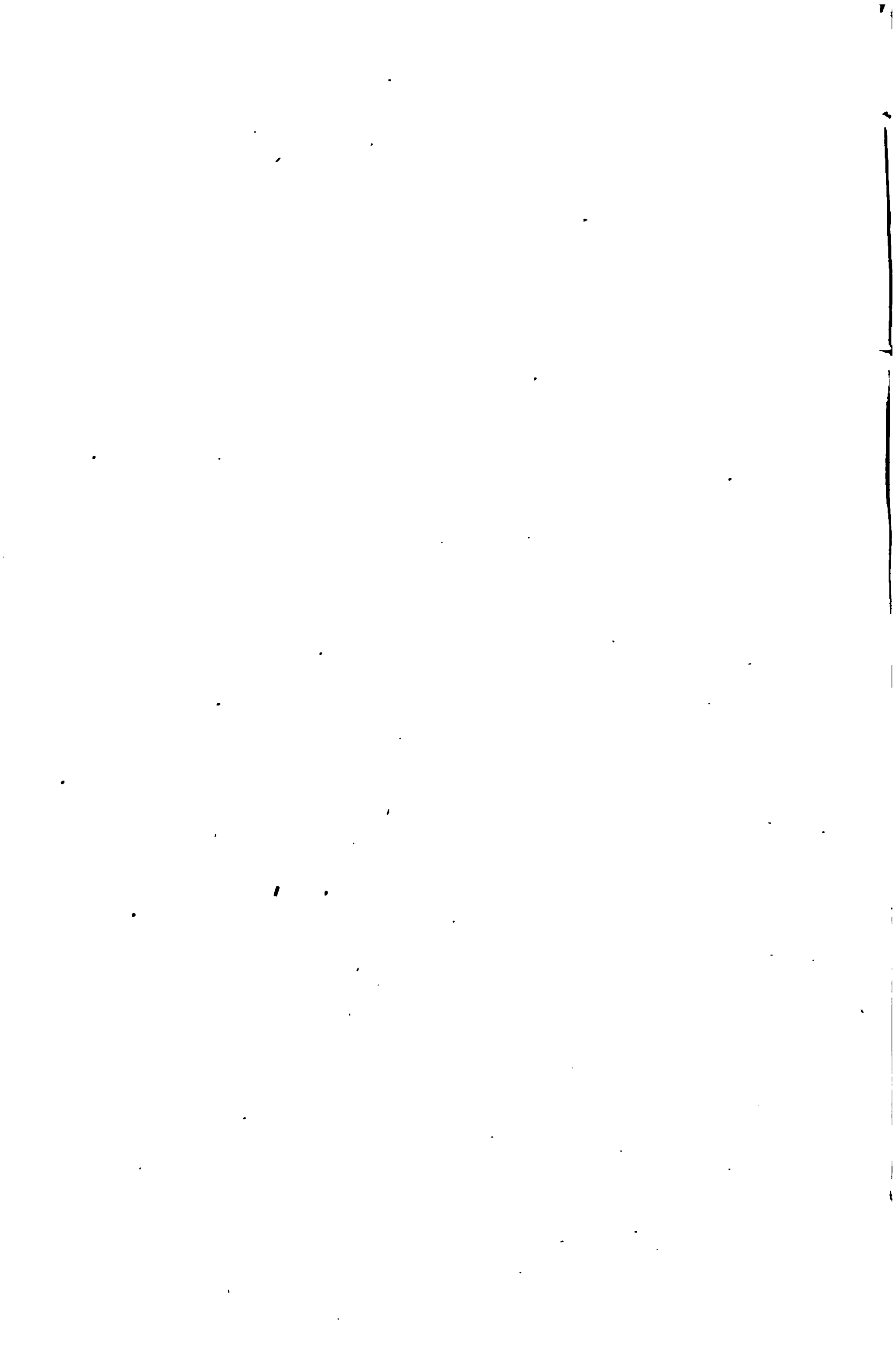
A ses côtés la reine et prie et le surveille.
O mystère sublime! ô sublime merveille!
Saluez la colombe au plumage immortel;
Elle arrive, elle apporte un trésor ineffable;

Et l'huile intarissable
Empreint au front du roi le sceau de l'Éternel.

Qui l'aurait dit alors, qu'après ces longs orages,
Dont le choc ébranla les plus fermes courages,
Le vieux temple de Reims dans ses sacrés parvis,
Quinze siécles passés, verrait un roi de France,
Inclinant sa puissance,
Chercher à ses autels les traces de Clovis !

ÉLÉGIES.

LIVRE DOUZIÈME.



ÉLÉGIES.

LIVRE DOUZIÈME.

LE RETOUR.

A M. LAYA.

Tendre parent, fidèle ami,
A qui ma naissance fut chère,
Vous dont j'aime sur-tout le noble caractère,
Que pour frère j'aurais choisi
Si l'on se choisissait un frère,
Combien je les bénis ces fortunés moments
Où mon cœur, dégagé des peines de l'absence,
Renaît auprès de vous à ces doux sentiments,
Charme et premier bonheur de mon adolescence!
Ah! plus d'un touchant souvenir

Me rattache à ces temps d'orgueil et d'espérance,
Qui sont passés, hélas! pour ne plus revenir,
Mais qu'un instant du moins me rend votre présence!
Que je les ai souvent regrettés ces beaux jours
Où, de songes divins sans relâche occupée,
Heureuse par mon cœur, quoique par lui trompée,
D'un magique avenir m'environnant toujours,
Je veillais pour la gloire, et rêvais aux amours!
Vous approuviez mes goûts, vous flattiez ma chimère,
Et, souriant à mes travaux,
Vous me guidiez dans la carrière
Où, traçant des chemins nouveaux,
Vous aviez, jeune encore, atteint de vieux rivaux.
Vos succès doublaient mon ivresse;
Je brûlais de les partager:
L'illusion enchanteresse
M'en montrait le plaisir, m'en cachait le danger.
J'ignorais alors qu'une femme,
Payant toujours trop cher la palme d'un écrit,
Pour jouir en repos des vertus de son ame,
Au sévère public, écho léger du blâme,
Ainsi que ses appas dût voiler son esprit;

J'ignorais qu'au Parnasse une douce victoire
Nous donne moins d'éclat encor que de travers;
J'ignorais que vos cœurs, inconséquents et fiers,
Même en nous adorant, haïssent notre gloire,
Et que l'action la plus noire
Nous fait moins d'ennemis que quelques jolis vers.
Je savais de Sapho la déplorable histoire :
Mais en plaignant sa flamme on célébrait son nom·
Mais, sans avoir comme elle à rougir d'un Phaon,
Deshoulières s'ouvrit le temple de Mémoire :
La modeste et tendre Verdier (72),
Héritière de leur génie,
En formant des accords aussi purs que sa vie,
Se parait d'un chaste laurier.
Quand j'entendais vanter sa docte hardiesse,
Mon front se couvrait de rougeur,
Mon sein ému battait avec plus de vitesse;
J'osais secrètement espérer son bonheur.
Trop cher et vain espoir ! L'horizon politique
Déja commence à se voiler:
L'ouragan gronde au loin; bientôt va s'écrouler
Jusqu'en ses fondements la monarchie antique:

Le délire est aux lieux où n'est pas la stupeur;
Tout poëte se tait, ou devient orateur.
L'airain a retenti; par-tout on prend les armes:
La beauté fait parler ses timides alarmes;
Son accent n'est point écouté:
On n'entend que les mots patrie et liberté.
Les nombreux Solons de la France,
Fondant leur régne affreux sur l'immoralité,
Au nom de la raison et de l'humanité
En lois érigeaient la licence.
Ils ont dans leur noire vengeance
Accusé l'amitié, brisé les nœuds du sang:
L'amour est sans pudeur et l'hymen sans garant;
De ses enfants l'époux répudiant la mère
Obtient le droit déshonorant
De proclamer son adultère.
Mais, ô rage inconnue encore à l'univers!
Ce sénat, que le monde en frémissant contemple,
Ce monstrueux sénat vomi par les enfers,
D'un immortel forfait ose donner l'exemple,
Et Dieu même, qu'il brave, est chassé de son temple.
Au sein de ces horreurs, dont les sanglants récits

De nos derniers neveux glaceront les esprits,
Votre voix éloquente et sage,
De votre ame empruntant son dangereux courage,
Essayait de porter au fond de chaque cœur
Ce salutaire effroi qui tient lieu de valeur;
Vos vers en l'illustrant exposaient votre vie (73).
Moi j'étais mère, épouse, amie;
Dans ceux que j'adorais souffrant mille douleurs,
Je n'avais plus de voix; je n'avais que des pleurs!
Le ciel semble touché des cris de l'innocence;
Sur leurs propres auteurs il rejette nos maux:
Il épuise sur nos bourreaux
Tous les trésors de sa vengeance.
Fugitive lueur! repos fallacieux!
Les remords d'une terre à son prince infidèle
N'ont point encor vaincu les cieux;
Deux fois de sa vapeur mortelle
Un sombre fanatisme infectant les esprits
Arma de nouveau les partis;
Deux fois au fort de leur querelle
J'eus à regretter des proscrits.
Enfin brille à nos yeux le Consulat auguste:

Sous l'abri protecteur d'un pouvoir ferme et juste
S'éléve et refleurit l'olivier de la paix;
On danse, on rit, on chante, on redevient Français;
Les Muses sortent des retraites
Où, pâles, tremblantes, muettes,
Naguère elles ont fui loin du bruit meurtrier:
Contre l'étranger seul marche alors le guerrier;
Le luth soupire où sonna la trompette:
L'orateur détrôné rend le sceptre au poëte.
De leurs nobles périls libres, et réunis,
Une fois sans trembler j'embrasse mes amis:
Au milieu de la joie où leur ame est livrée,
Plus qu'eux de leurs transports je me sens enivrée.
J'en crois jouir long-temps; je crois sous leurs regards
Conquérir ce bonheur que m'ont promis les arts,
Bonheur dont la soif me dévore;
Il s'offre encore à moi pour m'échapper encore.
A peine je célèbre un fortuné retour,
Que je dois au départ soumettre ma constance;
Sous d'autres cieux, privé de la clarté du jour,
Mon époux malheureux réclame ma présence,
Ma présence son seul appui!

J'y vole; de ses maux plus souffrante que lui,
Je l'aide en son travail, à ses besoins je veille;
Quand son œil dans le mien ne peut voir ma douleur,
Tremblante que ma voix, organe de mon cœur,
    Ne la révèle à son oreille,
    Je m'arme d'un rire trompeur.
Alors que les beaux jours nous rendent la verdure,
Nous rendent des ruisseaux le cristal argenté,
Des vieux bois rajeunis l'ombre et la majesté,
    Des fleurs l'agréable peinture,
En voyant cet époux, assis à mes côtés,
    Ne plus jouir de ces beautés,
    Je n'ose admirer la nature.
Hélas! auprès de lui je crains également
D'éprouver un plaisir, d'éprouver un tourment.
    Tandis qu'ainsi se perd ma vie,
    Le croirait-on! la calomnie
S'acharne sur mes pas, me lance tous ses traits;
Elle me fait parler quand je pleure et me tais:
Toujours le nom d'auteur m'expose à la satire;
Tel ne me connaît pas qui se plaît à me nuire,
Et de l'art que j'aimai je n'ai que le malheur.

Mais enfin je vous vois en recueillir l'honneur;
Près du cher compagnon des jeux de mon enfance
Je respire, j'aime, je pense:
Dans votre cœur ému j'épanche encor mon cœur;
Votre aimable gaîté dissipe ma tristesse.
Je ne puis plus croire au bonheur;
Mais en songeant à vous je dis avec ivresse:
L'amitié n'est point une erreur.

A MA MÈRE.

Jamais, ô ma première amie!
Jamais je ne pourrai les quitter pour toujours
Ces lieux où je te dus la vie,
Où je te dus mes plus beaux jours!
En vain une rive étrangère
Du séjour de l'Éden à mes yeux enchantés
Sans cesse déploîrait les célestes beautés;
Je n'en pourrais long-temps jouir loin de ma mère:
Je ne trouve l'Éden qu'à ses chastes côtés;
Là seulement, là s'ouvre à de pures délices
Ce cœur qui dans le sien se plaît à s'épancher,
Ce cœur dont elle eut les prémices,
Et dont même la mort ne saurait l'arracher.
Que le sort, envers moi prodigue d'injustices,
M'ôte jusqu'à l'espoir de vaincre ses rigueurs,
S'il me faut sans ma mère, esclave des grandeurs,

De la fortune au loin enchaîner les caprices !
Des chagrins qui de près suivent l'adversité
J'ai bien profondément éprouvé la souffrance ;
Mais le retour flatteur de ma douce opulence,
S'il m'enlevait à toi, serait trop acheté.
Comment te le ferais-je entendre,
Sans périr de douleur sur ton sein maternel,
L'adieu tout à-la-fois si cruel et si tendre,
L'adieu que je saurais devoir être éternel!
Eh ! que m'importent les richesses?
Quel bien à ton amour se pourrait égaler!
Quels plaisirs, quels honneurs me pourraient consoler
De l'absence de tes caresses!
Tu le sais, objet adoré,
Combien ta tendresse m'est chère!
Rien n'a pu me ravir à ton culte sacré;
Je n'aimai jamais rien comme j'aime ma mère.
Dans l'âge des illusions,
Mon esprit, amoureux d'une illustre chimère,
Du Pinde idolâtra les doctes fictions;
Mais si la gloire sut me plaire,
Si j'osai, me livrant à l'espoir le plus doux,

Embrasser des beaux-arts la douteuse carrière,
Ta fille, plus tendre que fière,
Ne voulait qu'apporter leur palme à tes genoux.
Alors qu'un fils à sa naissance
Vint m'offrir un nouveau bonheur,
Alors je connus mieux tous tes droits sur mon cœur.
Que de fois dans le cours de sa première enfance,
Lorsque ses faibles bras à mon cou suspendus,
Que ses faibles soupirs, dans ses sanglots perdus,
De mes secours constants imploraient l'assistance,
Je me suis écriée avec reconnaissance :
Ces soins, ma mère aussi me les a tous rendus !
Malheur à ce mortel qui dans sa folle envie,
Brisant le tendre sein dont il reçut la vie,
Plein de projets ambitieux,
Loin du foyer de ses aïeux
Va se créer une patrie !
Que, désavoué par les dieux,
Il éprouve par-tout le sort inexorable !
Ta fille de ces torts ne sera point coupable,
Ma mère ; l'indigence en vain pèse sur moi,

Tu m'as consacré ta jeunesse;
Je veux embellir ta vieillesse,
Et vivre et mourir près de toi!

L'AMITIÉ.

A MADAME LA BARONNE DE FRÉVILLE.

Non, ce n'est pas le seul amour
Qui, soudain s'emparant d'une ame,
Par un mot, un regard, l'enchaîne sans retour;
Il est une amitié dont la céleste flamme,
Pour nous pénétrer fortement,
N'a, comme l'autre amour, besoin que d'un moment.
A peine je vous avais vue,
Que déja votre image occupait tout mon cœur;
Je vous avais à peine une fois entendue,
Que votre organe séducteur
Retentissait toujours à mon oreille émue.
Adéle, peignez-vous mon doux ravissement,
Quand je sus que mon nom était aussi le vôtre!
Ce rapport fut pour moi comme un pressentiment

Du nœud qui nous devait attacher l'une à l'autre.
Ce premier entretien touchant,
Où de vos tendres maux se révéla l'histoire,
Ne sortant plus de ma mémoire,
Pour vous a loin de vous décidé mon penchant.
Combien, durant le cours de mes nuits solitaires,
Quand du sommeil en vain j'implorais les faveurs,
Pour m'attendrir sur vos douleurs,
J'oubliai mes longues misères !
Seule, sans le savoir, vous aviez tous mes vœux.
Ah ! si par un instinct heureux
Je vous aimai sans vous connaître,
Quel sentiment profond dans mon cœur devait naître
Alors que j'ai joui, vous voyant de plus près,
De cet esprit, naïve et modeste parure
Dont vous ornez sans art les dons de la nature !
Belle de vos talents, ce premier des attraits,
Vous me représentez Minerve, Terpsichore;
Nulle que vous jamais encore
Ne sut lire, parler, écrire tour-à-tour
Avec moins de travail, et pourtant plus de grace,
Les langues de Milton, de Caldéron, du Tasse,

Et celle que Racine a conquise à l'amour;
Nulle encor comme vous n'a sous sa main brillante
Trouvé le tendre accord qui va chercher le cœur,
Sous sa plume le mot qui touche une ame aimante,
Ni sous son pinceau créateur
Enrichi la toile savante
D'un site où l'œil séduit entrevoit le bonheur.
Mais, ô tant douce enchanteresse!
Ce qui vous rend sur-tout sans égale à mes yeux
C'est cet abandon précieux,
Cette exquise délicatesse
Dont s'embellit votre amitié.
Celle que je vous porte est presque de l'ivresse:
Oui, depuis qu'à mon cœur votre cœur est lié,
Je suis bien plus vous que moi-même;
Mes goûts, mes sentiments vous sont subordonnés:
Je condamne d'abord ce que vous condamnez;
Ce qui vous plaît, d'abord je l'aime:
De mes malheurs passés le cruel souvenir,
Les nouveaux où je suis en proie,
Ceux que m'apprête encor l'incertain avenir,
Rien ne peut près de vous troubler ma pure joie,

Me coûter de pleurs que vos pleurs.
Un charme impérieux à vos côtés m'enchaîne;
J'y goûte chaque jour des plaisirs plus flatteurs:
Vous quitter est toute ma peine.
Suis-je seule, je rêve à vous;
Suis-je au milieu du monde, où me suit votre image,
Votre nom, si cher et si doux,
Vient animer ma voix, qui vous cherche un suffrage.
Je voudrais en tribut à vos pieds apporter
De l'univers épris le respect et l'hommage.
L'homme dont la tendresse aurait pu vous flatter,
S'il prodiguait pour vous son amour et sa vie,
Je l'aimerais à la folie;
Mais, je vous l'avoûrai, je croi
Que la femme après vous de moi la plus chérie,
Si vous la préfériez à moi,
Serait un peu moins mon amie.

CONSOLATIONS

A UNE LAIDE.

Pourquoi regretter de vains charmes?
Pourquoi du matin jusqu'au soir
Lever languissamment vos yeux chargés de larmes
Sur un trop fidéle miroir?
L'absence des attraits que vient nous ravir l'âge
Ne doit pas nous causer une vive douleur:
La beauté n'est souvent qu'un funeste avantage;
Son prestige trompeur, fatal à la plus sage,
Semblable au vif éclat que prête la faveur,
Donne des envieux sans donner le bonheur.
Une belle, il est vrai, marchant en souveraine,
Par-tout traîne à sa suite un peuple adorateur;
Mais de ceux qui portent sa chaîne
A-t-elle captivé le cœur,

La folle vanité qu'on attache à lui plaire
Revêt du nom d'amour un desir éphémère.
Comme de faux amis, il est de faux amants :
Les belles non moins que les grands,
Dupes de leurs nombreux esclaves,
Ne doivent quelquefois des soins trop séducteurs
Qu'au besoin orgueilleux de briser des entraves
Ou de publier des faveurs.
On les aime pour soi beaucoup plus que pour elles ;
Elles ne font point d'heureux
Sans faire des infidèles.
Mais, avec moins d'appas, objet de moins de vœux,
Une femme jamais ne voit la jalousie
Troubler l'heureux asile où se cache sa vie ;
Exempte, ainsi que l'indigent,
Des piéges de la flatterie,
Elle peut s'embellir d'un sourire obligeant
Sans éveiller la calomnie :
Sa petite cour
N'est jamais grossie
D'amants sans amour ;
Les cent voix de la Renommée

Ne se fatiguent point à redire en tous lieux
L'agréable danger que font courir ses yeux,
Le nom du cher ingrat qui l'a trop enflammée.
Forme-t-elle de tendres nœuds,
Du modeste vainqueur dont son ame est charmée
Le bonheur est mystérieux.
Moins souvent que la belle elle se voit aimée:
Mais quand on l'aime on l'aime mieux.
Rendez donc grace à la nature,
Qui, prodigue pour vous de ses dons les plus chers,
En ne vous refusant que ceux de la figure
Vous sauva de chagrins amers.
Sans trouble, sans dépit, laissez jouir la belle
De l'hommage inconstant de mille amants divers:
Le temps les verra tous se jouer de ses fers;
Vous n'aurez qu'un amant, mais il sera fidèle.

ELLE.

Comme l'astre amoureux dont la douce clarté
Dissipe au matin les ténèbres,
De même sa douce gaîté
Dégageait mon esprit de ses pensers funèbres.
Les maux que j'ai soufferts, ceux que j'ai vu souffrir,
Et qui plus que les miens glacèrent mon courage,
Alors qu'à mes regards elle venait s'offrir,
Ne me poursuivaient plus de leur cruelle image;
Elle avait dans la voix, dans les yeux, dans le cœur,
Dans son souris, dans son silence,
Un charme tout-puissant pour tromper ma douleur.
Près d'elle jamais le malheur
Ne m'apparut sans l'espérance.
Souvent, tandis qu'à mon côté,
Livrée à des travaux aimables,
Elle créait de tendres fables,

Heureuse, j'oubliais la triste vérité.
Un souvenir d'amour me rendait au jeune âge,
Je croyais le revoir à la fleur de ses ans,
Près de moi, méditer un immortel ouvrage:
J'entendais encore ces chants
Qui de la Grèce antique ont redit les prodiges,
Ces chants dont les divins prestiges
Agrandissaient mon ame et captivaient mes sens.
Je repoussais de ma mémoire
Le temps où, trop ingrat à ma flamme, à sa gloire,
La seule ambition fixa tous ses desirs.
M'échappait-il quelques soupirs,
Ma jeune et caressante amie
Me disait: Oubliez tout ce qui n'est pas nous;
Notre amitié, c'est pour la vie!
Je vous aime à jamais, répondais-je; mais vous,
Nos austères liens ne pourront vous suffire;
Tôt ou tard de l'amour vous subirez l'empire.
Oh! je ris des amants et je brave l'amour.
Vous croyez échapper... Mais quand viendra le jour!...
Mais il ne viendra point, ma bouche vous le jure.
Vain serment! atteinte à son tour

De l'inévitable blessure,
Elle aima plus qu'une autre, hélas! et dans ses feux,
Inquiéte, jalouse, ardente,
Elle oublia bientôt le plus sacré des nœuds.
Je réclamai l'amie, elle n'est plus qu'amante.
J'ai perdu sa présence et ses chers entretiens:
Loin d'elle l'ennui m'environne;
Mes yeux versent des pleurs, mais je les lui pardonne:
Ses torts jadis peut-être auraient été les miens.

L'AUTOMNE.

A MON FILS.

Déja de sa fraîche corbeille
Flore ne verse plus les prémices touchants;
L'œillet et la rose vermeille
Cessent d'enorgueillir nos champs,
Et depuis long-temps mon oreille
De Philoméle absente appelle en vain les chants;
Déja de son dernier ombrage
Se dépouille le chêne aux rameaux étendus;
Ces bois voluptueux, asile de Vénus,
N'offrent plus qu'un morne feuillage
Qui porte la tristesse en mes sens abattus.
Console-toi, riche Cybéle,
Si tu vois tes charmes pâlir;
Au moins dans ta vie immortelle

Chaque année un printemps aime à te rajeunir:
Moi, sans regret verrai-je arriver mon automne,
Présage d'un hiver que ne suit nul printemps!
La mort sans pitié nous moissonne.
Ah! si quelque bonheur eût flatté mes beaux ans!
Les roses de mon premier âge
Ont sur mon front, hélas! brillé si peu d'instants!
Comme l'ormeau qui, loin du paternel bocage,
Fléchit sous les coups des autans,
Loin de ma famille adorée,
Aux coups de la fortune ainsi je fus livrée.
Dans la souffrance et le chagrin
J'ai passé la saison aux doux plaisirs prospère.
Disparaîtrai-je de la terre
Sans qu'un sourire du Destin
N'ait charmé ma longue misère!
Dieux! que dis-je? et pourquoi songer à mon malheur?
Mon fils, juste orgueil de ta mère,
N'es-tu pas à toi seul tous les biens pour mon cœur?
Viens, accours; ta présence a trompé ma douleur.
Oui, mon fils, oui, ma noble idole,
De mon été, qui fuit, ton printemps me console.

Eh ! comment du passé garder le souvenir,
Quand les mâles vertus de ton adolescence,
Et tes savants travaux, suivis avec constance,
Répondent de ton avenir !
Ah ! j'ai vécu vingt ans sous un ciel trop sévère :
Mais de tant de douleurs j'obtiens enfin le prix :
Les dieux m'ont accordé leur faveur la plus chère ;
Ils m'ont donné mon fils !

CHANSONS

ET

ROMANCES.

LIVRE TREIZIÈME.



CHANSONS

ET

ROMANCES.

LIVRE TREIZIÈME.

LE DIVORCE[74].

Au mépris de l'hymen sacré,
Dont rien ne dut rompre la chaîne,
Mon époux, tant idolâtré,
De mes bras s'arrache sans peine !
Ah ! si mon amour et mes soins,
Ingrat, ont cessé de te plaire,
Ton cœur te devrait dire au moins
Que de ton fils je suis la mère.

Hélas! je vais donc voir mon lit
Profané par une étrangère,
Et, veuve d'un époux qui vit,
Rester sans appui sur la terre!
L'époux qui dut m'enorgueillir,
Souillant des nœuds que je révère,
Ose me contraindre à rougir
Des titres d'épouse et de mère.

Vainement ton manque de foi
Par la loi devient légitime;
Plus délicate que la loi,
La nature t'en fait un crime.
Vois cet oiseau prompt à changer;
L'inconstance est son caractère;
Mais il cesse d'être léger
Quand sa compagne devient mère.

De ton épouse éloigne-toi,
Suis de tes feux la folle ivresse;
Tu restes maître de ma foi,
Peut-être, hélas! de ma tendresse.

Nos nœuds ne seront point trahis,
Bien qu'à d'autres je pourrais plaire:
Tu ravis un père à ton fils;
A ton fils je garde sa mère.

L'ABSENCE.

L'hiver ne flétrit plus nos champs;
Des dons de Flore ils s'enrichissent,
Et pour cacher d'heureux amants,
Les ombres des bois s'épaississent:
Mais c'est en vain que ce séjour
D'un nouvel éclat se décore;
Au cœur malheureux par l'amour
Le printemps peut-il plaire encore?

Ma main n'osera de long-temps
Vous mêler à ma chevelure,
Roses, qui le dernier printemps
Composiez toute ma parure!
Pour me prêter votre ornement
En vain vous vous hâtez d'éclore;

Quand on vit loin de son amant,
De fleurs se pare-t-on encore?

Berceaux, asiles du bonheur,
Où, dans un entretien paisible,
J'ai souvent joui de mon cœur
Auprès du cœur le plus sensible,
Votre ombre, attrait de ce séjour,
Double l'ennui qui me dévore;
Je ne puis vivre pour l'amour;
Pourquoi m'en parlez-vous encore?

L'INCERTITUDE.

Oui, l'aimable objet que j'adore
Pour toujours possède mon cœur;
Pourtant je ne sais pas encore
Si mon amour fait son bonheur.
Il m'adresse, en disant qu'il m'aime,
Un doux sourire; mais, hélas!
Il sourit à Lise de même:
M'aime-t-il? Ne m'aime-t-il pas?

Quand nous courons dans la campagne,
Il vole aussitôt sur mes pas;
Mais à Lise, qui m'accompagne,
Il s'empresse d'offrir le bras.
Il fait serment d'être fidèle;
Il en jure par mes appas;

Mais à ses regards Lise est belle;
M'aime-t-il? Ne m'aime-t-il pas?

Il est jaloux lorsque Sylvandre
Devant lui vient m'offrir ses vœux,
Mais il est curieux d'apprendre
Quel berger Lise aime le mieux.
N'éclaircissons point ce mystère;
Croyons-en les serments d'Hylas:
Je sens trop qu'il saurait me plaire
Alors qu'il ne m'aimerait pas.

L'EXCUSE.

Dernier trésor d'une amie,
Toi dont les chastes amours
Aux jours sombres de ma vie
Font succéder de beaux jours,
Ah! pardonne à ma tendresse
Le caprice et le soupçon;
Quand on aime avec ivresse,
On perd souvent la raison.

Je sais que ton ame pure
Méprise un art imposteur,
Que je te fais une injure
En soupçonnant ta candeur.
J'abhorre la jalousie,
Qui m'atteint de son poison;

Mais je t'aime à la folie;
Je perds souvent la raison.

A mes injustes alarmes
Loin d'opposer des froideurs,
Lorsque tu verras mes larmes
Presse ton cœur sur mon cœur;
Qu'un regard, un doux sourire,
Bannissent mon noir soupçon:
Montre-moi plus de délire,
Et j'aurai plus de raison.

LES FERS BRISÉS.

Enfin j'échappe à l'esclavage;
D'un fol amour je me dégage;
Enfin le calme est dans mon cœur.
Je n'y caresse plus l'image
De l'amant coquet et volage
Qui s'est joué de mon bonheur.

Fuyant son baiser sacrilége,
J'ai vu, sans être prise au piége,
Son œil menteur rempli d'amour.
Sa voix, et flatteuse et timide,
M'a peint son repentir perfide;
Mais je fus coquette à mon tour.

En vain son orgueil, que j'abhorre,
Cherche à me subjuguer encore

Par de nouveaux empressements;
L'ingrat n'aura plus ma tendresse;
Je connais sa cruelle adresse
Et la valeur de ses serments.

En paix je laisse ma rivale
A la félicité fatale
Qu'elle acheta de mes douleurs.
Ma rivale, hélas! fut barbare;
Mais les maux qu'elle se prépare
Sauront bientôt venger mes pleurs.

Oui, je sors enfin d'esclavage;
D'un fol amour je me dégage;
Le calme renaît dans mon cœur.
Je n'y caresse plus l'image
De l'amant coquet et volage
Qui s'est joué de mon bonheur.

LE SOUPÇON INJUSTE.

Le monde a tort quand il soupçonne
Que Célicour est mon amant;
On se trompe à l'attachement
Que je marque pour sa personne.
Je distingue dans Célicour
Un cœur noble, un grand caractère;
Ma tendresse à ses yeux est chère;
Nous nous aimons, mais non d'amour.

J'aime à penser qu'après sa mère
Sur son cœur j'ai les premiers droits:
De tous les hommes que je vois
Il est celui que je préfère.
Mes desirs sont comblés le jour
Où je jouis de sa présence;

Mais je suis calme en son absence :
Non, pour lui je n'ai point d'amour.

Dans nos cercles, dès qu'il arrive,
Il court de ses bras m'enlacer,
Et ne craint point de m'embrasser
Aux yeux d'une foule attentive :
A son doux baiser à mon tour
Je réponds par un baiser tendre ;
Oserais-je donc le lui rendre,
Si c'était un baiser d'amour ?

Sa gloire fait mon bien suprême ;
Sans rougir je puis l'avouer;
Car j'aime à l'entendre louer
Par la voix de mon sexe même.
Je perdrais sans regret le jour
Pour sauver sa tête chérie ;
Mais je lui donnerais ma vie,
Quand un autre aurait mon amour.

L'AMOUR FILIAL.

Que dans son joyeux délire
Un buveur chante Bacchus,
Et qu'un amant sur sa lyre
Adresse un hymne à Vénus;
Que de leurs flammes sincères
Ils embellissent leurs chants;
Le nom chéri de ma mère
Rendra les miens plus touchants.

Tibulle de sa Délie
Chanta les douces faveurs;
Pétrarque toute sa vie
Chanta Laure et ses rigueurs;
De l'objet qui sut lui plaire
Chacun s'occupe toujours:

Moi, c'est à chanter ma mère
Que je consacre mes jours.

Anacréon dans la Gréce
S'illustra le verre en main;
Il buvait, chantait sans cesse,
Louait l'amour et le vin:
Mais dans l'art si doux de plaire
Il donne en vain des leçons;
Il n'a point chanté sa mère;
On oubliera ses chansons.

Je suis bien loin de me croire
L'égale d'Anacréon,
Et de prétendre à la gloire
Des favoris d'Apollon:
Dans l'art de boire et de plaire
J'ai peu suivi leurs leçons;
Mais je chanterai ma mère;
On retiendra mes chansons.

LE DÉPIT.

En vain par de nouveaux serments
Vous espérez fléchir mon ame;
Vous êtes de tous mes amants
Celui dont je plains moins la flamme.
Mourez, si vous voulez, d'amour;
Je n'en serai pas attendrie:
Qui méconnut mes lois un jour,
Ne m'en donnera de sa vie.

Je me souviens qu'un certain soir,
Pour vous plus tendre que sévère,
Je vous laissai le doux espoir
Que vous pourriez un jour me plaire.
Ce soir-là, ne sais trop comment,
Je vous aimais à la folie:

Puisse ce bonheur d'un moment
Vous coûter la paix de la vie!

De feux votre cœur consumé
Deux ans ses soupirs fit entendre:
Un jour, vous vous crûtes aimé;
Le lendemain vous vit moins tendre.
A l'orgueil j'ai dû votre amour,
Et du mien l'orgueil m'a guérie:
Je vous pleurai pendant un jour;
Pleurez-moi toute votre vie.

Nommez-moi dans votre courroux
Parjure, coquette, légère;
Rien ne peut m'offenser de vous,
Et de vous rien ne peut me plaire.
Je n'eus qu'un seul tort en amour;
En rougissant je le publie;
C'est d'avoir cru tout un grand jour
Que je vous aimais pour la vie.

L'INDIFFÉRENCE.

On plaint le cœur nourri d'alarmes
Qui, brûlant pour un cœur ingrat,
Malgré soi s'enivre des charmes
D'un feu que la raison combat.
Son destin sans doute est à craindre;
Pour lui ne naît pas un beau jour;
Mais il est encor moins à plaindre
Que celui qui n'a point d'amour.

A peine au printemps de ma vie,
Je soupirai pour un trompeur;
Je crus, de mon trouble guérie,
Dans la paix trouver le bonheur;
Mais mon cœur, que l'ennui dévore,

Gémit sur son nouvel état;
Il voudrait s'enflammer encore,
Dût-il encor faire un ingrat.

A MA MÈRE,

LE LENDEMAIN DE SA FÊTE.

Qu'un guerrier, soutien de l'état,
Cherche la gloire au sein des armes ;
Je le plains d'aimer un éclat
Qui coûte aux mortels tant de larmes :
Je ne crois pas que le bonheur
Consiste à ravager la terre ;
J'ai placé le mien dans mon cœur
Et dans mon amour pour ma mère.

Qu'un farouche amant de Plutus,
Des vagues bravant la furie,
Entasse d'avares écus,
Et s'exile de sa patrie :
Pour moi, jamais la soif de l'or

Ne me fera courir la terre;
Ah! voudrais-je au prix d'un trésor
Coûter un soupir à ma mère!

Unique objet de mon amour,
O toi, ma gloire, ma richesse!
Pardon si j'ai tardé d'un jour
A te témoigner ma tendresse.
Ce retard me serait permis
Par le censeur le plus sévère;
C'était au sein de mes amis
Que je voulais fêter ma mère.

L'INCONSTANCE JUSTIFIÉE.

Quand j'entends messieurs les amants,
Sur un ton lamentable,
Dire que les amours constants
Ne sont plus qu'une fable,
Moi je réponds à leurs discours:
Il faut, pour être aimé toujours,
Être toujours aimable.

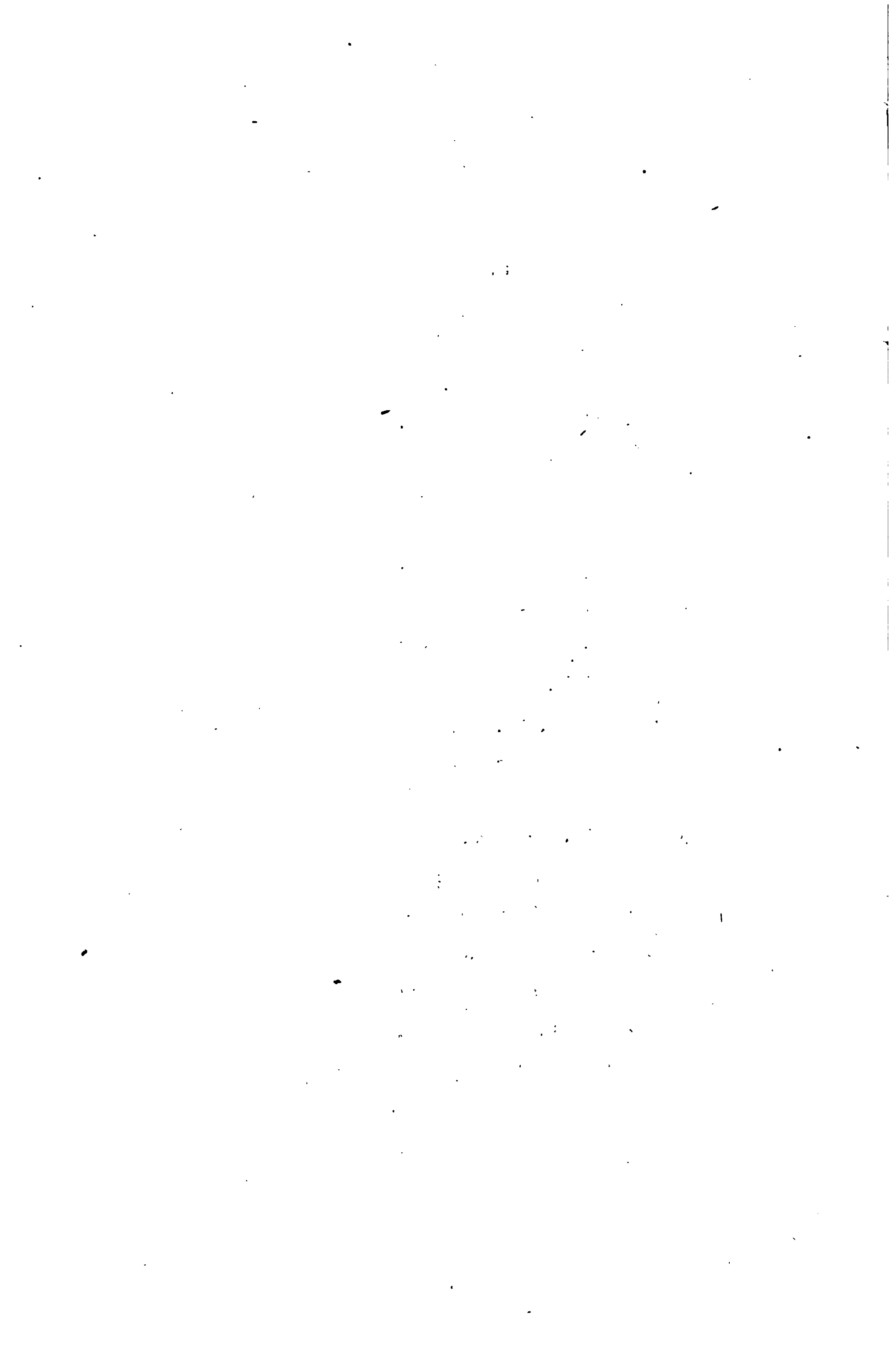
Damis m'inspira quelques jours
Une ardeur véritable:
J'aurais voulu l'aimer toujours;
Ce n'est pas une fable.
Il dit que j'ai trahi ma foi;
Est-ce, après tout, ma faute à moi
S'il cessa d'être aimable?

J'aimai le jeune Floricour;

Ce n'est point une fable;
Mais il exigea tant d'amour
Qu'il fut insupportable.
Un rien le mettait en courroux;
Or on sait qu'un amant jaloux
N'est pas toujours aimable.

L'objet de mes nouveaux amours
Est doux, sensible, affable;
J'ai juré de l'aimer toujours;
Ce n'est point une fable.
Oui, je lui tiendrai mes serments,
Tant qu'il sera de mes amants
Toujours le plus aimable.

Amants, écoutez mes leçons,
Et soyez raisonnables;
Bien que je les fasse en chansons,
Ce ne sont point des fables.
Voulez-vous conserver un cœur,
Sachez, après votre bonheur,
Être encor plus aimables.



NOTES.

(1) *Érinne*, poëte lyrique que les anciens ont placé à côté de Sapho. Il ne nous est parvenu aucun vers d'Érinne.

(2) C'est dans *Argos* que sont nés les arts et les lettres, et cette ville donna long-temps la loi à toute la Grèce.

(3) Minos, pour venger la mort de son fils Androgée, que les jeunes gens d'Athènes avaient tué par jalousie de ses succès, obligea les Athéniens de lui envoyer chaque année sept de leurs enfants pour être dévorés par le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau. Thésée affranchit Athènes de ce tribut.

(4) *Procustes*, *Cercyon*, *Periphète*, *Sinnis*, étaient de fameux brigands qui exerçaient les plus affreuses barbaries sur les étrangers qui tombaient entre leurs mains. Thésée les vainquit et leur fit expier leurs crimes dans les supplices qu'ils avaient inventés.

(5) Plutarque rapporte qu'il se trouvait près de l'*Alphée* un écho qui répétait sept fois les paroles qu'on lui adressait.

(6) *Pélops* était le premier roi d'Athènes.

(7) *Glaucus* et *Milon* célèbres athlètes grecs. Les anciens disent que Glaucus se servait de sa main droite comme d'un marteau; que Milon parcourut le stade en portant un bœuf sur ses épaules, et qu'un jour, se trouvant dans une maison avec les disciples de Pythagore, il leur sauva la vie en soutenant la colonne sur laquelle portait le plafond, qui était près de tomber.

(8) Minerve était la déesse protectrice d'Argos; on lui rendait dans cette ville un culte particulier: chaque année, à la même époque, la jeunesse d'Argos, précédée de l'élite de ses guerriers, de ses poëtes, des augures, et des pontifes, allait dans son temple immoler en son honneur cent taureaux parés de guirlandes de fleurs.

(9) Mademoiselle *Saint-Huberty*, actrice de l'académie royale de Musique, célèbre cantatrice, devenue l'épouse de M. d'Entragues.

(10) Raul, fameux par son talent sur la flûte.

([11]) **Duguesclin de Camille égala les hauts faits.**

Oubliant les injures qu'il avait reçues de sa patrie, Camille sortit de son exil pour la délivrer des Volsques et des Étrusques, qui s'étaient rendus maîtres de Rome. Duguesclin enleva aux Anglais l'*Anjou*, le *Maine*, le *Poitou*, et la *Saintonge*, dont ils s'étaient emparés. Sa brillante valeur fut la première cause de l'affranchissement de la France du joug de l'étranger, sous le règne de Charles V.

([12]) C'est sous le règne de Charles V qu'on a composé les premiers vers français.

([13]) Charles V, à son avènement à la couronne, trouve la France en proie à la guerre étrangère et intestine ; son beau-frère *Charles-le-Mauvais* était l'ame de la faction qui déchirait le royaume. Charles V, par sa prudence et par sa fermeté, rendit la France libre de l'étranger et des ennemis qu'elle nourrissait dans son sein.

([14]) **Mais toi que de leur miel ont nourri les abeilles.**

C'était une tradition reçue chez les anciens, que le jour de la naissance de Pindare avait été marqué par des prodiges. Ils racontent que les Muses dansèrent en chœur autour de son berceau, et que des abeilles vinrent déposer leur miel sur ses lèvres. Pindare, placé par eux auprès des demi-

dieux, avait une estrade particulière dans les temples le jour des fêtes publiques, et recevait sa part des présents offerts aux divinités.

([15]) La Harpe, de son maître invoquant le génie.

La Harpe, disciple de Voltaire, parut dans ses ouvrages devoir un jour l'égaler. *Warwick* et *Mélanie* obtinrent le plus brillant succès. Aujourd'hui ses ouvrages en vers sont placés tout au plus au second ordre par les poëtes, mais il vivra toujours par son *Cours de littérature.*

([16]) Ducis le front orné d'une double couronne.

Ducis a obtenu un succès égal dans la poésie dramatique et dans la poésie fugitive. La fermeté de son ame, la noblesse de son caractère, le recommandent à la postérité autant que son génie.

([17]) Autrefois Fontane a chanté.

M. de Fontanes a retracé avec un charme particulier les amours d'Henri IV et de Gabrielle dans un poëme intitulé *la Forêt de Navarre.* Ce poëme, composé dans sa plus tendre jeunesse, révéla qu'il serait un jour le premier de nos poëtes et de nos orateurs.

([18]) Parny chantre aimé des Amours.

Dans mon extrême jeunesse on me fit présent des élégies

de cet auteur divin; déja la passion de la poésie dévorait mon ame: j'étais sensible et malheureuse, l'élégie devenait mon domaine. Pour bien me pénétrer de ses différents caractères, j'étudiai les anciens; je ne quittai plus Tibulle, Catulle, et Properce: ils occupaient mes jours, enchantaient mes veilles; bientôt je les sus par cœur, et cependant je les lisais sans cesse. Parny me sembla les avoir atteints, et je cherchai à suivre ses traces sans néanmoins l'imiter, l'amour n'ayant pas chez les femmes la même expression que chez les hommes: moins passionné, peut-être plus tendre, ces nuances me parurent ouvrir un nouveau sentier à l'élégie.

([19]) Le député à qui cette élégie fut adressée avait été deux fois proscrit; depuis il se trouva encore au nombre des déportés du 18 fructidor an II.

([20]) Comme eux peut-être, hélas! ne vous verrai-je plus.

Le triste pressentiment qui me dicta ce vers se réalisa. Madame Bourdic-Viot n'arriva point à Barcelone; elle fut enlevée en route par une maladie violente. La veille du jour où cette douloureuse nouvelle fut consignée dans les journaux j'avais reçu d'elle une lettre, mêlée de vers, dans laquelle elle faisait des projets délicieux pour le printemps suivant (on était à la fin de l'été). La dernière partie de cette lettre était le contraste parfait de la première: là elle s'enivrait des

plus douces illusions, elle m'associait aux jouissances qu'elle se promettait; ici son style avait une teinte si douloureusement mélancolique, que ma tendresse s'en alarma. Je me dis en soupirant: Cette femme si aimable, si vive, si légère même, quoique si véritablement affectueuse et bonne, s'étourdit, mais elle n'est point heureuse. Hélas! les projets, les espérances, les peines, tout était terminé. Il ne restait plus d'elle que ses ouvrages; elle n'existait plus que dans le cœur de ceux qui l'avaient aimée. Son trépas subit et prématuré me porta le coup le plus terrible; je perdais en elle une véritable amie; mes regrets furent profonds comme mes sentiments. Son époux, qui n'a jamais pu se consoler de sa perte, avait rassemblé avec soin ses poésies; il se préparait à les donner au public, lorsque la mort est venue le surprendre.

(21) Vous, égorgé sous mon œil éperdu.

Louis-Mathieu-Armand d'Usson, lieutenant-général et membre de l'assemblée constituante. Il vivait tranquille, retiré à la campagne, son nom seul fut son crime. Jeté en prison, il fut conduit à la mort le 8 thermidor, veille du jour qui délivra la France de ses tyrans.

(22) Cette pièce a obtenu la lyre d'argent, décernée en 1824, par l'académie de Cambrai.

([23]) Gerbier parle ; ce fils a retrouvé son père.

Un fils dissipateur, qui, revenu de ses égarements, avait en vain employé tous les moyens de parler au cœur de son père et d'en obtenir de légers secours, chargea M. Gerbier, célèbre avocat au parlement de Paris, de plaider pour lui faire accorder une pension alimentaire. M. Gerbier, en s'adressant aux juges dans son exorde, leur annonça qu'avant la fin de leur séance le malheureux pour lequel il implorait leur justice serait réconcilié avec l'auteur de ses jours. Sa prédiction s'accomplit. L'orateur retraça d'une manière si touchante les horribles extrémités où la misère avait réduit son jeune client, que le père, subjugué par l'éloquence de son habile adversaire, fondant en larmes, se précipita dans les bras de son fils, à qui dès ce moment il rendit toute sa tendresse.

([24]) Dans les murs de Bagdad le farouche Amurat.

A l'instant où Amurat assistait au sac de la ville de Bagdad, dont il venait de se rendre maître, un soldat du parti vaincu se mit à chanter sur sa guitare les malheurs de sa patrie, ceux de sa famille, et la barbarie du vainqueur. Amurat, touché de ces accents nouveaux pour lui, ordonna soudain qu'on cessât le pillage et qu'on rendît la liberté à tous les prisonniers des deux sexes qu'on avait faits pendant le siège.

(25) **Alfred saisit sa harpe et reprend son empire.**

Alfred Ier, surnommé le Grand, roi d'Angleterre, avait été élevé à Rome sous l'inspection du pape Léon X; appelé au trône d'Angleterre par la mort de ses frères aînés, il trouva son royaume envahi par les Danois.

Son règne commença au milieu de la guerre. Il obtint plusieurs succès dans les premières batailles qu'il livra aux Danois; mais, victime d'une conspiration, abandonné des siens, tremblant de voir un ennemi dans chacun de ses sujets, il fut contraint de fuir, et se retira dans un canton isolé du comté de Sommerset, chez un vacher, où il vécut six mois en qualité de valet. Ce vacher avait une femme qui gourmandait souvent Alfred sur sa paresse. Le comte de Devonshire, qui était le seul qui fût instruit du lieu de la retraite où se cachait l'infortuné prince, ayant surpris un corps de Danois, fit passer la nouvelle de son succès à Alfred.

Le roi, songeant aux moyens de faire tourner à son avantage la déroute des ennemis, informa de son sort les officiers qui lui étaient restés fidèles; il les pria de rassembler le plus de troupes qu'ils pourraient, et de les tenir prêtes à marcher au premier signal. Mais n'ayant trouvé personne qui pût lui rendre compte des forces et de la position de l'ennemi, tremblant d'ailleurs de se confier à un traître pour cette dangereuse mission, il la remplit lui-

même. Sous l'habit d'un berger, sa harpe en main, il pénétra dans le camp danois, se fit annoncer au général en chef comme un *virtuose*, et fut introduit à ce titre auprès de lui. Alfred découvrit bientôt que la division régnait parmi les ennemis; il saisit le moment favorable pour fuir vers le comte de Devonshire, rallia ses troupes aux sons de sa harpe, et, combattant à leur tête, força le camp des Danois, et remporta une victoire complète. Comme Alfred était aussi habile dans l'art des négociations que dans celui de la guerre, il parvint bientôt à se faire reconnaître souverain par le parti qu'il avait vaincu.

(26) L'air qu'aux Graces Berton semble avoir dérobé.

M. Berton, fils de feu M. Berton, directeur de l'Opéra, est auteur de la musique de plus de trente ouvrages dramatiques, qui tous ont obtenu un succès mérité. On remarque dans beaucoup de ses productions des romances dignes de nos anciens troubadours, et des morceaux d'ensemble dignes de son illustre maître Sacchini.

(27) Ce Milton, ce vieillard, l'Homère des Anglais.

Milton se prononça contre Charles Ier et devint le secrétaire de Cromwell; lors de la restauration des Stuarts, Milton, persécuté, aveugle et dans la misère, composa *le Paradis perdu*. Sa seule distraction était de faire faire la lecture

par ses filles et de les entendre chanter. C'est le son de leur harpe qui lui inspira ses vers les plus beaux.

(28) Se croyait libre encore en soupirant ses vers.

André Chénier, victime de ses sages opinions, fut jeté dans les fers; il y demeura plusieurs mois, et n'en sortit que pour être conduit à l'échafaud deux jours avant l'heureuse révolution du 9 thermidor. Les muses le consolaient de ses malheurs, et son arrêt était porté, lorsqu'il soupira sur sa lyre les sentiments d'une jeune personne compagne de sa captivité. Il les retrace de la manière la plus touchante dans une élégie intitulée *la Jeune captive*.

(29) Sicard, que vainement réclamèrent mes pleurs.

M. l'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets de naissance, proscrit au 18 fructidor, refusa constamment les offres considérables qu'il reçut de deux rois pour aller fonder chez eux une école semblable à celle qu'il dirige à Paris.

(30) C'étaient des sources d'or que les flots d'Hippocrène.

Philippe Desportes, oncle du poëte Régnier, contemporain de Ronsard, reçut de Charles IX huit cents écus d'or pour un petit poëme intitulé *le Rodomont*: Henri III lui donna dix mille écus pour l'impression de ses ouvrages; l'amiral de Joyeuse le récompensa d'un sonnet par une ab-

baye. Les divers bienfaits que reçut Desportes lui composèrent une fortune de trente mille livres de rente. Les poëtes de ces temps reculés avaient leurs entrées au Louvre.

(31) De vous créer auprès un immortel domaine.

M. Arnault, auteur de *Marius à Minturnes*, et de plusieurs autres tragédies estimées, s'est ouvert une carrière nouvelle dans la poésie par des fables philosophiques.

(32) Vous sauriez d'un Fouquet consoler la disgrace.

Fouquet, surintendant des finances sous Louis XIV. Tout le monde connaît l'histoire de sa disgrace, et la belle élégie que son malheur inspira à La Fontaine.

(33) Charles V, fils de Jean-sans-Terre.

(34) C'est sous le règne de Charles que parurent les premiers poëtes français.

(35) Alcée s'était joint à ses frères avec Pittacus, pour chasser Mélanchrus, tyran de Mitylène; Alcée se déclara ensuite contre Pittacus, chargé de l'administration de la république, et subit la peine de l'exil.

(36) Dion d'Halicarnasse dit que le style d'Alcée réunissait la douceur à la force, la richesse à la précision et à la clarté, et

que ce poëte s'élevait presque à la hauteur d'Homère, lorsqu'il voulait décrire les combats ou épouvanter les tyrans.

(37) Alcée avait conçu de l'amour pour Sapho, mais les vœux qu'il lui adressa furent repoussés.

(38) Mitylène resta long-temps livrée à la fureur de partis différents, qui, sous le prétexte spécieux de la rendre à la liberté, aspiraient en effet, pour la plupart, à la gouverner. Pittacus les combattit avec succès, et se démit du pouvoir, dès qu'il eut assuré l'indépendance et la paix de son pays. Il dut à sa modération d'être placé au rang des sages de la Grèce.

(39) Alcée parut d'abord se destiner aux armes; la passion qu'il eut ensuite pour la poésie affaiblit son penchant guerrier; mais il aima sur-tout les vers héroïques; il en composa d'admirables, à son retour dans sa patrie; il chanta les malheurs de l'exil, ses amours et les plaisirs de Bacchus. C'était toujours dans une sorte d'ivresse qu'il écrivait tous ceux de ses ouvrages qui ont fait l'admiration de la postérité.

(40) *Hélas! hélas!* répété en chœur, était chez les Grecs le chant des funérailles, et c'est ce mot, qui dans leur langue signifiait *élégie*, qui a donné naissance à ce genre de poëme.

(41) Lors du siége de Lyon formé par les anarchistes, Camille Jordan, qui sortait à peine de l'adolescence, s'enrôla dans un bataillon de volontaires, et combattit contre la horde sanguinaire. Ses discours tendaient constamment à soutenir le courage de ses compatriotes, et c'est à lui en grande partie que leur longue résistance a été due. Lyon vaincue reçut de ses oppresseurs le nom de *Ville-Affranchie*. Camille Jordan eut alors le dangereux honneur d'être proscrit, ce qui ne l'empêcha point de braver encore le même péril au 18 fructidor. C'est à cette dernière époque que se formèrent les nœuds de notre intime amitié. Sa conduite politique ainsi que sa conduite privée eut toujours pour base sa conscience. Aussi n'a-t-il jamais varié dans ses opinions et dans ses sentiments.

(42) Il reparait le jour à Strenna consacré.

Depuis Romulus le mois de mars commençait l'année chez les Romains. Le premier de l'année était remarquable par plusieurs cérémonies. C'est à cette époque qu'on allumait le feu sacré de Vesta en rassemblant les rayons du soleil dans un miroir ardent. C'est aussi ce même jour que l'on distribuait des étrennes; toutes les classes de citoyens parcouraient alors en pompe les rues de Rome pour aller offrir leurs présents: *Strenna* était la déesse qui présidait à ce jour.

(43) **Un roi par Minerve éclairé.**

Numa Pompilius, qui donna à Rome des lois qu'il prétendit tenir, pour les faire respecter, de la nymphe Égérie.

(44) **Et les fils de ses fils.**

Le comte Philippe de Ségur, connu par des exploits presque aussi miraculeux que ceux de Bayard.

(45) **Et te payer de mon bonheur.**

M. le comte de Ségur était alors écarté de la chambre des pairs, où il s'est vu rappelé depuis.

(46) L'artillerie et les enseignes étaient déja passées et en sûreté, lorsque sur les dix heures du matin il fut tiré un coup d'arquebuse à croc, dont la pierre vint frapper Bayard au côté droit, et lui rompit l'épine du dos. Quand il sentit le coup, son premier cri fut: « Jésus! ah, mon Dieu! je suis mort! » Ses gens, le voyant chanceler, allèrent à lui et le pressaient de sortir de la mêlée. Son ami d'Alègre le supplia de se retirer. « Non, répondit-il, je suis mort, et ne veux pas, dans « mes derniers moments, tourner le dos à l'ennemi pour la « première fois de ma vie. » Cependant comme il vit les Es-

pagnols s'avancer, il ordonna que l'on allât à la charge, et se fit descendre au pied d'un arbre, « en sorte, disait-il, que « j'aie la face regardant les ennemis. »

(*Histoire de Bayard*, par M. Guyard de Berville.)

([47]) Comme Bayard n'avait auprès de lui aucun prêtre, il se confessa à son gentilhomme. Ensuite le seigneur d'Alègre, prévôt de Paris, lui demanda et reçut ses dernières volontés. Ce soin rempli, Bayard supplia tous ceux qui l'environnaient de le laisser songer à sa conscience, et de se retirer, afin qu'il n'eût pas la douleur de les voir tomber au pouvoir de l'ennemi.

([48]) Il recommanda au seigneur d'Alègre d'assurer le roi « qu'il mourait son serviteur, sans aucun autre regret que « celui de ne pouvoir plus lui rendre ses services. »

(*Même Histoire.*)

([49]) Tous prirent de lui le dernier congé, avec des cris et des gémissements qui furent entendus de l'armée ennemie, au pouvoir de laquelle il demeura. Au même instant arriva près de lui le marquis de Pescaire, qui lui dit: « Plût à « Dieu, seigneur de Bayard, avoir donné de mon sang ce que « j'en pourrais perdre sans mourir, et vous avoir mon pri-

« sonnier en bonne santé! vous connaîtrez bientôt combien « j'ai toujours estimé votre personne, votre bravoure, et « toutes les vertus qui sont en vous, et que depuis que je « me mêle des armes, je n'ai jamais connu votre pareil. » Ce seigneur fit apporter son propre pavillon, avec son lit, le fit tendre autour du mourant, aida lui-même à le coucher, lui baisa avec respect les mains, plaça des gardes auprès de lui, et fut chercher un prêtre, à qui le chevalier se confessa avec la plus grande piété.

(*Histoire de Bayard*, par M. Guyard de Berville.)

(50) Toute l'armée espagnole s'empressa de venir admirer ce héros expirant.

(*Même Histoire.*)

(51) Bayard conquit Bresse et se fit adorer des vaincus par sa générosité : c'est dans cette ville qu'il donna la plus grande preuve de son respect pour l'innocence et le malheur. Milan, Fornoue, Ravenne et Lodi, furent conservés par sa vaillance; et Mezières, dénué de fortifications, dut son salut à la résolution héroïque qu'il parvint à faire adopter contre l'opinion du conseil. Mais de tous les hauts faits de Bayard, le plus merveilleux sans doute est la défense du pont de Garillan. Sur la fin de la guerre entreprise par Louis XII pour reconquérir le Milanais, les Français étaient

campés d'un côté de la rivière de Garillan, et les Espagnols de l'autre. Parmi ceux-ci étaient, aussi bien que chez les Français, de très braves officiers et en grand nombre, surtout le fameux Ferdinand Gonsalve; mais le plus extraordinaire était un petit homme de deux coudées de hauteur, si bossu, si contrefait, que la tête de son cheval le dérobait à la vue; on le nommait Pédros de Pas, et malgré sa difformité il était un des plus hardis et des plus entreprenants de toute l'armée. Il voulut un jour donner l'alarme au camp des Français, et pour cela il prit avec lui cent ou cent-vingt hommes d'armes, portant chacun un fantassin en croupe, tous armés d'arquebuses, et leur fit passer le Garillan à un guet qu'il connaissait. Son dessein était d'y attirer toute l'armée, et de faire dégarnir le pont, dont cependant les siens s'empareraient. Il réussit si bien que l'armée française se crut attaquée par toute celle d'Espagne, et courut du côté où était l'alarme. A ce bruit, Bayard, qui était logé tout proche du pont, comme à l'endroit le plus intéressant, se leva et s'arma, et avec lui un écuyer cavalcadour du roi, nommé Pierre de Bardes, et par sobriquet le Basque, brave et hardi gentilhomme. Dès qu'ils furent à cheval, courant du côté où était l'alarme, Bayard aperçut un gros de cavalerie espagnole de deux cents hommes qui venaient droit au pont s'en emparer, ce qu'ils auraient fait sans peine; et, s'ils eussent réussi, c'en était fait de toute l'armée française. Il s'écria à l'instant:

Ami Basco, courez chercher du secours; s'ils se rendent maîtres de notre pont, nous sommes tous perdus: courez, vous dis-je, pendant que je vais les occuper de mon mieux. Tandis que le Basque exécute cet ordre, Bayard, la lance au poing, se poste sur l'autre bout du pont avant que les Espagnols y arrivent, et, comme un lion furieux, porte de si terribles coups, qu'il renversa d'abord quatre hommes d'armes, dont deux tombèrent dans l'eau et ne reparurent plus. Les Espagnols, animés par la perte de leurs camarades, attaquent Bayard avec fureur et l'environnent: mais lui, l'épée à la main, les soutient tous, et, s'acculant tout à cheval à la barrière du pont, leur donna tant d'affaires, qu'ils croyaient avoir un diable à combattre, et non pas un homme, et que le Basque eut le temps de venir avec environ cent hommes, et de le dégager. Ce secours sauva le pont.

(*Histoire de Bayard*, par M. Guyard de Berville.)

([52]) Une foule de soldats français vinrent dans le camp espagnol se rendre prisonniers, afin de jouir encore une fois du bonheur de voir Bayard.

(*Dict. Hist.*)

([53]) Le connétable de Bourbon, qui était passé au service de l'Empereur, vint comme les autres contempler le héros,

et lui dit : « Ah, capitaine Bayard ! que je suis marri et dé-
« plaisant de vous voir en cet état ! Je vous ai toujours aimé
« et honoré pour la grande prouesse et sagesse qui est en
« vous : ah ! que j'ai grande pitié de vous ! » Bayard rappela
ses forces et répondit : « Monseigneur, je vous remercie ; il
« n'y a point de pitié en moi qui meurs en homme de bien,
« servant mon roi ; il faut avoir pitié de vous qui portez les
« armes contre votre prince, votre patrie, et votre serment. »

([54]) Bayard fut le dernier des chevaliers chrétiens désignés sous le nom de preux chevaliers.

(*Histoire des chevaliers chrétiens.*)

([55]) Lorsque les restes de Bayard furent transportés en Dauphiné, les prélats, le clergé, la robe et la noblesse, les riches et les pauvres, tous semblaient avoir perdu ce qu'ils avaient de plus cher, et peut-être n'y avait-il jamais eu avant lui un deuil aussi général. La cour du parlement, la chambre des comptes, la noblesse et la bourgeoisie de Grenoble allèrent au-devant du convoi jusqu'à demi-lieue de la ville, et le conduisirent en l'église cathédrale, où le lendemain ils assistèrent au service qui fut fait pour lui, *non ducali modo, sed regio apparatu*, avec l'appareil dû aux princes.

(GUYARD DE BERVILLE.)

([56]) Lorsque François I[er], fait prisonnier à Pavie, fut conduit en Espagne, il dit au seigneur de Montchenu. « Si le « chevalier Bayard, qui était vaillant et expérimenté, eût été « vivant et près de moi, mes affaires sans doute auraient pris « un meilleur train : j'aurais pris et cru son conseil ; je n'au- « rais séparé mon armée, et je ne serais sorti de mon retran- « chement, et puis sa présence m'aurait valu cent capitaines, « tant il avait gagné de créance parmi les miens, et de crainte « parmi mes ennemis. Ah, chevalier Bayard ! que vous me « faites grande faute ! Ah ! je ne serais pas ici ! »

MÉZERAI ET VELLY.

([57]) Sous ses yeux paternels restent sans funérailles.

Après la prise de Damiette par les Sarrasins, une maladie contagieuse enleva une grande partie des soldats de Louis IX. Personne n'osait s'approcher des morts ; le roi, à diverses reprises, chargea les cadavres sur ses épaules, et les porta dans les fosses ouvertes pour les recevoir.

([58]) D'une vaste cité le déplorable reste.

Belzunce apprenant que la peste ravageait Marseille, siège de son évêché, se rendit à la hâte dans cette ville dont il se

trouvait alors très éloigné, et il n'en sortit que lorsque ses soins l'eurent délivrée de l'horrible fléau. Il montra, dans cette malheureuse circonstance, la générosité d'un prince et le zèle d'un apôtre.

(59) Vois le sage Rotrou, l'ami du grand Corneille.

Rotrou, lieutenant civil du bailliage de Dreux, s'arracha de Paris, où il jouissait du triomphe de sa tragédie de *Venceslas*, pour aller à Dreux, sa patrie, désolée par la peste, secourir ses compatriotes. Il mourut victime de son dévouement.

(60) De ses noires vapeurs empoisonne les airs.

La fièvre jaune avait été apportée sur des vaisseaux venus d'Amérique, qui stationnaient dans le port de Barcelone; son venin se développa tout-à-coup dans une fête navale donnée par les cortès.

(61) Un groupe d'enfants nus, que nourrit un pain noir.

Les enfants n'avaient point encore été atteints de la contagion; et la ville était remplie d'orphelins dénués de tout, sans vêtements, et qui recevaient de la junte le pain de la charité.

(62) **Mais je parle, et Tortose a péri tout entière!**

A Tortose, la population tout entière fut emportée par la contagion. Les émanations pestilentielles formaient une nuée qui s'étendait au-dessus de la ville; non seulement les hommes, mais les animaux, succombaient. Un troupeau de cinq cents moutons y ayant été conduit fut asphyxié; et le lendemain, il ne restait plus que dix-sept de ces animaux.

(63) **Un peuple tout entier console sa tendresse.**

Aussitôt que la nouvelle de la mort de Mazet fut arrivée à Paris, on ouvrit plusieurs souscriptions en faveur de sa mère, et, dès le lendemain, des personnes de toutes les classes se pressèrent de répondre à ce généreux appel.

(64) **Un prince généreux adopte sa vieillesse.**

Le roi a fait présenter à la chambre des députés un projet de loi pour accorder une pension de deux mille francs à la mère de M. Mazet, ainsi qu'à MM. Pariset, Bally, François et Audouard. Le même projet, adopté sur le rapport de M. Étienne, alloue une pension de cinq cents francs aux

sœurs de Saint-Camille, Josèphe Morelle et Anne Merlin, et une semblable à M. Jouarry, élève interne de l'hôpital de Perpignan.

(65) Trop courageux Bally, je t'en conjure, arrête.

MM. Pariset et Bally ont failli être victimes de la fièvre jaune, dont ils furent attaqués en même temps. Pendant huit jours, le docteur François resta seul pour visiter les malades de la ville et ceux des hôpitaux, pour recueillir les symptômes, examiner les cadavres, et prendre des notes sur chaque objet de ses observations.

(66) A ces hautes vertus s'associe et s'élève.

M. Jouarry accourut offrir ses soins à M. François. Il partagea les dangers des médecins de la commission, et fut attaqué de la fièvre jaune: sa maladie retarda de huit jours la rentrée des médecins français dans leur patrie.

(67) Tandis qu'un autre sage, ami de leur danger.

M. Audouard, médecin des armées, sollicita et obtint la permission d'aller rejoindre ses collègues à Barcelone.

(68) Ton exemple, ô saint roi, parle à des cœurs français.

Les fossoyeurs refusaient d'enterrer les corps, dans la crainte d'être frappés de la contagion. Une quarantaine de Français se chargèrent de ce soin dangereux : vingt d'entre eux périrent victimes de leur dévouement.

(69) Ont traversé la France, ont gravi les montagnes.

Les deux sœurs de Saint-Camille, dénuées d'argent et de secours, sont allées à pied à Barcelone pour y soigner les pestiférés.

(70) Ont répété les mots d'un monarque immortel.

Au moment où Philippe V monta sur le trône d'Espagne, Louis XIV dit : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

(71) Vers le quatrième siècle, Agnès, âgée tout au plus de quinze ans, refusa d'épouser le fils du gouverneur de Rome, qui était amoureux d'elle, pour garder le vœu qu'elle avait fait de se consacrer à Dieu. Les supplications du jeune homme, qui était très riche et très aimable, et celles de ses juges, ne purent l'engager à taire son titre de chrétienne, et l'aspect du bûcher ne servit qu'à redoubler sa foi : elle subit le martyre avec une religieuse ardeur.

(72) La modeste et tendre Verdier.

J'avais à peine essayé quelques vers, lorsque madame Verdier était déja célèbre: ses louanges, répétées de toutes parts, excitèrent mon émulation. Le Quintilien français avait cité d'elle, avec beaucoup d'éloge, une idylle intitulée: *la Fontaine de Vaucluse*, et avait dit:

De Verdier dans l'Idylle a vaincu Deshoulières.

Madame Bourdic-Viot me répétait souvent: « Nous sommes une foule de *musettes*, madame Verdier seule est une muse. » Madame Verdier a été enlevée aux arts et à ses amis il y a quelques années.

(73) Vos vers en l'illustrant exposaient votre vie.

M. Laya fit représenter au théâtre français, le 2 janvier 1793, une pièce intitulée *l'Ami des Lois*, dans laquelle il dévoilait le caractère, les viles manœuvres et l'horrible système qui s'étaient emparés du timon des affaires. La commune en défendit la représentation: l'auteur eut le noble courage de se présenter à la convention pour réclamer l'exécution de la loi sur la liberté des théâtres; la pièce fut jouée; c'était au moment même où Louis XVI était mis en juge-

ment que M. Laya osait traduire sur la scène quelques uns de ceux qui se préparaient à l'assassinat de ce roi. Louis XVI, instruit de ce qui se passait, desira lire l'ouvrage; il en fut content et fit témoigner, du fond de sa prison, sa reconnaissance à l'auteur. Ce dernier paya cher un court triomphe: ceux qu'il avait dénoncés à l'indignation publique lancèrent bientôt contre lui un *hors la loi* sous lequel il gémit quatorze mois. La haine que lui portaient les complices de Robespierre et de Marat était si forte, qu'ils faisaient un crime de la plus légère liaison avec lui. Plusieurs personnes même périrent par le seul motif qu'on avait trouvé chez elles un exemplaire de *l'Ami des Lois*. M. Laya dut sa conservation au courage héroïque d'une femme dont le souvenir sera toujours cher aux ames généreuses.

(74) LE DIVORCE.

Cette romance fut composée le jour même que le décret en faveur du divorce fut rendu; elle est imprimée dans l'Almanach des Muses de 1794, page 61. Comme depuis elle a paru dans plusieurs journaux sous divers noms, j'ai cru devoir relater l'époque où elle fut faite.

TABLE.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

LIVRE TREIZIÈME.

FIN DE LA TABLE.

Mon fu
chère amie
ce mom
sur tra
Je presse
d'une
moitié
vant
mon f
me f
chan
ma
m
l
J

. . . . il est

près de minuit, ce soir de conversation d'affaires et d'epreuves de Roman, je suis fatiguée, mais mon cœur a toute sa force pour vous aimer, et pour vous le dire, au moins un peu de mots. mille baisers a notre Antoine

Votre tendre mère,
Dufrenoy née Billet

